INCLUS ! 13 EXTRAITS DES LIVRES QUI FONT L'ACTUALITÉ

LiRE magazine littéraire

DOSSIER

LES ÉCRIVAINS SUR LA ROUTE

Rousseau, Walser, Schmitt, Benjamin, David-Néel, Tesson, Frison-Roche...

ENTRETIEN

CLAIRE MARIN

« La littérature nourrit la philosophie en douce »

ENQUÊTE

L'histoire secrète des Trois Mousquetaires

NOUVEAUTÉS

Pierre Michon, Christelle Dabos, Bernard Minier, Dominique Bona...

N° 517/Avril 2023/www.lire.fr

L 19817 - 517 - F: 7,90 € - RD

FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL/LUX : 8,50 € - CH : 11,10 FS - CAN : 13,99 $CA - D : 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9,9 TND - NUMÉRO 517 - AVRIL 2023 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

sofia

Festival du Livre de Paris

Retrouvez-nous sur le stand B4 pendant les trois jours du Festival du Livre de Paris. Nous y répondrons à toutes les questions que vous vous posez en tant qu'auteur, éditeur, libraire, bibliothécaire ou responsable d'une manifestation littéraire.

La Sofia présentera également lors du Festival, en collaboration avec le ministère de la Culture, les **premiers résultats d'une étude inédite sur le marché du livre d'occasion,** le vendredi 21 avril de 13h à 14h (Salle Agora).

En savoir plus sur le Festival : www.festivaldulivredeparis.fr

QU'EST-CE QUE LA SOFIA ?

LA SOFIA EST LE SEUL ORGANISME DE GESTION COLLECTIVE EXCLUSIVEMENT DÉDIÉ AUX AUTEURS / AUTRICES ET AUX ÉDITEURS / ÉDITRICES DE LIVRES

- Le droit de prêt en bibliothèque
- La copie privée numérique du livre
- Les livres indisponibles du XXe siècle
- L'action culturelle

11500
AUTEURS & AUTRICES

550
MAISONS D'ÉDITION

350
PROJETS
soutenus chaque année
(festivals, salons, EAC, formation...)

40
MILLIONS D'EUROS
de droits perçus et répartis
chaque année

ADHÉRER À LA SOFIA, C'EST SIMPLE

VOUS ÊTES AUTEUR / AUTRICE DE LIVRES
(écrivain, écrivaine, traducteur, traductrice, illustrateur, illustratrice, scénariste, dessinateur, dessinatrice ou coloriste BD...) **et avez publié au moins un livre dans le cadre d'un contrat d'édition, quel qu'en soit le domaine éditorial, vous pouvez devenir membre de la Sofia.**

VOUS ÊTES ÉDITEUR / ÉDITRICE DE LIVRES, vous pouvez adhérer à la Sofia, quel que soit le domaine éditorial dans lequel vous publiez des livres, aux seules conditions de **proposer un catalogue d'au moins 10 titres** et de faire signer à vos auteurs un **contrat d'édition conforme au code de la propriété intellectuelle.**

Retrouvez toutes les informations sur le site
www.la-sofia.org

Sofia, Société civile à capital variable RCS 423 194 364.

N° 517 - AVRIL 2023

LIRE magazine littéraire

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
CLAIRE MARIN

36
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
DOMINIQUE BONA

40
LE DOSSIER
LES ÉCRIVAINS SUR LA ROUTE

56
L'ENQUÊTE
L'HISTOIRE SECRÈTE DES *TROIS MOUSQUETAIRES*

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Claire Marin

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Dominique Bona

40 **LE DOSSIER**
Les écrivains sur la route

52 **LE PORTRAIT**
Christelle Dabos

56 **L'ENQUÊTE**
L'histoire secrète des *Trois Mousquetaires*

63 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 • L'événement : Pierre Michon
70 • Littérature française
76 • Littérature étrangère
82 • Polars
88 • BD/Jeunesse
90 • Classiques/Études littéraires/Poésie
96 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
66 • *Un œil dans la nuit* de Bernard Minier
84 • *Le Passager du* Polarlys de José-Louis Bocquet et Christian Cailleaux, d'après Simenon
92 • *Courts-circuits* d'Étienne Klein

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Alexis Michalik

LA CHRONIQUE DE
31 **Marylin Maeso** Philosophie
39 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
62 **Patricia Reznikov** Dans les piles
103 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Philippe Delerm** Le sens de la formule
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDITS COUVERTURE :
ILLUSTRATION :ANDERSON DESIGN GROUP, INC. ALL RIGHTS RESERVED. LICENSED BY ADGSTORE.COM.

Ce numéro comporte un encart Lire à Gordes diffusé sur une sélection d'abonnés.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - ALEXANDRE ISARD POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - BRIDGEMAN IMAGES - CALMANN-LÉVY EDITION, PARIS, 1894

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Philippe Delerm, Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Robert Kopp, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovere, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine

Publicité littéraire, partenariats et développement
publicite@lire.fr
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 41 00 11 77

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine littéraire*
235, avenue Le-Jour-Se-Lève,
92100 Boulogne-Billancourt
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

C'est certes un cliché de voir dans l'écriture une projection du voyage, pourtant celle-ci relève bien du même procédé. Un mot, une phrase, un paragraphe, un chapitre, un livre : on tient là un véritable cheminement, à l'image d'un stylo qui suit sa course sur le papier d'un endroit à un autre, d'une majuscule à un point. Ce déplacement trouve son meilleur symbole dans le rouleau mythique sur lequel Jack Kerouac rédigea son chef-d'œuvre, *Sur la route*. Ce mois-ci, *Lire Magazine littéraire* s'attarde sur quelques-uns de ces auteurs nous ayant fait partager leur expérience du déplacement, du trajet, entre découverte d'un nouvel espace et projection spatiale d'une intériorité à travers les mots. Parmi les guides réunis dans ce dossier, vous trouverez Jean-Jacques Rousseau, Alexandra David-Néel, Sylvain Tesson, Robert Walser, Éric-Emmanuel Schmitt ou Annemarie Schwarzenbach.
On songera alors à l'expression « point de départ », qui pourrait facilement être associée au « début ». C'est à cette dernière notion que la philosophe Claire Marin consacre son essai, *Les Débuts*, et avec laquelle nous avons longuement discuté. Qui dit « départ » dit « retour », et l'on ne pourra que se réjouir de la publication d'un nouvel ouvrage du trop rare Pierre Michon, *Les Deux Beune*.
D'ailleurs – petite nouveauté –, vous pourrez lire des extraits de ces deux livres (entre autres) grâce à des QR Codes à saisir avec votre smartphone, afin de découvrir, au-delà des pages de notre magazine, quelques parutions que nous avons choisi de mettre en avant. Afin de mieux partager le plaisir. ■

Bernard Minier

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ On dit volontiers que l'horreur est humaine, et Bernard Minier, non content de ne pas dire le contraire, sortira même les crocs de boucher pour nous le rappeler. Depuis le succès de *Glacé*, l'ancien contrôleur principal des douanes est devenu l'un des auteurs de thrillers français les plus populaires et acclamés dans le monde entier. Le ténébreux écrivain des Pyrénées (certes désormais installé en Île-de-France) viendra ainsi évoquer son nouveau roman, le terrifiant *Un œil dans la nuit* (XO) *[lire extraits page 66]* aux Deux Magots, lors d'une discussion avec Baptiste Liger, le 24 avril à 18 h 30. Le débat sera suivi d'une séance de dédicaces et, sans doute, de quelques nuits d'insomnie pour les lecteurs… Mais c'est une autre histoire !
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine littéraire* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - BRUNO LEVY/XO

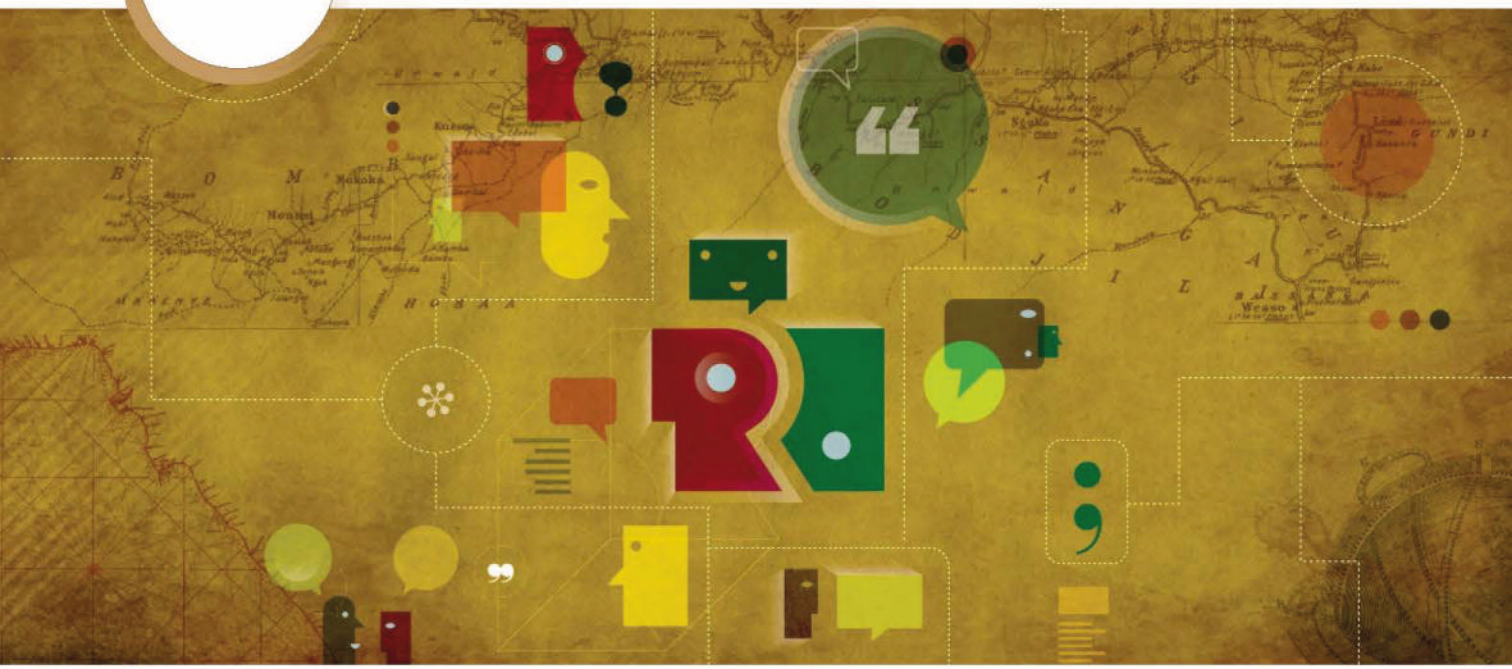
UNIVERSITÉ DE LORRAINE

UNIVERSITÉ DE LA GRANDE RÉGION
UNIVERSITÄT DER GROSSREGION

FRONtières

PRIX LITTÉRAIRE LÉONORA MIANO

3e édition



CÉRÉMONIE DE REMISE DE PRIX À DIMA ABDALLAH, LAURÉATE DE LA TROISIÈME ÉDITION

LE 15 AVRIL À METZ DANS LE CADRE DU FESTIVAL "LIVRE À METZ - LITTÉRATURE ET JOURNALISME".

TOUTES LES INFOS

ORGANISÉ PAR

AVEC LE SOUTIEN DE

CLAIRE MARIN

« La philosophie peut être accessible à chacun »

Si elle publie des livres depuis 2008 (le roman *Hors de soi*), Claire Marin a fait une entrée fracassante pour un large public onze ans plus tard au rayon essais avec *Rupture(s)*, et confirmé son statut d'autrice qui compte avec *Être à sa place* en 2022. Elle publie en ce printemps *Les Débuts*. Le sous-titre du livre ? *« Par où recommencer ? »* – et il est en l'espèce très important. Comme dans les ouvrages précédents, elle évoque des écrivains, cite des philosophes et illustre son propos par des moments personnels. Claire Marin fait du pêle-mêle, et ça n'a rien de péjoratif. Lorsqu'elle montre ses cahiers, bardés de Post-it de couleur, qui plus tard donneront corps à ses ouvrages, on saisit mieux pourquoi… Tout se mêle. La variété des références est l'une des particularités de son écriture. Elle qualifie cette dernière de *« simple »* ; on pense plutôt qu'elle est accessible et qu'elle parle au lecteur – une sacrée qualité. Dans ses ouvrages revient un personnage : le garçon de café de Sartre, tiré de *L'Être et le Néant*. L'homme joue – avec application – au garçon de café et pose, avec cette imitation, la question de l'identité. Une question omniprésente et essentielle chez Claire Marin.

Dans ce dernier livre, elle décortique ainsi la notion de « débuts », parle aussi bien du corps que d'abstraction, des premiers babillages à la question originelle : à quel moment commence-t-on à être soi ? Début ou commencement ? En douceur ou soudain ? Commencer ou recommencer ? Grâce à Merleau-Ponty, Rosset, Perec ou Pessoa, la quadragénaire, professeure de philosophie en classe préparatoire dans deux lycées à Paris et en région parisienne invite son lecteur à réfléchir aux *« débuts décidés, ceux qui s'improvisent, ceux qui s'invitent dans notre existence comme une éclaircie inespérée ou qui frappent comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Il y a aussi des débuts que l'on rate, par manque de courage, de confiance ou de lucidité, ceux qu'on attend en vain ».* La maternité comme l'écriture sont des débuts sans cesse recommencés. L'autrice évoque cette impatience quasi infantile : *« Ce que j'espère, c'est cette impression rare et intense d'une radicale nouveauté qui produit une émotion puissante, une déflagration »*, écrit-elle. *« Ce que je veux, ce n'est pas une nouvelle histoire d'amour ou des paysages inconnus, mais un coup de foudre, un éblouissement. Je veux la surprise, l'imprévu des instants "bénis" comme les nomme Jankélévitch* […]. *Ceux qui nous empêchent de sombrer dans l'automatisme. »* Sa grande crainte est de se répéter. Aucun risque, car ses livres sont comme le kaléidoscope adoré de son enfance. *« On l'a tourné d'un cran, et il y a eu métamorphose. On bouge imperceptiblement le jeu, et le spectacle se reconfigure, le monde devient tout autre. »* Et chaque livre est un peu comme un nouveau monde. ■ •••

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

★★★☆☆
LES DÉBUTS. PAR OÙ RECOMMENCER ?
CLAIRE MARIN
160 P., AUTREMENT, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Quels ont été les débuts des *Débuts* ?
Claire Marin. En réalité, il y a deux débuts, sinon ce serait trop facile… Tout d'abord un manuscrit inachevé, que j'ai écrit il y a longtemps, qui s'appelait « Le tout début ». Ensuite, une proposition du journaliste et philosophe Alexandre Lacroix, directeur de la collection « Les grands mots » chez Autrement, qui m'a suggéré de réfléchir à cette question autour des débuts. Je me suis dit qu'il avait eu une bonne intuition.

Comment êtes-vous arrivée à la philosophie ?
C.M. Eh bien, par la scolarité. J'ai eu la chance d'avoir de bons enseignants au lycée. Notamment un excellent professeur de philo en terminale. Ce que j'aimais dans cette discipline, c'était l'alliance entre la structure logique – j'ai fait un bac scientifique –, l'effort de démonstration intellectuelle et les questions existentielles philosophiques. Rétrospectivement, j'ai compris que c'étaient les questions philosophiques qui captaient mon attention dans les romans avant même de connaître cette discipline.

Quand on lit *Les Débuts*, on sent vraiment que vous aimez mêler philosophie et littérature. Il y a un lien très ténu entre les deux…
C.M. Quand on passe en khâgne, il faut choisir son option. Pour moi, c'était un dilemme. Idéalement, j'aurais aimé continuer à étudier la littérature autant que la philosophie. Aujourd'hui, je pense que ce qui me plairait si j'avais 20 ans, ce serait les cours d'écriture créative, qui se développent de plus en plus. À mon époque, en hypokhâgne et en khâgne, l'enseignement en littérature était très classique. On décortiquait les textes, à la virgule près, ce qui était parfois un peu assommant !

Sont-ce les références philosophiques ou littéraires qui vous viennent à l'esprit en premier ?
C.M. Tout se fait assez spontanément. Quand je lis des romans, il m'arrive de repérer telle ou telle question philosophique, en effectuant une sorte de traduction intérieure : à la trame romanesque se superposent mentalement des « schémas » philosophiques. Ça se fait tout seul. C'est une habitude liée à la lecture universitaire sans doute. Heureusement, j'arrive encore à lire pour le seul plaisir de lire. La littérature nourrit les questionnements philosophiques

> « Certains débuts sont beaux parce qu'ils sont éphémères et ne s'obstinent pas à durer »

en douce jusqu'au moment où je m'en saisis en écrivant un article ou un livre. C'est un travail intérieur assez lent et pas réellement conscient. Récemment, j'ai retrouvé des vieux cahiers datant des années 2000 avec des notes sur la notion de place. Je pensais n'avoir rien rédigé sur ce thème avant d'entamer le manuscrit d'*Être à sa place* ; en fait, je l'avais déjà commencé depuis un bon moment.

Même si vous publiez des livres depuis 2008, c'est vraiment en 2019 avec *Rupture(s)*, puis trois ans plus tard avec *Être à sa place*, qu'un large public vous a découverte. Avez-vous l'impression d'avoir terminé un cycle sur le temps avec *Les Débuts* ?
C.M. Oui, je l'espère même. Et plus précisément, je parlerais de réflexion sur notre rapport au temps et à l'espace. Dans *Les Débuts*, la question est celle de l'interruption du temps, de sa linéarité. Quelque chose opère une coupe nette, il y a un avant et un après, le monde est transformé. Et effectivement, dans les trois ouvrages, il y a des thèmes qui se recoupent et une forme d'écho entre tous ces textes, c'est certain.

Quel serait alors le fil conducteur précis de cette « trilogie » ?
C.M. On tourne toujours autour de la question de l'identité. Dans le rapport aux événements, à ce qui nous arrive, en bien ou en mal, ce qui nous oblige à nous redéfinir, nous repositionner, à repenser les liens… La tonalité est plus joyeuse dans *Les Débuts* ; *Rupture(s)* était quand même assez sombre *[rires]*. Dans *Être à sa place*, il y avait une dimension sociologique qui ouvrait la réflexion à des situations qu'on avait vécues collectivement, par exemple pendant le confinement, ou que les membres d'un groupe social pouvaient ressentir. Dans *Les Débuts*, on revient à la subjectivité, à l'intériorité.

Vos titres reposent toujours sur un mot-clé : « rupture », « place », « début ». Vous cherchez à définir le terme jusque dans ses moindres recoins, et vous le confrontez à d'autres. Par exemple, vous associez ici « début » et « commencement ». Qu'est-ce qui les différencie ?
C.M. Cette démarche est assez intuitive chez moi, c'est un jeu avec les mots et tout ce qu'ils suggèrent, y compris comme impression ou comme image. Mon

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1974

Naissance à Paris d'une mère secrétaire et d'un père informaticien. De 5 ans à 17 ans, Claire Marin vit ensuite à Nantes, où elle obtient son bac scientifique.

1994

Début des études à Paris à l'ENS Fontenay-Saint-Cloud. L'étudiante s'intéresse également à la littérature et aux langues et avoue un petit regret de ne pas avoir fait médecine.

Elle publie *Hors de moi* (Allia) et puis *Violences de la maladie, violence de la vie* (Armand Colin). En 2019, *Rupture(s)* paraît et s'écoule à plus de 32 000 exemplaires. Même succès pour *Être à sa place* en 2022.

Quand une vie débute-t-elle ? C'est l'une des questions soulevées dans le nouvel ouvrage de la philosophe.

REBECCASPICTURES/PIXABAY

sentiment sera sans doute contesté par des spécialistes, mais je me représente la différence entre ces deux termes de cette manière : dans le « commencement », quelque chose se déroule presque paresseusement, de manière horizontale. Alors que le « début », même dans sa sonorité, c'est bref, vif, comme un coup de dé. On retrouverait la même différence entre la « rupture » et l'« interruption ». Dans la première, une trace du lien persiste, alors que dans l'« interruption », on arrête le son et l'image, il se passe quelque chose qu'on n'avait pas prévu. C'est ce qui m'intéresse dans un début, ce surgissement de l'ordre de la surprise, de l'événement ou de la révélation – lorsque je comprends que je suis amoureux, par exemple… Dans les débuts d'une relation, on rencontre une personne, un univers, on découvre une langue. Ensuite on essaie d'apprivoiser les gestes, les techniques, la logique. Alors, les débuts peuvent se transformer en des commencements. Mais il y a également des débuts qui ne mènent nulle part, comme un roman inachevé. Dans ce cas, on suit une impulsion qui produit une idée, puis on se dit qu'elle n'est pas faite pour durer. Ça peut être une relation amoureuse, un projet professionnel, une envie de voyage… Je crois même que certains débuts sont beaux parce qu'ils sont éphémères et ne s'obstinent pas à durer.

Ce livre est dédié, de manière ô combien symbolique, à votre fille. Quel est le rapport entre la maternité et cette envie de début ?

C.M. La maternité est un début très spécial, et c'est pour ça qu'il s'agit en même temps d'un vrai bouleversement. L'expérience de la maternité, qu'elle soit heureuse ou difficile – et c'est souvent les deux à la fois – est très particulière dans les émotions et les métamorphoses corporelles et psychiques qu'elle produit. Mon point de départ, c'était cette intensité-là, ce renversement du monde. J'emploie dans le livre l'expression de « *catastrophe heureuse* » parce que le monde est littéralement retourné.

À ce titre, la société s'interroge régulièrement sur la fin de vie, par exemple sur le suicide assisté, et le début de vie, avec, entre autres, la question de l'IVG. Pour vous, à quel moment débute une vie ?

C.M. J'ai un peu travaillé dans le secteur de la philosophie de la médecine, où l'on se pose en effet cette question. À quel moment commence la vie d'un individu ? La réponse est éminemment subjective, comme l'analyse Paul Ricœur. Ma vie, d'une certaine manière, a commencé avant moi. C'est aussi un problème de perspective. Pour une mère, le début de la vie de son enfant peut être antérieur à son existence biologique. On peut fantasmer l'enfant bien avant sa naissance, indépendamment même de celle-ci. Et pourtant, d'une certaine manière, il peut avoir existé pour nous. On peut écrire à un enfant qui ne naîtra jamais. Dans la mesure où ce n'est pas « seulement » une existence mais une relation ou une projection, « l'enfant » peut exister de différentes manières pour son « parent ». Cela peut même devenir conflictuel ou douloureux, cet écart entre l'enfant imaginé et l'enfant réel…

Comment les idées naissent-elles chez vous ?

C.M. Dans une autre vie, j'aurais aimé dessiner – et savoir dessiner –, je dirais que les idées m'apparaissent de manière graphique ; maintenant, on parle de cartes mentales… J'aime suivre intérieurement toutes les pistes qu'un mot peut déclencher, dessinant un système d'intuitions, une espèce d'arborescence. Donc, souvent, je commence par des schémas.

Avez-vous connu un grand début ou un grand recommencement ?

C.M. Il y a des jours que je pourrais identifier comme des débuts : par exemple, le jour où mon premier manuscrit, *Hors de moi*, a été accepté par le directeur des éditions Allia. Je pense aussi au jour où je suis arrivée à Paris, au début d'un mois d'octobre. C'était l'entrée dans la vie d'étudiante, je m'en souviens bien. Il y a eu également le premier jour devant une classe…

Et puis l'année d'après, quand on recommence, c'est encore la première fois devant une classe ou c'est quelque chose de nouveau ?

C.M. À chaque rentrée, c'est différent, et c'est toujours une émotion forte, avec une certaine inquiétude… On sent que quelque chose se joue dans les premiers jours avec une classe. C'est presque physique. Le début est important ; si on le rate, on peut rattraper le coup, mais on rame *[rires]* !

Votre expérience d'enseignante a-t-elle une influence sur l'écriture de vos livres ? Vous avez, d'un côté, une certaine exigence dans le traitement du sujet et, de l'autre, un soin à toujours rester simple et accessible…

C.M. Oui, c'est directement lié. La philosophie peut être accessible à chacun. Quand j'étais à Cergy, j'avais des classes qui venaient de terminales technologiques… La matière de la philosophie peut sembler impressionnante, on ne l'étudie pas avant le lycée, c'est écrit dans une langue presque étrangère, difficile à comprendre. Faire lire du Descartes, c'est compliqué, y compris en classe préparatoire. Il faut donc faire l'effort de le rendre accessible, pour permettre aux élèves d'accéder à des réflexions passionnantes. Quand on y parvient, c'est très satisfaisant : partager les auteurs qu'on aime, quoi de mieux ? Si mon écriture est assez simple, c'est aussi la transformation d'un défaut en capacité. Quand je suis

arrivée en classe préparatoire, j'étais complexée par mon vocabulaire plutôt restreint, comparé à celui d'autres étudiants. S'il y a une recherche « stylistique », c'est peut-être dans le choix sensible de certains mots, qui me plaisent pour leur sonorité.

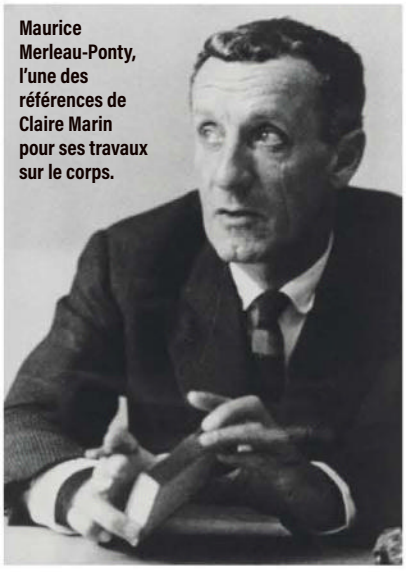
Vous citez à de nombreuses reprises Maurice Merleau-Ponty. Pourquoi ?
C.M. Pour ses travaux sur le corps ! J'avais fait mon mémoire de DEA à l'époque sur le corps chez Sartre et Merleau-Ponty. Leur phénoménologie est incarnée, elle s'intéresse à ce qu'on ressent. Tout ce qu'on vit résonne dans notre corps, c'est le premier contact qu'on a avec les autres. Quand on ne peut plus parler, quand il n'y a plus rien de possible pour soigner par exemple, il reste le toucher. Quelqu'un qui ne voit plus, qui n'entend plus, peut encore sentir la chaleur de notre main… Tout ce qu'on vit passe par des sensations. Celles-ci traduisent la réalité pour nous, bien avant les idées. C'est d'ailleurs étonnant qu'on ait une connaissance aussi limitée de notre corps. C'est incroyable qu'on l'étudie si peu ou si mal, qu'on ne sache pas très bien s'en servir…

Vos essais sont parfois classés dans les librairies au rayon « développement personnel ». Est-ce que cela vous gêne ?
C.M. Parmi mes lectrices et lecteurs, je compte en effet des coachs, des spécialistes dans l'accompagnement de vie, dans la psychologie du quotidien, des « sorcières »… Ce qu'il y a de commun avec la littérature de développement personnel, c'est l'attente de lecteurs qui sont à la recherche d'un sens. Ils veulent comprendre ce qui les fragilise, mettre des mots sur des souffrances. On me demande souvent d'intervenir à des colloques de psychologie ou de psychanalyse. On croit parfois que je suis psy. Donc oui, il y a peut-être un petit flou autour du contenu de mes livres, ce qui importe est le fait qu'ils puissent aider, peut-être, à poser des mots sur les épreuves qu'on traverse.

Tiendrait-on là la raison de votre succès ?
C.M. Je le crois, si je me fie à ce que disent les lecteurs dans les rencontres en librairies ou dans leurs messages. Ils font systématiquement le parallèle avec leur expérience. Hier, j'ai reçu un message très émouvant sur *Être à sa place*, dont l'auteur disait que le texte résonnait avec ses propres questions sur le rapport au lieu, le sentiment de culpabilité quand on part, les fantasmes qui paraissent étrangers à ce qu'on est censé être. Pour certains lecteurs, il y a une identification assez forte, alors même qu'il n'y a pas de « personnage » auquel s'identifier, mais des sentiments et des vécus familiers.

« J'évoque des situations que j'ai traversées, d'où l'origine parfois autobiographique de mes réflexions philosophiques »

Dans *Les Débuts*, vous évoquez les nouveaux départs, qui nous évitent de tomber dans une certaine routine, et vous analysez le fait qu'on aime bien, à tout âge, commencer des choses. Qu'aimeriez-vous commencer ou recommencer, maintenant ? Un nouveau roman, puisque vous n'en avez pas publié depuis 2008 ?
C.M. Pourquoi pas. Ce qui me plairait, ce serait une autre écriture, un autre type de langage, une autre forme. Quelque chose de visuel, un changement de support pour continuer à dire des choses, mais différemment, sans être dans la répétition. Je ne sais pas ce que je ferai « plus tard », mais j'y pense…


Maurice Merleau-Ponty, l'une des références de Claire Marin pour ses travaux sur le corps.

WIKIPEDIA

Tous vos chapitres ont une forme hybride, synthétisant toutes vos envies. On y trouve de la philosophie avec des définitions de concepts, du récit plus ou moins autobiographique et de la critique littéraire, s'appuyant sur de nombreux écrivains et leurs œuvres…
C.M. Là encore, c'est presque une incompétence qui devient une force ou, tout du moins, une marque de fabrique… Je n'ai vraiment aucune imagination, je suis nulle pour raconter des histoires – particulièrement si elles relèvent de la fiction –, ma fille est toujours atterrée *[rires]*… D'ailleurs, si j'écris, c'est parce que je n'aime pas parler. Mon trait de caractère principal est d'être silencieuse. J'ai appris à parler en public pour devenir prof, mais ça n'a pas été du tout évident ! Ce sur quoi j'arrive à écrire, ce sont des choses que j'ai éprouvées. Et là aussi, quasiment physiquement. Lorsque j'évoque des situations que j'ai traversées, il me semble que ça peut sonner juste, d'où l'origine parfois autobiographique des réflexions philosophiques. Si je dois imaginer une vie radicalement différente de la mienne, je ne me sens pas légitime, pas autorisée à parler à sa place, et le texte risque d'être inauthentique.

Chez vous, répétons-le, littérature et philosophie sont entremêlées. Et la théorie n'est pas toujours là où on l'imagine. Ainsi, l'un des plus grands penseurs du temps est tout de même Marcel Proust. Or, il n'est pas vraiment présent dans *Les Débuts*. Pourquoi ?
C.M. Il n'y a pas Descartes non plus dans *Les Débuts* ! Ils ont déjà été si bien analysés par des spécialistes, des philosophes tellement plus compétents… Sur Proust, comment passer après Deleuze par exemple ? Aborder les grands monuments de la littérature ou de la philosophie, ça m'impressionne un peu. En revanche, j'adore évoquer les auteurs très contemporains, parce qu'on n'est pas écrasé de la même manière par des interprétations érudites de leurs œuvres, par l'autorité de lectures antérieures. On est plus libre dans notre manière d'en parler.

On croise en effet dans *Les Débuts* Annie Ernaux, Jean-Philippe Toussaint, Santiago H. Amigorena ou Olivia Rosenthal. Tiens, quelles sont vos dernières lectures ?
C.M. En ce moment, je suis en train de lire *Le cœur ne cède pas*, de Grégoire Bouillier, extraordinaire, comme toujours. Une véritable expérience de lecture. Dans les autres lectures marquantes cette année, je pense à Marie-Hélène Lafon, Mariette Navarro, Laurent Petitmangin, Guillaume Perilhou, Laurence Potte-Bonneville, Christophe Bataille, Akira Mizubayashi et tous ceux évidemment sur lesquels je m'appuie dans *Les Débuts*.

À ce titre, êtes-vous une lectrice de littérature autobiographique ?
C.M. Oui. De l'autofiction, bien sûr. Mais pas uniquement. Ce qui m'intéresse aussi, ce sont les journaux de philosophes, parce nous les y découvrons d'une manière plus singulière, on sent leurs doutes… Dans leurs correspondances également ! Les lettres de Hume, par exemple, où il est pétri d'inquiétude… Sa philosophie a une dimension sceptique, et les moments d'angoisse qu'on trouve dans sa correspondance résonnent avec elle. Ce que j'aime dans l'écriture personnelle des philosophes, c'est la trace de vulnérabilité, la sincérité qu'on y décèle. Nous ne sommes plus face à la grande architecture de la pensée philosophique, mais dans ses inquiétudes. Et ça me parle.

Le début, c'est aussi celui d'un livre. Qu'est-ce, une bonne première phrase ?
C.M. C'est celle qui s'impose. Peut-être que c'est une pathologie psychiatrique, mais certaines phrases sont comme une musique entêtante, un refrain, comme les chansons des comptines, courtes mais obsédantes. Il y a des moments où elles deviennent envahissantes, intérieurement. Dit comme ça, ça a l'air d'être inquiétant. Parfois, c'est un rythme et des mots qui viennent se poser sur lui. Comme pour les musiciens sans doute : on a l'impression que tout est bien calé, que ça tient en place. Cette idée d'une phrase qui donne l'impulsion au texte, ça marche pour des textes courts. Pour un livre, il faut quand même un travail de reconfiguration. La première phrase peut arriver tout à la fin de la rédaction. Souvent, mes débuts de textes sont très laborieux, je répète mille fois la même chose comme pour me convaincre que ça vaut la peine d'écrire sur ce thème. J'ai fait ma thèse sur l'habitude, ça n'a donc rien d'un hasard, l'idée de la répétition m'est familière *[rires]* ! La plupart du temps, mes débuts sont poussifs, je peine à trouver une bonne première phrase.

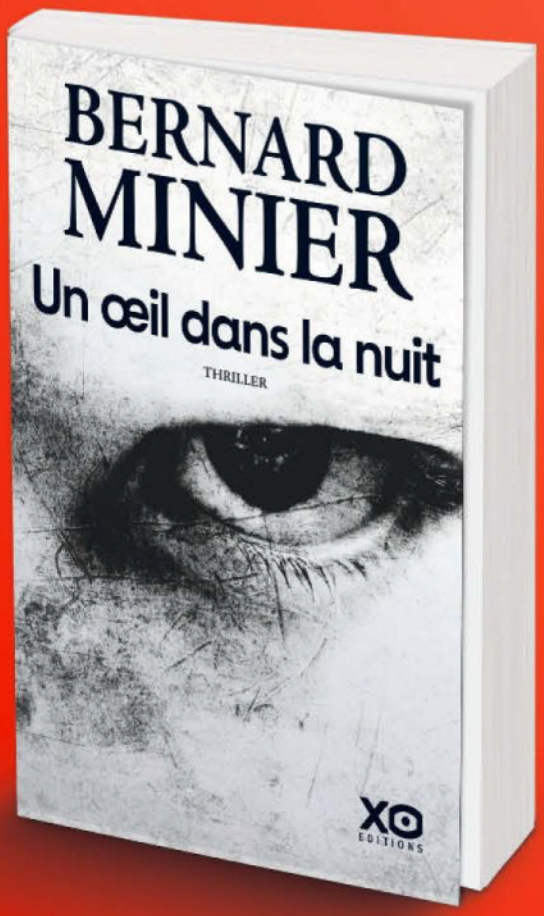
Lorsque vous composez un livre comme *Les Débuts*, avez-vous un grand plan avec une idée du déroulement général et du contenu de vos chapitres ? Ou votre démarche est-elle bien plus libre ?
C.M. Ah, structurée, ce n'est pas un terme qui me qualifie *[rires]*. Certains thèmes étaient de l'ordre de l'évidence. Le début d'une vie, ça m'intéressait beaucoup mais, au départ, avant de commencer le travail de recherche, je pensais parler davantage de la création, biologique ou esthétique. Finalement, c'est une autre thématique qui s'est imposée, celle des débuts dans une vie. Mais peut-être que je reviendrai plus tard vers le thème de la création. Le problème, c'est aussi que j'écris sur plein de cahiers différents – attendez, je vais vous montrer *[Claire Marin s'éclipse, avant de revenir avec d'innombrables carnets remplis de notes]*. Vous voyez, pour essayer de structurer les choses, j'ai des Post-it, des feuilles volantes, des plannings de rédaction jamais tenus… Souvent je réécris dans les marges des textes imprimés, je m'appuie aussi sur des images mentales, des dessins, des fiches, là, vous voyez, il y a des références de Deleuze que j'ai oubliées d'intégrer… Donc j'essaie de m'organiser avec ce bazar, et après, ça donne un livre.

Vous aimez les puzzles, en fait !
C.M. Oui. Et ça me plaît de constater qu'un simple déplacement fait que les choses, soudain, fonctionnent. Le déroulé linéaire, c'est une structure qu'on s'impose. Quand on pense, on ne réfléchit pas de manière linéaire, mais d'une façon très différente de la retranscription écrite ou orale qu'on en donne par la suite. J'adore le désordre du moment de la création… Et puis après, il faut trouver les références, même si cette étape s'avère plus facile lorsqu'on touche à un sujet auquel on réfléchit depuis longtemps. Et il ne faut pas sous-estimer le hasard des bibliothèques : en traînant dans les rayonnages, on tombe parfois sur des œuvres qui deviendront centrales dans notre réflexion.

Enfin, votre début préféré, en littérature ?
C.M. Peut-être celui de *La Modification* de Michel Butor, avec l'ampoule bleue…

Et votre fin préférée ?
C.M. Celle de *La Promesse de l'aube* de Romain Gary : *« J'ai vécu. »* ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau et Baptiste Liger
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*



Abonnez-vous à

LiRE magazine littéraire

EN CADEAU
UN OEIL DANS LA NUIT

Le nouveau roman de
BERNARD MINIER

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***Un oeil dans la nuit*** pour 49€ seulement au lieu de ~~101,90€~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/06/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt.

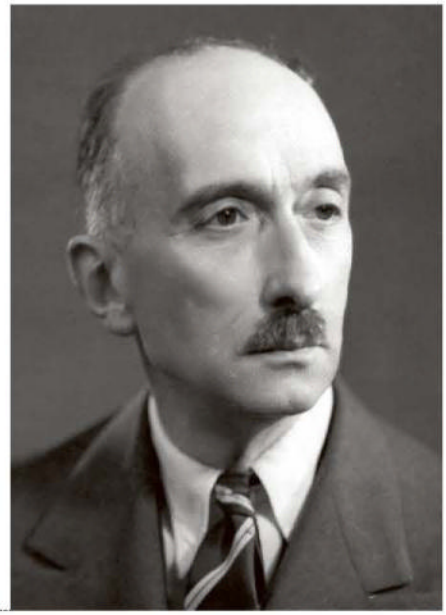
OMLM5517

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

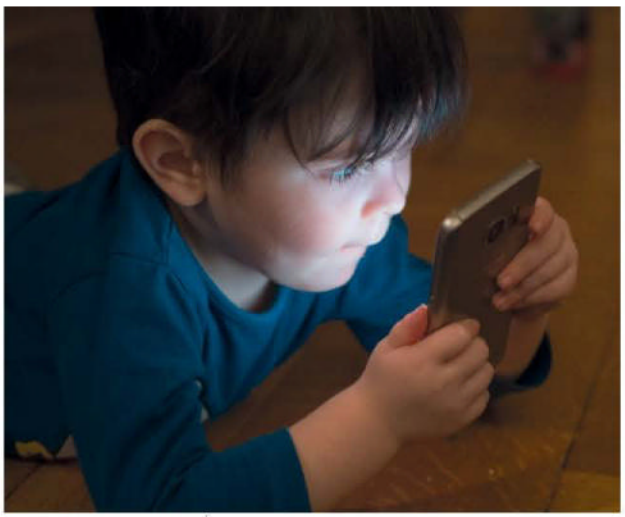
L'ACTUALITÉ

14 LA POÉSIE TIKTOK DE **RUPI KAUR**

18 **MARGAUX CASSAN**
LES LOIS DU NATURISME



24 **BERNARD CAZENEUVE**
« MAURIAC A SOUVENT ÉTÉ SON PROPRE DÉTRACTEUR »



30 GARE À **L'ÉDUCATION** TROP BIENVEILLANTE…

RUPIKAUR.COM – JF PAGA/GRASSET – TT NEWS AGENCY/SVT/AKG IMAGES – 46173/PIXABAY

Quand la jeunesse se met aux vers

Après trois recueils de poésie – dont le célèbre *Lait et miel* –, la Canadienne Rupi Kaur est de retour avec… un « *cahier d'exercices poétiques* ». L'occasion de revenir sur ce phénomène de librairies qui touche une nouvelle génération de lecteurs.

« *Ce n'est pas encore Amélie Nothomb mais quand ses fans m'en parlent, je sens qu'il y a quelque chose d'énamouré derrière!* » La responsable du rayon poésie chez Mollat, à Bordeaux, est admirative: « *Tous les jours on me demande Rupi Kaur.* » Que la poétesse canadienne soit, à 30 ans, comparée à une figure comme Nothomb, dit déjà sa réussite.

Née en Inde en 1992, Rupi Kaur arrive au Canada, dans la ville de Toronto, à 3 ans et demi rejoignant (comme sa mère et ses quatre frères et sœurs) le père, exilé pour échapper aux violences subies par les Sikhs, la minorité dont ils sont issus. Au lycée, alors qu'elle a 17 ans, elle se décide à lire en public des poèmes qu'elle écrit depuis des années, lors de soirées « micro ouvert ». En 2013, elle poste ses premiers textes sur le site de microblogging Tumblr. Puis bientôt sur Instagram, avec des illustrations. Dès lors, la poésie sera son langage. De deux manières, comme elle le rappelle dans son nouvel ouvrage, *Écrire pour guérir*. D'une part la « *poésie performative* », qui prend vie sur scène. D'autre part, la « *poésie sur papier* », où l'aspect visuel et la forme influent sur le rythme.

Dès 2014, elle rassemble poèmes et dessins et autoédite son premier recueil sur CreateSpace, une plateforme d'Amazon. *Lait et miel* porte sur une histoire d'amour durant laquelle elle a subi trahison et

BALJIT SINGH/ROBERT LAFFONT

violence, et sur sa résilience. Le livre est repris en 2015 par l'éditeur américain Andrews McMeel Publishing : 500 000 exemplaires sont vendus en un an. Il est traduit en France chez Charleston en 2017. La même année, elle publie son deuxième recueil, *Le Soleil et ses fleurs*. Le suivant, *Home Body*, paraît en 2020. Ses ventes mondiales s'établissent à… 8 millions d'exemplaires. Amour, immigration, traumatismes, féminité et féminisme restent ses sujets de prédilection, comme elle le retrace d'ailleurs dans *Écrire pour guérir*.

UNE POÉTESSE ENGAGÉE SUR TOUS LES SUPPORTS

En 2018, la Canadienne se produit dans des soirées de lecture à Ottawa, Londres, Melbourne. Depuis, c'est un phénomène, nommé « Rupi Kaur World Tour », passé par moult métropoles… Son éditrice française depuis son deuxième livre (aux éditions Nil, puis Robert Laffont), Claire Do Sêrro, était dans le public de La Cigale, À Paris, en octobre dernier. « *J'ai vu quelqu'un qui a une maîtrise totale de son projet. On voit que ce n'est pas un produit, que tout ce qu'elle fait vient vraiment d'elle, c'est son univers.* » Un univers qui, selon l'éditrice, « *a dépoussiéré une forme longtemps considérée comme élitiste : la poésie. Et ce, en s'emparant de sujets très tabous : viols, immigration, langage, corps, lutte des femmes, dont se saisit toute une nouvelle génération* ». Anna Jarota, agente littéraire de la Canadienne en France, souligne la rencontre entre une autrice engagée et « *une génération de femmes, de féministes, pour qui les réseaux sociaux ont permis une expression plus libre que pour la génération précédente* ».

Quelle est cette « génération » ? Au Hall du Livre, à Nancy, elle représente « *un public qui vient d'Instagram et de TikTok, des lectrices qui ont entre 15 et 25 ans* ». Chez Mollat : « *Des jeunes qui arrivent en courant, on n'avait jamais vu un tel public pour de la poésie.* » Les deux responsables du rayon concerné remarquent aussi que ce lectorat revient acheter d'autres ouvrages (à Nancy, « *des anthologies de poésie féminine, qui sont en plein boom* »). Tous les libraires proposent des livres de Rupi Kaur. Voilà pourquoi, paradoxalement, elle ne suscite pas plus de ventes que les autres chez EXC, librairie spécialisée en poésie à Paris. Mais son cocréateur, Julien Viteau, remarque qu'« *elle est l'une des figures par qui la poésie déborde du cadre du livre : pour elle comme pour toute une nouvelle génération de poètes et poétesses, le livre est un moyen, auquel ils ajoutent la scène, les conférences, les vidéos, les prises de parole politique* ». Afin de partager leur art avec un public toujours plus large. ■

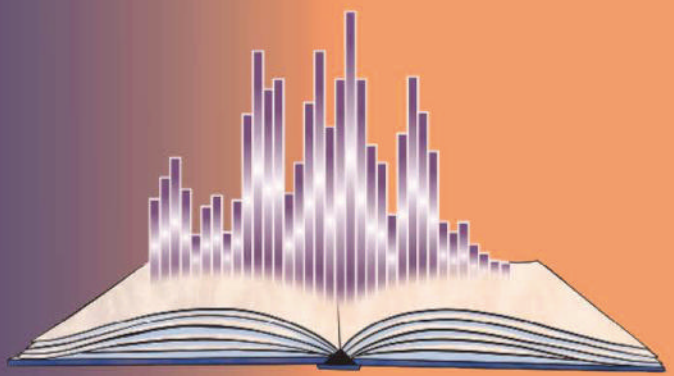
Hubert Artus

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

ÉCRIRE POUR GUÉRIR. CAHIER D'EXERCICES POÉTIQUES (HEALING TROUGH WORDS)
RUPI KAUR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR SABINE ROLLAND, 320 P, ROBERT LAFFONT, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

lpdlp

Festival du livre audio et du podcast



9 au 14 mai 2023
À Strasbourg

www.laplumedepaon.com

Au programme

— Des lectures
— Le «Casting La Voix»
— Des studios mobiles
— Des ateliers autour du livre audio
— Des ateliers autour du podcast
— Des formations

ALSACE · vivendi · LiRE magazine · FCM · l'Europe s'engage en France · DJANGO · Médiathèques · Préfet de la Région Grand Est · la culture avec la copie privée · sofia · centre de culture numérique · Académie de Strasbourg · CNL · La Région Grand Est · CFC · Strasbourg · cil

Les affinités sélectives

Geoffroy de Lagasnerie publie un essai sociopolitique sur l'amitié. Une pensée intéressante, mais frôlant par instants la suffisance et le mépris social.

Le « 3 » désigne un trio de fidèles comparses : Didier Eribon, Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie, l'auteur. À 41 ans et une douzaine d'ouvrages à son actif, ce dernier est un intellectuel en vue de la gauche « radicale ». Jugée stimulante pour les uns, doctrinaire pour les autres, sa pensée doit beaucoup à celle de Pierre Bourdieu dernière période, quand, après trente ans d'analyses des hiérarchies sociales et leur perpétuation, le sociologue s'est mué en « intellectuel engagé ». Lagasnerie est de cette famille qui réfléchit sur les affres des « transclasses » en prenant le chemin de l'autobiographie.

Chemin indéniablement passionnant, mais qui peut s'avérer décevant pour le lecteur de son dernier essai, intitulé *3. Une Aspiration au dehors*. Le trio ne désigne pas un triangle amoureux, pas plus sexuel, mais un « *triangle intellectuel* » placé sous le signe de l'« *amitié* » – cette *philia* dont Aristote parle dans son *Éthique à Nicomaque*. Que nous apporte en plus le livre de Lagasnerie, qui prétend ici offrir « *une réflexion sociopolitique sur l'amitié* » ? Pas grand-chose, hélas. Que la relation du trio fonctionne « *à travers une articulation totale entre écriture et amitié* ». Que cette amitié « *est créatrice* » car « *elle n'est pas qu'un espace de divertissement* ». Barthes, Annie Ernaux, Bourdieu, Cicéron sont cités. Spinoza aussi, bien sûr, dont on sait qu'il fut l'ami intellectuel des courtiers en grains comme des plus grands savants.

La déception laisse même place à un léger malaise quand, rompant avec le discours académique, l'auteur s'abandonne à une familiarité frisant l'autocomplaisance, notamment lorsqu'il nous montre combien il est *cool* d'entrer en « *amitié créatrice* » avec des gens aussi « *divers* » que Sophie Calle, Assa Traoré, Emmanuelle Béart ou Stanislas Nordey, et combien ce « *style d'existence* » s'oppose au bête « *déjeuner de famille* », symbole « *d'enfermement dans l'univers domestique* ». L'ouvrage lu, on se demande s'il fallait de si grands mots pour prétendre élaborer ce que vivent les jeunes bourgeois d'aujourd'hui. Quant aux plus âgés et/ou moins dotés en « capital culturel », on se demande si la façon dont Geoffroy de Lagasnerie leur donne leçon de son mode de vie, élitiste en diable, ne procède pas, par un de ces effets pervers dont la réalité sociale a le secret, d'une forme involontaire de mépris de classe. ■

Jean-François Paillard

3. UNE ASPIRATION AU DEHORS
GEOFFROY DE LAGASNERIE
204 P., FLAMMARION, 21 €

NOUVEAU
Écrire avec LiRE magazine littéraire

Qui dit lire dit écrire – et inversement. Ainsi, si *Lire Magazine littéraire* a souvent publié des dossiers ou des numéros hors-série sur le thème de l'écriture ou sur les règles essentielles pour se faire éditer, il fallait à ces contenus une revue consacrée. Et c'est désormais le cas avec la parution du premier numéro d'*Écrire avec Lire Magazine*. Au-delà des leçons d'écriture, vous y découvrirez des analyses de quelques grands classiques ou de récents succès afin d'approfondir votre technique et vos connaissances. Vous saurez également tout sur les erreurs à ne pas commettre avant d'envoyer un manuscrit, ou encore sur la manière de construire un polar – le domaine du thriller sera aussi mis à l'honneur avec les conseils de Jean-Christophe Grangé et de Bernard Minier *(photo)*. Sans oublier des chroniques (signées Hélène Gestern, Emmanuel Pierrat, Éric-Emmanuel Schmitt), des extraits de livres, des coordonnées d'éditeurs, le calendrier des concours de nouvelles à venir, une présentation des divers ateliers d'écriture, etc. Maintenant, à vous de découvrir *Écrire avec Lire Magazine* ! ■

PASCAL ITO/FLAMMARION - CLAUDE GASSIAN/FLAMMARION

Baptiste Liger

→ Disponible à partir du 7 avril chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr.*

GRAND PRIX POÉSIE RATP 2023

À VOS PLUMES !

Du 15 mars au 18 avril, participez à la 9e édition du concours de poésie organisé par l'opérateur de transport. Quels que soient votre âge et votre région !

En 1913, Blaise Cendrars révolutionnait la poésie française avec *La Prose du Transsibérien*. Et si notre cher métro s'avérait aussi inspirant que le célèbre train ? Et si, à votre tour, en 2023, vous donniez un coup de neuf à cet art séculaire qui consiste à jouer avec les mots avec style et sensibilité, humour et/ou mélancolie ? La RATP propose à tous de participer à la 9e édition de son concours de poésie, dont le succès ne cesse de grandir année après année – 12 000 textes reçus l'an dernier !

Trois différentes catégories d'âges (moins de 12 ans, moins de 18 ans et plus de 18 ans) sont proposées, aussi n'ayez pas peur de tenter votre chance. Très concrètement, il s'agit d'écrire un poème contenant entre 4 lignes (au minimum) et 14 lignes (au maximum). Le thème, le ton et la forme (en vers ou en prose) sont libres : pas de figures imposées, laissez aller votre créativité ! Sur les milliers de poèmes attendus, 100 finalistes seront réunis dans un recueil publié par les prestigieuses éditions Gallimard. Et sur ces 100 finalistes, 11 lauréats auront la chance, entre autres cadeaux, de voir leur création affichée dans les transports parisiens (soit 3 600 emplacements des réseaux métro et RER opérés par la RATP en Île-de-France) durant toute la période estivale. Pour cette cuvée 2023 du Grand Prix Poésie RATP,

après Zabou Breitman, Raphaël, Isabelle Carré, Vincent Delerm ou encore Eddy de Pretto, c'est la chanteuse Jeanne Cherhal *[lire ci-dessous]* qui présidera le jury composé de différentes personnalités. Enfin, pour la deuxième année consécutive, le public pourra également voter afin de désigner son poème préféré et ainsi décerner le Grand Prix Voyageurs. Pas de panne d'inspiration qui tienne, votre plume devrait rouler toute seule ! ■ **Louis-Henri de La Rochefoucauld**

ratp.fr/grandprixpoesie

LES LAURÉATS 2022

GRAND PRIX ADULTES

Pour Albertine

De son âme à son corps, s'étendait
telle plaie
Un long fil d'Ariane reliant ce qu'elle
aimait
À vivre par le cœur – dit-elle – rien
jamais n'est factice
L'amour est bien la seule caresse
qui laisse une cicatrice

Pierre Ehlinger, 43 ans, Saint-Jean-d'Angély

GRAND PRIX ENFANTS

En courant
de toutes mes forces
vers maman,
je suis tombé
sur un bisou.

Lou Fari Duval, 9 ans, Draveil

GRAND PRIX VOYAGEURS

Dans l'arbre du souvenir
Éclot le bourgeon
Du long avenir

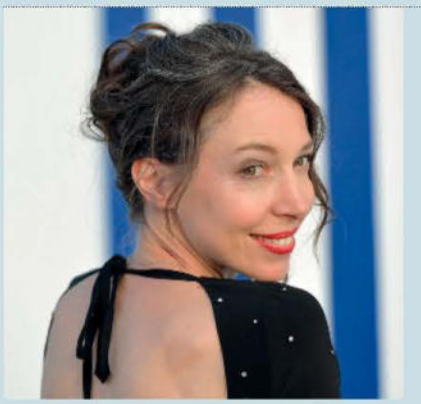
Lucie Lecaille, 12 ans, Lille Hellemmes

PRIX DU PRÉSIDENT DU JURY

Le vélo

Revoir le vélo dont je rêvais enfant
A réveillé en moi un regret enfoui,
Non pour le tricycle que je n'ai pas
Mais pour la jeunesse que je n'ai plus.

Olivier Tao Kong Man, 32 ans, Neuilly-sur-Scène



DOMINIQUE CHARRIAU/GETTYIMAGES/RATP - XAVIER CHIBOUT

JEANNE CHERHAL, PRÉSIDENTE DU JURY

Cela fait déjà une vingtaine d'années que Jeanne Cherhal accompagne notre quotidien avec sa musique oscillant entre chanson et pop. Ses albums portent des noms poétiques : *Charade,* notamment, indiquait qu'elle aime s'amuser avec la langue française. Pianiste autodidacte et fine parolière, elle est aussi poétesse.
L'an dernier, elle a en effet publié *Couleurs primitives,* un recueil d'une trentaine de textes de formes variées (sonnets, haïkus, blasons, calligrammes), illustrés par le mystérieux artiste qui se fait appeler Petites Luxures…
Ces faits d'armes font de Jeanne Cherhal, qui revient tout juste d'une longue tournée, la présidente du jury idéale pour l'édition 2023 du Grand Prix Poésie RATP. Aucune originalité formelle ne devrait l'effrayer. Raison de plus pour se montrer audacieux ! ■ **L.-H.L.R**

Dans le plus simple appareil

La jeune autrice nous emmène dans le monde du naturisme. Permettant une découverte du corps et peut-être la construction et l'acceptation de soi.

« *Partout, à chemin entre le dévoilement et la fiction, c'est là ma place.* » Sous un chauffage artisanal, pendant quatre heures, elle a posé nue pour être dessinée, a somnolé entre les changements de position, finalement déçue par cette expérience de modèle qu'elle prévoyait plus risquée. Dans *Vivre nu*, Margaux Cassan confronte ce rapport au corps dénudé que nous voyons très peu – le nôtre comme celui des autres et dans une vision surérotisée. Au cœur de cet essai composite qui mêle souvenirs et réflexions personnelles en forme de témoignage à la théorisation, elle conte son expérience du naturisme.

Dès sa petite enfance, ses parents l'envoient passer chaque année les vacances avec un couple de la famille maternelle, enseignants soixante-huitards qui n'ont pas perdu leurs idéaux et attendent avec impatience la pause estivale. Celle-ci signe pour eux la fin du vêtement : ces deux mois, ils les passent dans un club naturiste au creux des collines provençales. Margaux les rejoint à l'âge de 2 ans. « *Je ne sais pas si déjà à cet âge-là j'avais réussi à exprimer la joie et la libération que ça représentait pour moi, à partir de ce moment, c'est devenu un rituel* », nous précise-t-elle.

RENDRE AU NATURISME « SON ESPRIT DE SÉRIEUX »

Fondatrice, cette découverte de son corps nu entérine une construction de soi qui passe par la chair et qu'elle explore avec l'écriture dès son premier texte. À 18 ans, en proie à des douleurs aiguës qui gonflent son ventre et virent à l'obsession, elle s'intéresse à la fonction maternelle originelle de la femme livrée dans le Premier Testament. L'adolescence fait rapidement de l'expérience du corps une prise de conscience de sa condition féminine. L'acceptation de soi et la découverte du désir sont deux enjeux de cette période que le naturisme permet de traverser autrement. Dans *Vivre nu*, elle salue l'esprit de tolérance essentiel de ce « *lieu de sécurité pour les trop massifs ou les émaciés, pour les estropiés, les amputés et même les incurables* ». Quant à la différence sexuelle, elle nous confie que le naturisme confronte une « *diversité des corps et des sexes qui permet de libérer le rapport homme/femme. Quand on est dans un village naturiste, on s'en rend vraiment compte, ce n'est pas la poitrine qui fait une femme ou le sexe qui fait un homme* ». La jeune autrice à la formation philosophique ne s'enthousiasme pour autant pas naïvement pour un mouvement dont elle inspecte les origines et le déclin actuel. Avec son livre, elle veut rendre au naturisme « *son esprit de sérieux* ».

Passée par l'EHESS et un master de philosophie des religions, Margaux Cassan a publié une biographie de Paul Ricœur, s'est intéressée avec une sensibilité de protestante à des mouvances religieuses proches de l'anarchisme, qui ne distinguent pas l'esprit et le corps, ne font pas de ce dernier un objet de péché. Lorsqu'elle interrompt sa thèse de théologie pour devenir plume au service d'hommes politiques, sa carrière fait un grand écart. Ce travail de communication demande d'enfiler un masque, et elle l'apprécie : « *J'adore l'exercice de se décentrer, de réussir à ce que le lecteur ne puisse pas percevoir que la personne qui a écrit est une jeune femme de 25 ans.* »

La pudeur de l'écriture en première personne, questionnée aussi lorsqu'elle nous dit être frileuse avec l'autofiction, fait penser à celle du corps. Dans l'un et l'autre cas, l'écrivaine semble rechercher la juste exposition : éviter l'écueil narcissique pour la première, la fétichisation religieuse ou sexuelle pour le second. ■ **Eugénie Bourlet**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

VIVRE NU
MARGAUX CASSAN
216 P., GRASSET, 9 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

JF PAGA/GRASSET

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

HORS-SÉRIE

LIRE magazine littéraire

Les 101 plus belles poésies françaises

Un magnifique hors-série richement illustré pour célébrer l'amour des rimes et la sensibilité des plus grands poètes et poétesses français !

9,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE HORS-SÉRIE 101 PLUS BELLES POÉSIES

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine littéraire, 235 avenue du Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI, je commande le hors-série **Les 101 plus belles poésies** au prix de **9,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/2023 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine littéraire, 235 avenue du Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

HSPOE517

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 235 AVENUE DU JOUR SE LÈVE - 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT

« Quand on traduit, on se donne congé à soi-même »

Considéré comme l'un des meilleurs traducteurs de la littérature germanique, Olivier Le Lay s'est imposé avec ses travaux sur Peter Handke, Elfriede Jelinek ou Alfred Döblin. Discussion avec ce passionné, au moment où sortent en librairies trois remarquables volumes, dont une nouvelle traduction de *Mars* de Fritz Zorn.

Comment êtes-vous devenu traducteur ?

Olivier Le Lay. Destiné à l'enseignement, j'ai laissé mes goûts pour la musique et la langue l'emporter. Ils m'ont amené à traduire pour mon plaisir les *Tableaux de voyage* de Heinrich Heine. Mon ancien professeur à l'École normale supérieure Jean-Paul Lefebvre, auquel j'avais montré divers essais, m'encouragea. Par son intermédiaire, les éditions Gallimard me proposèrent de traduire *La Perte de l'image*, le plus long roman de Peter Handke. Je n'ai qu'une règle : traduire – toujours à la main, jamais à l'ordinateur – les textes écrits dans une langue singulière. Quand on traduit, on se donne congé à soi-même, il s'agit de se rendre le plus vide possible pour accueillir la langue originelle et l'interpréter.

L'Autrichien Reinhard Kaiser-Mühlecker s'est fait remarquer avec *Lilas rouge* dont on peut lire aujourd'hui la suite, *Lilas noir. Combien de temps lui avez-vous consacré ?**

O.L.L. J'avais lu en deux jours *Lilas rouge*, happé par sa puissance, mais il m'a fallu un an de ma vie pour le traduire. *Lilas noir* prolonge cette fresque ample de 1940 à nos jours. Une tragédie sourde et maudite sur une famille de paysans. Le poids du passé, le poids du silence, le non-dit décrivent les rapports entre les membres de cette famille. Autre thème dominant, la question de la transmission et ce qu'on en fait, ce qu'on accepte. Reinhard Kaiser-Mühlecker est un écrivain de premier plan, un styliste hors pair.

Vous venez aussi de retraduire un roman culte, *Mars* de Fritz Zorn.

ÉTIENNE LAVANDIER

Comment s'emparer d'un ouvrage aussi marquant ?

O.L.L. Publiée en 1979, la première traduction de *Mars* due à Gilberte Lambrichs a rencontré un grand succès. Elle tirait le texte vers le document, le témoignage, par un ton assez neutre et presque désincarné. L'histoire de la traduction n'est pas constituée d'annulations successives, mais de traductions qui se complètent. Chacun propose son interprétation. Lors de ma première lecture en allemand, j'avais été saisi par la violence du texte, son ironie, son brio intellectuel et le style. Fritz Zorn se sait condamné par un cancer, il écrit dans l'urgence. Selon moi, c'est une œuvre tournée vers la vie, *« le récit d'une révolte et d'une tentative de conquête »*, comme l'indique Philippe Lançon dans sa préface. C'est un cri qui nous appelle à vivre, une œuvre littéraire, ni morbide ni mortifère. Les répétitions de mots fondent le caractère oral de *Mars*. J'ai donné une nouvelle interprétation en le traduisant comme un monologue de théâtre.

Enfin, *Rombo d'Esther Kinsky est un livre caractérisé par la virtuosité de sa structure narrative. Quel est le principe de sa construction ?**

O.L.L. *Rombo* raconte un tremblement de terre très meurtrier survenu en 1976 dans le Frioul, dans le nord-est de l'Italie, transposant un paysage remodelé par la catastrophe. Il mêle la géologie, l'étude des paysages transformés par les secousses sismiques et la botanique. C'est un récit, parfois savant, qui offre une réflexion sur la place de l'homme dans la nature. Esther Kinsky met en parallèle les bouleversements du sol et les mouvements dans l'âme humaine et la mémoire. La structure narrative de *Rombo* est fondée sur un système d'échos souterrains. Porté par une démarche littéraire exigeante, il nous contraint à ralentir en nous obligeant à renouer avec la lenteur. ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

*À lire aussi : *Lilas noir* de Reinhard Kaiser-Mühlecker (Verdier) et *Rombo* d'Esther Kinsky (Christian Bourgois, en librairies le 13 avril).

MARS (ID.)
FRITZ ZORN
TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR OLIVIER LE LAY. PRÉFACE DE PHILIPPE LANÇON. 320 P., GALLIMARD, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 13 AVRIL.

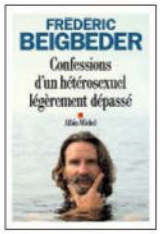
Le Beig' dans l'eau

Hier trublion des lettres parisiennes, aujourd'hui réac exilé au Pays basque, Frédéric Beigbeder nous livre de savoureuses « confessions » à l'ère post-MeToo et des réseaux sociaux.

Frédéric Beigbeder, provocateur ès lettres, avait vocation à passer par cette rubrique. Il est étrange cependant de constater qu'être provocateur de nos jours consiste à se déclarer partisan de la modération, de la courtoisie, de la galanterie, de la présomption d'innocence et de la liberté, valeurs ringardes voire suspectes à l'heure des chasses en meute sur les réseaux et des procès expéditifs dans la presse. Il a eu lui-même un aperçu des méthodes du militantisme 2.0 quand sa maison a été souillée d'inscriptions insultantes, à la suite de la pétition contre la loi sur la prostitution de 2016 qu'il avait eu le malheur de signer, et à ses positions sur les questions de mœurs. « *Je me situe plutôt dans le camp d'Élisabeth Badinter et de Sylviane Agacinski que dans celui de Sandrine Rousseau et d'Alice Coffin* », concède-t-il dans *Confessions d'un hétérosexuel légèrement dépassé*, où il brocarde les exagérations de l'ère Me-Too, répète son attachement à la liberté d'expression et avertit contre une société de la vengeance où un individu peut avoir à se justifier d'une blague lancée en privé vingt ans plus tôt. Il s'attaque au passage à des icônes comme Annie Ernaux, « *richissime depuis 1984* », qui pose selon lui à l'éternelle victime.

Sachant sa réputation fichue aux yeux du camp progressiste, Beigbeder en rajoute en évoquant ses retrouvailles avec le catholicisme et son admiration pour l'armée, dans un texte sur son séjour à l'abbaye de Lagrasse ; et dans un autre sur sa visite au 21e régiment d'infanterie de marine, tirés de précédents recueils. « *Je vais vraiment devoir me cacher à la parution de cet ouvrage* », plaisante-t-il. Il trouvera bien refuge à l'Académie, traditionnellement hospitalière aux évêques, aux maréchaux et aux honorables réacs dans son genre. ■

Bernard Quiriny



CONFESSIONS D'UN HÉTÉROSEXUEL LÉGÈREMENT DÉPASSÉ
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
176 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Écrit sur du vent

Le succès, il y a quelques années, du *Charme discret de l'intestin* aurait-il créé un filon ? Notre chroniqueur a jeté un œil sur *Vivre en ~~pet~~ paix avec ses intestins*, manuel moins gazeux qu'il n'en a l'air…

Croyant sottement que l'ouvrage au titre si alléchant, *Vivre en ~~pet~~ paix avec ses intestins*, avait sa place dans cette rubrique – en digne héritier de *L'Art de péter* de Pierre Thomas Nicolas Hurtaut (écrit en 1751 et aujourd'hui disponible chez Points) –, le chroniqueur s'est vu bien en peine d'en isoler quelque saillie qui excitât sa verve. On se demande bien sûr ce que Pierre Larousse eût pensé de voir son nom au bas d'un volume au titre si « flatulaire », mais la semeuse a changé d'époque : elle sème à tous vents, et ses zéphyrs sont désormais stercoraires. Pour le reste, l'ouvrage d'Audrey Ho Van Cam et d'Audrey Lienard est précis, informé, argumenté. Toutefois, en fouillant dans ce précis de lutte contre le SII (syndrome de l'intestin irritable), l'Épiphanie eut enfin lieu…

Il est d'ailleurs bien dommage que cette chronique ne soit pas illustrée, car la reproduction de la page 39 eut été source de joies durables. Sous l'intitulé – elliptique et élégant – « Évaluez vos selles », une colonne nous propose les sept familles de fèces auxquelles nous appartenons. Quelle est la tienne, ami lecteur ? « *Type 1 : petites crottes dures et détachées, difficiles à évacuer* » ; « *Type 2 : en forme de saucisse mais granuleuse* » ; « *type 3 : comme une saucisse mais avec des craquelures sur la surface* » ; « *Type 4 : ressemble à une saucisse ou un serpent lisse et mou* » ; « *type 5 : morceaux mous avec des bords nets (néanmoins aisés à évacuer)* » ; « *Type 6 : morceaux duveteux, en lambeaux, selles détrempées* » ; « *Type 7 : pas de morceaux solides, entièrement liquides.* » On le voit, la langue n'est pas sans rappeler Malherbe, Racan ou Bussy-Rabutin ; quant aux illustrations (chaque crotte a son dessin), elles ont la pureté des premières esquisses de Léonard. Que le pet soit toujours avec nous. ■

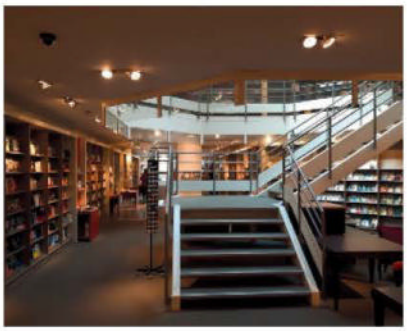
Nicolas d'Estienne d'Orves

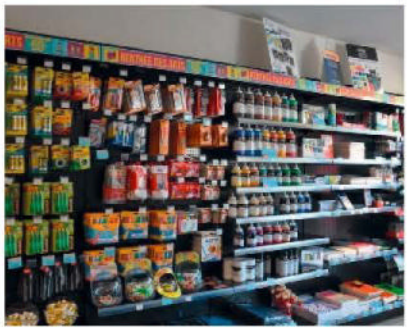
VIVRE EN PET PAIX AVEC SES INTESTINS
AUDREY HO VAN CAM, AUDREY LIENARD
144 P., LAROUSSE, 16,95 €

LARA MICHELI/ALBIN MICHEL

Le phénix de ces lieux

À Reims, ville de culture, petit retour sur l'histoire de la librairie Guerlin*, qui a trouvé un nouveau souffle grâce à sa reprise par le groupe Rougier & Plé en 2018.





« *Merci du fond du cœur.* » Lorsque les équipes de la librairie Guerlin publient le 1er juin 2018 ce message sur leurs réseaux sociaux, tout espoir de lever à nouveau le rideau donnant sur la place d'Erlon semble inexistant. Mais il semble que l'esprit d'un phénix hante ses murs car – après déjà une première fermeture en 2014 – l'annonce d'une reprise par Rougier & Plé est confirmée à l'été 2018. À quelques jours de la rentrée scolaire, Guerlin rouvre ses portes.

Créé à Paris en 1854 et resté indépendant depuis, le magasin de fournitures pour les métiers d'art et les loisirs créatifs Rougier & Plé possède 28 magasins en propre et 30 autres franchisés. Anciennement salariée chez Virgin, la directrice de son réseau de magasins Caroline Maufrais souligne la proximité de Rougier & Plé avec le milieu de la culture. « *Lorsque l'enseigne a repris la librairie Richer à Angers, nous avons rencontré un savoir-faire et des qualités humaines que nous avons également retrouvées chez les salariés de la librairie Guerlin. Leur mobilisation et leur motivation pour rouvrir leur librairie ont été la clé du succès.* »

Un succès que confirme Aurélien Ledoux, codirecteur de la librairie Guerlin, qui a vécu les fermetures de 2014 et 2018 et témoigne de l'équilibre aujourd'hui retrouvé par l'enseigne : « *Rougier & Plé avait à cœur de permettre à Guerlin de rester une librairie. L'implantation de mobiliers et de nouveaux produits dédiés n'a pas restreint l'espace consacrés aux livres, qui propose aujourd'hui 40 000 références.* » Caroline Maufrais ajoute : « *La librairie est un métier à part entière.* […] *Il était donc nécessaire de s'appuyer sur les libraires, en qui nous avons toute confiance.* » Il n'était pas non plus question de modifier le nom de la librairie.

En plus de nouveaux rayons alloués aux arts créatifs, la librairie a développé la promotion d'auteurs locaux, l'organisation de séances de dédicaces et mis en place, en partenariat avec Clairefontaine, des cours de dessins. Dans un contexte post-Covid, les activités en lien avec les collectivités locales reprennent. « *Nous avons la chance de travailler avec des bibliothèques et des médiathèques de la métropole rémoise,* se réjouit Aurélien Ledoux. *Depuis la pandémie, nous sentons un soutien particulier manifesté dès la réouverture de notre librairie, toujours manifeste aujourd'hui.* » ■ **Laëtitia Favro**

*70 place Drouet d'Erlon, 51100 Reims.
Ouvert du lundi au samedi de 10 heures à 19 heures.
rougier-ple.fr/magasin/librairie-guerlin-rougier-ple.r.html

LA LIBRAIRIE GUERLIN EN CHIFFRES

Été 2018 Reprise de la librairie par le groupe Rougier & Plé.
1 400 m² Espace disponible pour accueillir les nombreuses références.
40 000 Nombre de titres proposés.

HORS-SÉRIE
LiRE magazine littéraire

Les 101 plus belles poésies françaises

Non, la poésie n'est pas une affaire de spécialistes chenus et d'esthètes jaloux de garder leur savoir ! Parce qu'elle nous relie par les sentiments, elle s'adresse à tout le monde. Commencée dans le fracas de la *Chanson de Roland,* et aboutissant aux rivages bigarrés de notre modernité, la poésie française présente une flamboyante richesse. Héritière de la poésie latine – puis grecque, qu'elle redécouvre à la Renaissance –, elle a su inventer ou emprunter mille formes, du blason au sonnet, avant de s'en affranchir à l'aube de l'époque moderne. De cette poésie, nous savons en général ce que nous en avons appris en classe : dès lors, elle nous apparaît telle une forêt obscure dominée par quelques flambeaux. Pourtant, quels trésors se cachent dans ses ombres ! Dans ce hors-série, nous avons choisi de rassembler 101 des plus beaux poèmes en langue française. En mettant en valeur les monuments les plus célèbres ou des chefs-d'œuvre méconnus. Et en vous proposant de traverser ainsi, comme en une aventure, mille ans d'inventions poétiques. ■

Alexis Brocas

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

DR

Notes d'histoire

Les écrits intimes de Richard Wagner et l'essai d'Emmanuel Reibel sur les conséquences de la Révolution industrielle mettent en lumière les zones d'ombre du XIXe siècle musical.

En août 1865, la relation entre Richard Wagner et Cosima von Bülow (mariée au chef Hans von Bülow) scandalise la presse munichoise. Le père de la jeune femme (un dénommé Franz Liszt) l'emmène avec son mari en Hongrie, loin de la rumeur. La jeune femme offre alors un épais carnet relié à son amant, pour qu'il consigne ses pensées dans l'attente des retrouvailles. Publié en allemand il y a bientôt cinquante ans, *Le Carnet brun*, tenu de 1865 à 1882, fait l'objet d'une édition commentée grâce au travail fantastique de Nicolas Crapanne. Au fil des pages, Richard Wagner s'adresse à sa bien-aimée par l'intermédiaire de son journal, toujours passionné, souvent tendre, et parfois injuste. Il y copie des lettres envoyées à son mécène et ami, le roi Louis II de Bavière, rédige des préfaces ou des essais politiques, jette les esquisses de ses ouvrages, notamment une première version en prose de *Parsifal*. La valeur de ce document tient évidemment à l'authenticité du texte, destiné à rester confidentiel, mais également aux explications historiques très riches qui l'accompagnent.

Richard Wagner.

C'est dans ce même XIXe siècle que l'ouvrage d'Emmanuel Reibel nous immerge. *Du métronome au gramophone* analyse les conséquences de la révolution industrielle sur la composition, l'interprétation des œuvres et les valeurs associées à l'art. L'approche très didactique de cet essai nous fait voyager dans une époque de mutations renversantes, alors que les progrès techniques et la machine à vapeur font émerger un fantasme de toute-puissance du créateur, l'idée d'une industrie musicale, la conception d'un orchestre « machine » et l'individualisation de l'écoute avec l'invention du gramophone. ■

Aude Giger

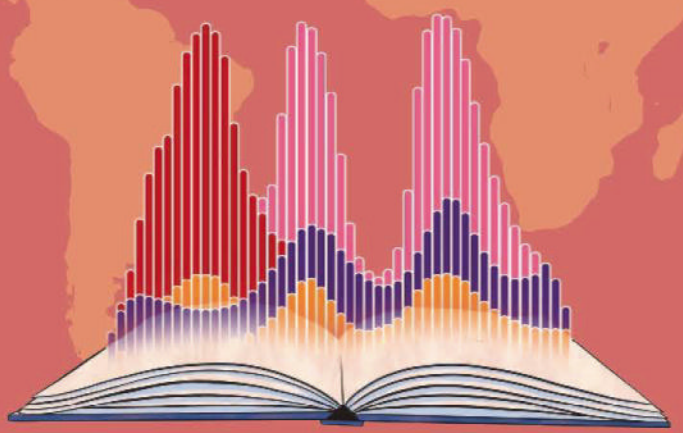
LE CARNET BRUN. JOURNAL INTIME (1865-1882)
RICHARD WAGNER
TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ PAR NICOLAS CRAPANNE, 384 P., GALLIMARD, 23,50 €

DU MÉTRONOME AU GRAMOPHONE. MUSIQUE ET RÉVOLUTION INDUSTRIELLE
EMMANUEL REIBEL
384 P., FAYARD, 24 €

WIKIPEDIA

lpdlp

Les rencontres francophones du livre audio



Les 15 et 16 mai 2023
À l'Atelier Canopé 67 - Strasbourg
Plus d'informations :
www.laplumedepaon.com

JOËL SAGET/AFP

« Tous les textes de Mauriac puisent au creuset de l'enfance »

Loin de ses activités politiques, l'ancien Premier ministre Bernard Cazeneuve est un fin lettré, qui connaît sur le bout des doigts l'œuvre de François Mauriac. Dans le bref essai qu'il publie aujourd'hui sur l'auteur du *Bloc-notes*, il s'interroge avec élégance et nostalgie sur l'enfance, le déracinement et la liberté.

Comment s'est passée votre première rencontre avec François Mauriac ?

Bernard Cazeneuve. J'étais encore dans l'enfance, je devais avoir 9 ou 10 ans, et je passais une partie de mes étés chez mes grands-parents paternels et maternels, à Nîmes et à Montpellier. Il y avait chez ma grand-mère paternelle une bibliothèque vraisemblablement sortie d'un économat des armées, dans laquelle étaient rangées des collections de livres d'auteurs français. C'est à ce moment-là que je suis tombé, par le plus grand des hasards, sur *Le Nœud de vipères*. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un livre sur les reptiles. Finalement, j'ai plongé dans une introspection de l'âme humaine. Ce roman m'a fait sortir brutalement de l'enfance et découvrir la complexité des relations qui peuvent se nouer entre des adultes, consumés par leurs propres démons. Par la lecture, je suis passé en quelques jours de l'innocence de l'enfance à une interrogation profonde, et encore inachevée, sur la nature humaine.

Initialement, votre livre, *Ma vie avec Mauriac*, aurait dû s'intituler « Mauriac, l'éternel enfant » …

B.C. Oui, tous les fragments autobiographiques livrés par Mauriac à travers son œuvre – *La Vie et la Mort d'un poète*,

Commencements d'une vie, *Souffrance et Bonheur du chrétien*, *Mémoires intérieurs*… – sont des textes qui puisent au creuset de l'enfance. Les sensations et les traumatismes de l'enfance, la mort du père, le déchirement d'avec la mère au moment de l'entrée à l'école, le sentiment de la différence né de la relation aux autres en pension, tout cela se trouve à l'origine d'une inspiration authentiquement poétique, qui contribue aussi à entretenir une éternelle nostalgie.

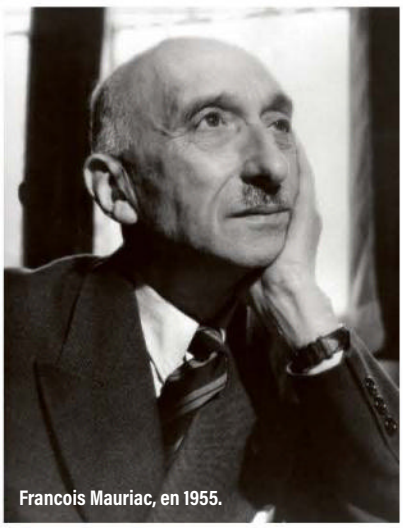
Pourquoi vous sentez-vous proche de cet écrivain qui, a priori, semble très loin de vous ?

B.C. J'ai la conviction très profonde que la mémoire des morts préside l'action des vivants. Il peut parfois exister des relations très fortes entre des êtres qui ne se rencontreront jamais et qui n'appartiennent pas au même monde, aux mêmes générations, mais entre lesquelles se nouent des connivences mystérieuses. Les fils que la mort ne coupe jamais peuvent s'expliquer par des origines renvoyant à un même terroir, à des sensibilités proches, à un attachement semblable à des valeurs universelles. Comme la consonance de mon nom l'indique, mes racines lointaines plongent plutôt dans le Sud-Ouest. L'un de mes arrière-grands-oncles, Edmond Cazeneuve, vivait à Talence, en Gironde, et avait tout d'un personnage mauriacien. Mes ancêtres directs, eux, venaient d'Algérie. Ils sont tous revenus en France en 1962, mais sans avoir jamais rien possédé et avec pour unique bagage la seule chose qui les reliait encore à leur enfance, c'est-à-dire la nostalgie. Dans la construction de *Ma vie avec Mauriac*, il y a vraisemblablement l'aveu d'un sentiment profond de déracinement et d'une quête perpétuelle d'un lieu où poser mes bagages. Ce lieu fut pour moi le Valois nervalien.

Même s'il a reçu, rappelons-le, le Nobel de littérature en 1952, François Mauriac a toutefois été un peu boudé à partir des années 1960-1970, considéré même comme un peu « démodé ». Comment expliquez-vous ce relatif désamour de la part, notamment, d'un pan du milieu littéraire ?

B.C. D'abord, Mauriac a souvent été son propre détracteur. De peur de laisser à ses ennemis le soin de dire seuls du mal de lui, il se montrait sévère avec lui-même… Cette tendance a pu contribuer à véhiculer l'image d'un auteur conservateur, se présentant volontiers comme étant à l'arrière-garde de la littérature française alors que Cocteau, lui, se précipitait pour monter dans le train de Diaghilev. Nous vivons par ailleurs dans un pays et à une époque, où chacun est qualifié non par ce qu'il dit, ou ce qu'il pense, mais par l'endroit d'où il parle. L'endroit d'où Mauriac parle est la province girondine, catholique, avec ses grandes landes et ses propriétés de famille… On pointera donc volontiers et facilement le conservatisme de Mauriac, non en raison de ses prises de position, mais davantage pour ce qu'il est censé représenter et penser, compte tenu de ses origines sociales ou de son catholicisme assumé. C'est pour cela que Mauriac m'intéresse, d'une part parce qu'il est infiniment plus libre que son milieu, et d'autre part parce qu'il s'en est peu à peu affranchi, par le courage de ses prises de position. Cela fait de lui un personnage disruptif, non conformiste, et finalement très libre. J'aime ce courage imposé par l'amour irrépressible et tumultueux de la liberté.

« J'aime le courage de cet auteur imposé par l'amour irrépressible et tumultueux de la liberté »



Francois Mauriac, en 1955.

INTERFOTO/AKG IMAGES

Au-delà de ses romans, dont vous êtes un admirateur, et de ses pièces de théâtre, que vous n'aimez pas beaucoup, Mauriac est aussi connu pour son célèbre *Bloc-notes*. Considérez-vous celui-ci comme une œuvre littéraire à part entière ?

B.C. Mauriac était un écrivain-journaliste. Il est d'abord et avant tout un écrivain, qui a mis très tôt sa plume au service du journalisme : parmi ses premières chroniques, certaines paraissent dans un petit journal paroissial de Clichy, où il prend la défense d'un prêtre, Daniel Fontaine, attaqué notamment par les milieux anticléricaux, au début du siècle dernier. François Mauriac exprime ce en quoi il croit, en se mettant au service de ses causes, mais aussi de l'observation de la société, un talent littéraire qui restera intact, avec une pointe qui se révélera souvent cruelle. Il puise dans cette passion de la littérature une force redoutable pour dénoncer les dictateurs et les colonisateurs, prendre des positions qui lui paraissent justes, regarder le monde avec une acuité qui n'a pas d'égal et qui donne à son œuvre une dimension intemporelle.

Enfin, quel est votre roman préféré de François Mauriac ?

B.C. C'est une question difficile, *Le Nœud de Vipères* sans doute. Je suis bouleversé par le personnage principal du roman qui meurt, alors qu'il a confié à son carnet intime, une vie durant, ses haines et ses ressentiments. Cette rage, elle est d'abord tournée contre lui-même ; elle s'explique par son incapacité à exprimer ses sentiments. Il laisse alors ce texte à son entourage, sans autres explications. Il part donc en demeurant à tout jamais incompris et cela est une absolue tragédie. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

MA VIE AVEC MAURIAC
BERNARD CAZENEUVE
118 P., GALLIMARD, 16 €

DVD

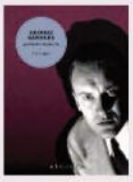
ONE PIECE FILM. RED
GORÔ TANIGUCHI
(PATHÉ)
→ **Vous ne connaissez rien au manga à succès *One Piece* et vous voulez vous faire une petite idée de cet univers ? Laissez-vous porter par ce long-métrage d'animation inspiré par les volumes d'Eiichiro Oda. Si l'on peut ne pas apprécier les chansons très sucrées, on saluera l'imagination graphique de l'ensemble.** B.L.

CAMARADE DRACULA
MÁRK BODZSÁR
(EXTRALUCID FILMS)
→ **Disons-le : on est bien loin de Bram Stoker, avec cette variation sur le mythe vampirique, dans la Hongrie communiste des années 1970 (mais avec une créature ayant « fait ses dents » du côté de Cuba…), où l'horreur se mêle avec la comédie, le polar et la chronique politique. Savoureux.** B.L.

LIVRES

CINÉMA SPÉCULATIONS
QUENTIN TARANTINO
(FLAMMARION)
→ **Un livre de cinéphile… Pour les cinéphiles. *Cinéma spéculations* se lit avec gourmandise même si le premier chapitre est un peu laborieux. La suite est une succession d'analyses de films des années 1970 intégrant souvenirs personnels, avis critiques, considérations cinématographiques. Lire Tarantino, c'est l'entendre parler. Il vit pour le cinéma.** E.L.

PROFESSION FRIPOUILLE
GEORGE SANDERS (SÉGUIER)



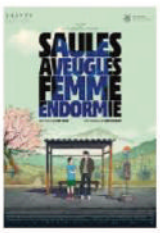
→ **George Sanders l'écrit lui-même : *« Si j'ai pu occasionnellement livrer des prestations brillantes à l'écran, cela tint à des circonstances […] indépendantes de ma volonté. »* Ce n'est pas de la fausse modestie, mais une lucidité teintée d'ironie bienveillante. Son autobiographie est à l'avenant : brillante, drôle, désespérée.** E.L.

Les enchaînés

L'adaptation de *L'Établi*, de Robert Linhart, raconte un monde ouvrier comme une page d'histoire à ne pas oublier.

Le cinéma est aussi le témoignage du temps, en dehors même de la qualité du film. *L'Établi* de Mathias Gokalp est l'adaptation du récit homonyme de Robert Linhart, qui retrace le passage de cet agrégé en philosophie chez Citroën comme ouvrier à la chaîne. L'homme fait partie de la Gauche prolétarienne, mouvement qui décida, après Mai 68, d'envoyer ses militants à l'usine pour vivre l'expérience du prolétariat, lutter contre la répression patronale, et faire la révolution. Mathias Gokalp s'intéresse évidemment aux gestes de Linhart (formidable Swann Arlaud) en confrontant l'idéal politique et le travail quotidien, mais s'attache aussi à documenter une époque qui allait petit à petit se transformer (les années 1970 arrivent bientôt). La dénonciation des conditions sociales est clairement établie, mais si le film est politique il n'est pas militant ; ou alors un militantisme qui appelle à la vigilance. Qu'on se rassure : il y a aussi du cinéma, ce qui ne gâche rien. Gokalp s'emploie à ne jamais héroïser ses personnages : il y a des ouvriers grévistes, d'autres qui la refusent, un patron paternaliste, surtout une attention au détail, au décor, à l'ambiance. Et la question lancinante : faut-il continuer à se battre quand la lutte échoue ? Le film y répond. ■ **Éric Libiot**

(En salles le 5 avril)



La vie avant tout

Bien malin qui saura dire de quelles nouvelles de Murakami est adapté *Saules aveugles, femme endormie* à part celle qui donne le titre à ce film d'animation. Pierre Földes, le réalisateur, s'est appuyé sur six histoires du romancier japonais pour construire un scénario qui suit quelques personnages un peu paumés au moment où un tremblement de terre s'apprête à dévaster Tokyo. C'est comme si Földes avait recréé un monde fantastique à l'intérieur même de l'imaginaire de Murakami, déjà passablement étrange. Il faut se laisser transporter dans cet univers décalé et surprenant que la mise en scène et l'animation rendent intelligemment banal – comme les fictions de l'écrivain. Il faut y voir l'importance du rêve et de l'imaginaire pour résoudre des angoisses métaphysiques. Un excellent remède. ■ E.L.

(En salles)

Besoin d'amour

Dans l'Irlande du début des années 1980, Cáit est envoyée en vacances estivales chez sa tante et son oncle. Loin de son quotidien familial, entre violence et dédain, la fillette découvre un univers aimant et protecteur. Mais tout paradis a, lui aussi, ses zones d'ombre… Tiré d'un très bref roman de Claire Keegan *(Les Trois Lumières), The Quiet Girl* n'en finit pas de faire sensation dans les festivals. À juste titre. Tourné en gaélique, le long-métrage de Colm Bairéad joue habilement avec les émotions et les non-dits, dans une mise en scène minimaliste, sublimée par la performance remarquable de la jeune Catherine Clinch. ■ **Baptiste Liger**

(En salles le 12 avril)

KAR PRODUCTIONS

Apparences trompeuses

Une enquête riche en rebondissements doublée de beaux portraits de femme, d'après un roman de Laura Dave.

Que feriez-vous si vous découvriez que la personne qui partage votre vie vous a menti tout du long ? C'est tout le sujet de *The Last Thing He Told Me*. Adaptée du roman éponyme de Laura Dave, la série suit l'enquête d'Hannah, talentueuse ébéniste qui doit faire face à la disparition soudaine de son mari à la suite d'une perquisition du FBI. Accompagnée de sa belle-fille, Hannah va retracer le parcours de son époux et découvrir que celui-ci n'a jamais été celui qu'il prétendait être. Poursuivant la veine thématique des précédents romans de Laura Dave autour des apparences trompeuses, *The Last Thing He Told Me* décline celle-ci sous l'angle du thriller là où les deux précédents romans de l'auteure optaient pour davantage de légèreté. Son adaptation sous la forme d'une série télé se révèle ô combien appropriée tant sa forme épisodique permet de maintenir le spectateur en haleine à travers ses nombreux rebondissements. Mais plus que sa structure, c'est sa manière de traiter le thème de l'abandon qui rend la série si intéressante. Trop rare à l'écran, Jennifer Garner confère à son personnage d'épouse flouée et d'apprentie belle-mère une belle fragilité, une sensibilité à fleur de peau qui suscitent une empathie immédiate. Face à elle, la jeune Angourie Rice *(The Nice Guys)* ne démérite pas et se révèle tout aussi touchante en adolescente dénouant petit à petit les fils d'un passé occulté. Créée par Josh Singer à qui l'on doit les scénarios des excellents *Spotlight* et *Pentagon Papers*, *The Last Thing He Told Me* conserve ce même goût pour l'enquête rigoriste et dépassionnée, tout en dépeignant de jolis portraits de femmes tour à tour démunies et déterminées face à l'adversité. ■

Ilan Ferry

(Sur Apple TV + à partir du 14 avril)

***The Last Thing He Told Me,* adapté du roman éponyme de Laura Dave, avec Jennifer Garner.**

• THÉÂTRE

À l'épreuve

Légèreté et humour pour cette pièce de Salomé Lelouche qui aborde le sujet de la fidélité au sein du couple.

Après *Politiquement correct* et *Fallait pas le dire*, Salomé Lelouch poursuit son exploration du couple avec *Sur la tête des enfants*, entre légèreté et humour. Un soir, dans un grand élan d'amour, Jean, avocat, et Juliette, dite « Ju », sa compagne psy, se jurent dix ans de fidélité *« sur la tête des enfants »*. Comme ils ont chacun un rejeton, pas question de se parjurer ! Au terme de cette décennie, ils s'apprêtent, en douce, l'un et l'autre, à se tromper. Mais Dame Vertu et Monsieur Hasard passant par là, rien ne va se passer comme prévu. Un vaudeville démarre, avec son lot de portes qui claquent. Bien que savoureuse, ce n'est pas la comédie du siècle, mais Marie Gillain et Pascal Elbé sont si drôles et si charmants dans leur mauvaise foi qu'on oublie les facilités du texte. ■

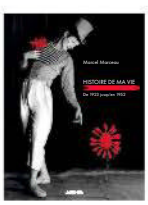
Dominique Poncet

→ **Sur la tête des enfants** de et mis en scène par Salomé Lelouch. Théâtre de la Renaissance (Paris 10e) jusqu'au 7 mai (texte disponible à *L'Avant-Scène théâtre*).

Bip par lui-même

LIVRE. Il en aura vécu des vies, Marcel Mangel (1923-2007) devenu « Marceau» à son entrée dans la Résistance, pseudo qu'il gardera ensuite pour la scène. Depuis la révélation de sa vocation, à l'âge de 5 ans, en découvrant Charlie Chaplin au cinéma, jusqu'à son ultime tournée à l'âge de 82 ans, en passant par ses rencontres (Étienne Decroux, Charles Dullin, Jean-Louis Barrault…), la création de son personnage de Bip et ses multiples voyages autour du monde, il en avait, des anecdotes à raconter, cet enfant de la balle. Comme son métier de mime l'interdisait de parole, il prit la plume. À l'occasion du centenaire de sa naissance, on peut découvrir cette *Histoire de ma vie*. On y découvre, agrémentée de 150 documents, la personnalité d'un artiste qui ne cessa de se servir de son art pour dénoncer les abominations de la guerre et l'absurdité des hommes. ■

D.P.



HISTOIRE DE MA VIE
MARCEL MARCEAU
272 P., ACTES SUD, 39,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

APPLE TV

Dans l'enfer des bonnes intentions

Dans cet album tout sauf ordinaire, un homme ordinaire se retrouve plongé au cœur d'une sombre affaire.

Il y a des jours où l'on ferait mieux de rester couché… C'est ce qu'aurait dû se dire Sonny, homme discret à la vie tranquille dont la route va croiser celle de tueurs à gages et de trafiquants d'êtres humains peu désireux de voir un parfait étranger se mêler de leurs affaires. Audacieuse déclinaison de la sempiternelle « loi de Murphy » (principe empirique selon lequel quelque chose qui peut mal tourner finira infailliblement par mal tourner), *Une soif légitime de vengeance* est un véritable ovni dont les partis pris narratifs et graphiques risquent de dérouter plus d'un lecteur. Nous plongeant d'emblée au cœur d'une intrigue dont les tenants et aboutissants ne nous seront expliqués que bien plus tard, cet album, dont le second tome vient de sortir, balaye subtilement toute explication pour mieux nous faire vivre au plus près cette éprouvante descente aux enfers en adoptant le point de vue unique de son personnage principal. Un choix audacieux qui nécessitera toutefois une attention redoublée de la part du lecteur, dont les nerfs ne seront pas ménagés. Très cinématographique dans sa narration et son découpage, *Une soif légitime de vengeance* assume aussi bien sa singularité que ses nombreux emprunts à *Hardcore* de Paul Schrader, à *Message From The King* de Fabrice Du Welz, en passant par la « trilogie de la vengeance » de Park Chan-wook ou encore les récentes adaptations comics d'Ed Brubaker. De quoi donner le ton de cette poursuite infernale nous entraînant dans les méandres de l'âme humaine à travers les yeux d'un homme piégé par ses bonnes intentions et ayant mis le doigt dans un engrenage qui le dépasse de très loin. Il en résulte une œuvre coup de poing (dans tous les sens du terme), aussi intrigante qu'enthousiasmante. ■ **Ilan Ferry**

UNE SOIF LÉGITIME DE VENGEANCE. TOME 2 (A RIGHTEOUS THIRST FOR VENGEANCE)
RICK REMENDER, ANDRÉ LIMA ARAÚJO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BENJAMIN RIVIÈRE, 152 P., URBAN COMICS, 21 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL TARZAN

LIMA ARAUJO/URBAN COMICS 2023 - BOLL

Drôle de rivale

La littérature générée par intelligence artificielle va-t-elle envahir le monde ? Une question qui ne manque pas de provoquer de l'inquiétude.

Jamais une innovation technologique n'avait provoqué un aussi gros tremblement de terre dans le milieu de la création littéraire, aussi bien au sens premier du terme, c'est-à-dire ordonner idées et références pour faire du sens, que dans sa portée artistique, c'est-à-dire façonner des effets de style. Chat GPT, l'appellation nébuleuse, est sur toutes les lèvres depuis plusieurs semaines et désigne une intelligence artificielle capable de générer à la suite de consignes précises un texte intelligible, clair et fouillé sur n'importe quel sujet. Exigez, par exemple, « une lettre de motivation pour un poste dans la finance écrite avec le style de Proust ». L'IA puise dans les méandres d'Internet, trouve votre CV, regarde le travail pour lequel vous postulez, agrège toutes les données sur Proust et vous obtenez en quelques minutes un résultat certes maladroit, balbutiant, repérable, mais qui fait froid dans le dos tant il prémâche le travail de rédaction. Si l'invention prête à sourire quand on imagine une vie débarrassée des tâches administratives, elle est diabolique dans sa manière de redéfinir totalement notre rapport à l'écriture. Comment, pour les lycées, les écoles et les universités, ne pas voir un danger capable d'annihiler tout le travail de compositions des étudiants ? Comment, pour les journalistes de la presse papier, ne pas y voir un rival infatigable ?

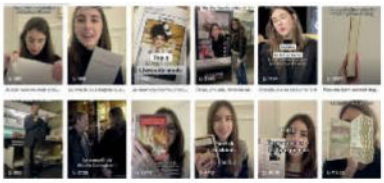
Les acteurs du monde littéraire eux aussi sont inquiets. Et pour cause, si du point de vue de l'imaginaire et de la construction stylistique, Chat GPT est encore larguée, si l'IA ne parviendra jamais à conférer aux histoires leur touchante humanité, on risque tout de même d'assister à un raz de marée de livres artificiellement créés. Toujours dans les bons coups, la boutique Kindle d'Amazon propose d'ailleurs déjà une catégorie intitulée « Livres avec utilisation ou entièrement rédigés par ChatGPT », comme s'il s'agissait d'un genre littéraire répertorié. Parmi les meilleures ventes, un ouvrage intitulé *Comment écrire et créer du contenu à l'aide de ChatGPT ?*. On n'a pas fini de rêver… ■

Léonard Desbrières

LE PODCAST
Le polar sonne toujours 2 fois
→ En hommage au célèbre roman policier de James M. Cain, *Le facteur sonne toujours deux fois*, le podcast de Radio France offre tous les jeudis un tour d'horizon précieux de l'actualité du polar en cinq petites minutes.

L'APPLICATION
Littérature audio BookBuddy
→ C'est l'application idéale pour vous aider à gérer votre bibliothèque. En plus de recenser tous les livres que vous possédez, elle vous permet même de surveiller ceux que vous avez prêtés.

LE COMPTE TIKTOK
@Entouteslettres
→ En juillet 2021, elle fut la première créatrice française « Booktok ». Aujourd'hui, elle rassemble près de 20 000 followers sur son compte et mêle littérature classique et contemporaine avec passion et légèreté. **L.D.**



• LES LIVRES AUDIO

QUAND TU ÉCOUTERAS CETTE CHANSON
DE LOLA LAFON
LU PAR IRÈNE JACOB (AUDIOLIB)

■ **Dans le cadre de la collection « Ma nuit au musée » chez Stock, dirigée par Alina Gurdiel, Lola Lafon a passé une nuit dans la Maison Anne Frank à Amsterdam. Ce récit, couronné par plusieurs prix littéraires, est sublimé par Irène Jacob : la justesse de son interprétation souligne la dimension introspective du texte, à travers une méditation vertigineuse sur la mémoire.**

LE JEU DES SI
D'ISABELLE CARRÉ
LU PAR L'AUTRICE (DES FEMMES-ANTOINETTE FOUQUE)

■ **Ce *Jeu des si* démarre par une usurpation d'identité dans un aéroport et se transforme peu à peu en réflexion sur la frontière entre la fiction et la réalité. Dans une lente mise en abyme, les figures féminines se succèdent et s'estompent, au gré des mensonges et des vérités. La lecture de son propre livre par Isabelle Carré ne fait qu'ajouter au trouble.**

PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA PETITE JEANNE DE FRANCE
DE BLAISE CENDRARS
LU PAR JEAN-LOUIS TRINTIGNANT (LES DISQUES DU MAQUIS)

■ **Avec une musique de Jean-Louis Murat et des illustrations d'Enki Bilal, le « livre simultané » issu de la collaboration entre Blaise Cendrars et Sonia Delaunay en 1913 est remis au goût du jour. Les 400 vers du poème mythique, ode brûlante à la vitesse et à la liberté, sont magnifiés par Jean-Louis Trintignant.**

Christophe Rioux

DR

Quels sont les effets négatifs d'une éducation positive ?

Au moment où la polémique autour de l'éducation positive s'invite dans les débats et agite les médias, l'ouvrage de Didier Pleux jette un pavé dans la mare.

Attention, *L'éducation bienveillante, ça suffit !* n'est pas tant un coup de colère qu'un cri d'alarme. Didier Pleux tente de réveiller parents, éducateurs et professeurs pour enrayer l'avènement d'une génération rétive à l'effort. Comment en est-on arrivé là ? À être trop écoutés, trop valorisés, certains enfants sont devenus arrogants et irrespectueux. Vivant dans un manque cruel de limites éducatives, ils se comportent en tyrans une fois devenus adultes.

Didier Pleux poursuit inlassablement ses explications frappées au coin du bon sens. Cette fois, son livre va un cran plus loin, osant une analyse critique de l'éducation positive préconisée par la thérapeute Isabelle Filliozat et la docteure Catherine Gueguen : éduquer, c'est avant tout aimer et ne pas frustrer, c'est-à-dire ne pas faire autorité sur l'enfant. Or, nous explique le clinicien, la bonne autorité humanise le petit homme. « *Faire autorité n'est en rien de l'autoritarisme : alors que ce dernier impose, contraint, castre, la bonne autorité transmet enseigne, propose, montre tout en sachant contredire, imposer, interdire et parfois même sanctionne* », écrit le psychothérapeute. C'est par cette position verticale que l'équation « *amour et frustration* » peut alors s'imposer.

À lire Didier Pleux, on perçoit l'effet de balancier entraîné par l'éducation coercitive et maltraitante de la première moitié du XX^e^ siècle : une éducation dévolue au bien-être de l'enfant dans la seconde moitié, oubliant l'exigence et favorisant la démagogie et la séduction. Il serait temps de « *revenir à une ligne médiane où l'amour n'empêche ni la confrontation ni le désaccord* ». ■ **Sophie Péters**

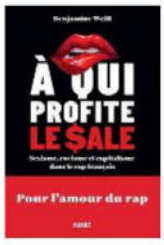
L'ÉDUCATION BIENVEILLANTE, ÇA SUFFIT !
DIDIER PLEUX
192 P., ODILE JACOB, 19,90 €

Le rap est-il misogyne ?

Souvent pointé du doigt en raison de paroles parfois ultrasexistes et/ou racistes, le hip-hop mérite toutefois une observation bien plus précise, selon Benjamine Weill.

Le rap hostile aux femmes ? Difficile de dire non, lorsque les échos que l'on en a viennent de ses morceaux et interprètes les plus mis en avant. L'image de la femme y oscille entre les deux pôles opposés de la sainte et de la putain. Textes et clips la décrivent comme un trophée hypersexualisé, une marchandise de plus dans un univers bling-bling, sacrifiée sur l'autel de la consommation. Cela posé, écouter du rap en étant soi-même femme ne peut que déclencher réactions ironiques et commentaires désapprobateurs. Les adeptes du rap ne seraient que des misogynes, des virilistes patentés aujourd'hui bien nombreux, celui-ci étant le genre musical le plus populaire en France.

Si une partie de cette production musicale y ressemble effectivement, c'est une pointe de l'iceberg qui surnage médiatiquement et masque sa réalité comme son évolution depuis son apparition. L'agacement suscité par une mise au pilori définitive ayant pour argument de base la défense de la condition féminine est le point de départ d'*À qui profite le sale ?*. Benjamine Weill y retrace l'épanouissement d'une industrie qui met des coups sévères à la charge impertinente et subversive de cette musique venue des banlieues. Il ressort que le rap n'a jamais eu comme spécificité d'être un objet culturel plus sexiste qu'un autre. Sa caricature actuelle, qui promeut la réussite d'individus, la culture du clash ou un comportement « *sale* » qui encense vices et violences dont celles contre les femmes, ne résume pas un genre sévèrement écorché par le show-business. Et les tentatives de l'y réduire disent plutôt quelque chose du fond raciste qui alimente ces discours ignorants d'une multitude de raps en résistance passés et présents, engagés et labellisés à contre-courant du système. ■ **Eugénie Bourlet**



À QUI PROFITE LE SALE ?
BENJAMINE WEILL
320 P., PAYOT, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

DR/ODILE JACOB

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

Le commun des mortels

À la fin du conte de Voltaire *Micromégas,* le géant éponyme, après avoir observé les philosophes se déchirer à grand renfort de doctrines concurrentes sur la question de la nature de l'âme, leur offre un livre où se trouve, promet-il, le secret de leur discipline. Un livre dont toutes les pages s'avèrent vierges. Le dernier essai de Tristan Garcia, intitulé *Laisser être et rendre puissant*, s'ouvre sur un constat aussi fracassant que la chute du récit voltairien : « *Qu'est-ce qu'il y a ? Personne n'est d'accord.* » De tensions en rivalités, d'oppressions en guerres, tout, en nous (idéaux, visions du monde) et autour de nous (relations, cultures), nous ramène au vertige du multiple et à ses entrechocs. Si bien que la recherche de principes fondamentaux, de vérités universelles et de réalités immuables qui anime la métaphysique semble plus que jamais vouée à l'errance. Tantôt accusée de désincarner le monde et l'existence, tantôt soupçonnée de niveler artificiellement les conflits et les dissensions pour mieux nier le point de vue situé inhérent à tout discours sur ce qui est ou sur ce qui doit être, la métaphysique voit, aujourd'hui comme hier, son obsolescence annoncée.

> LA MÉTAPHYSIQUE VOIT, AUJOURD'HUI COMME HIER, SON OBSOLESCENCE ANNONCÉE

Elle refuse de mourir, pourtant. Son aiguillon continue de nous piquer, parce qu'il traduit un besoin humain primordial : « *L'activité principale d'un être pensant consiste à comprendre ce qui le comprend : autrement dit à distinguer du commun.* » Comment dégager du commun dans le « *dissensus universel quant à l'universel* » qui ne cesse de se creuser ? Tristan Garcia fait le pari d'un « *commun distinct* », à la fois libéré de l'illusoire croyance en un universel objectivement donné et décidé à trouver un terrain d'entente, à ne pas renoncer à cette quête de compréhension qui est l'essence même de la pensée.

Cette tension indissoluble entre le commun et le distinct, qui est au cœur de la réflexion théorique de Tristan Garcia, irrigue également son œuvre littéraire, comme en témoigne son dernier roman, *Vie contre vie,* deuxième tome de son *Histoire de la souffrance.* Une fresque pointilliste, où les histoires singulières se juxtaposent et se répondent pourtant, comme par un improbable jeu d'harmonie où l'entrechoquement des vécus inédits finit par générer une ligne mélodique familière. Dès l'avertissement du roman, l'écrivain donne le *la* : « *Dans le labyrinthe du temps qui passe, suis quelques-unes de ces âmes. Petit à petit, tu repéreras certains motifs récurrents. À la fin de chaque récit, peut-être que tu penseras : tout change, mais au fond, ça reste la même chose, ou bien : c'est toujours la même histoire, et pourtant quelque chose ne cesse de se transformer.* »

L'expérience de la souffrance comme objet d'écriture et la littérature comme terrain d'exploration partagent une capacité à rendre manifeste cette cristallisation du commun au cœur même de ce qu'il y a de plus singulier. Quoi de plus solitaire que l'épreuve de la souffrance qui transit une âme tourmentée ou un corps supplicié ? Qui mieux que la littérature peut sonder la conscience éprouvant ce mal intime et, en mettant le lecteur dans la confidence, faire naître l'empathie, ce creuset où l'absolument unique et l'indéniablement commun s'entrelacent ? L'ambition théorique de l'essai s'allie ainsi à l'acuité du récit romanesque pour relever le pari de la métaphysique tout en conjurant le spectre de l'abstraction qui la hante. L'essai et le roman, chacun en conservant la spécificité de son approche, de son écriture et de ses exigences, parviennent ainsi à faire émerger en filigrane, par leur interaction, ce « *commun distinct* » tant recherché : « *Aussi le sens commun ne se donne-t-il pas, il se conquiert. L'universel ne peut pas servir de point de départ, seulement d'horizon vague.* » ■

★★★☆☆
LAISSER ÊTRE ET RENDRE PUISSANT
TRISTAN GARCIA
432 P., PUF, 29 €

★★★★☆
VIE CONTRE VIE. HISTOIRE DE LA SOUFFRANCE II
TRISTAN GARCIA
704 P., GALLIMARD, 25 €

AUDREY SOVIGNET

METZ A LE VERTIGE

Du 14 au 16 avril, rendez-vous place de la République, pour la 36e édition du fameux festival messin mettant à l'honneur littérature et journalisme.

Depuis trente-six ans, le festival Le Livre à Metz croise les regards de journalistes et d'auteurs autour de problématiques d'actualité. Cette année, les organisateurs ont choisi le thème « Vertiges », qui *« fait écho au monde d'aujourd'hui : celui qui change à une vitesse prodigieuse et qui nous étourdit souvent »*. Abordé dans ses acceptions politique, philosophique, sociologique, le sujet est aussi bien adapté aux enfants qu'aux adultes, et se décline du roman à la bande dessinée. À la hauteur de son thème, la programmation vertigineuse du festival prévoit trois jours de rencontres, ateliers, débats, projections, expositions, spectacles et dédicaces. Quatre prix littéraires seront également remis au cours de l'événement, dans des catégories variées : littérature générale, jeunesse, universitaire, ainsi qu'un prix régional remis par la chambre des notaires de Moselle. Les quatre invités d'honneur (la journaliste et romancière Nathacha Appanah, la journaliste et productrice Émilie Aubry, l'illustrateur jeunesse Gilles Bachelet, l'auteur-illustrateur BD Emmanuel Lepage) et bien d'autres (Brigitte Giraud, Kaouther Adimi, Geoffroy de Pennart…) animeront les temps forts de cet incontournable rendez-vous lorrain. Et enfin, quoi de mieux qu'un bal littéraire pour parachever le vertige de ces trois journées hautes en couleur ?

Margaux Morasso

lelivreametz.com

Le livre audio en fête

Divers événements autour de cette autre manière de vivre la littérature auront lieu pendant tout le mois de mai.

Comme chaque année, mai sera incontestablement le mois du livre audio. Du 8 au 14 mai, le Festival du livre audio et du podcast se déroulera à Strasbourg, après sa version en ligne du 1er au 7 mai, en partenariat avec l'Institut français. Portée par l'association La Plume de Paon, cette riche programmation se conclura par les Rencontres francophones du livre audio les 15 et 16 mai, marquées par la participation d'intervenants de Belgique, du Canada, mais provenant aussi de pays africains comme le Rwanda, le Ghana, la Tunisie ou encore Madagascar. Alors que l'année 2023 aura par ailleurs vu naître le premier centre de ressources hexagonal consacré au livre audio et au podcast, un appel à candidatures pour deux bourses de création sonore francophone sera également lancé en mai. ■

Christophe Rioux

sne.fr/evenement_sne/le-mois-du-livre-audio/

Prix des libraires 2023 : c'est parti !

Les dix titres en lice cette année ont été révélés.

C'est non seulement l'un des plus anciens trophées littéraires français (il a été créé en 1955), mais il est aussi l'un des plus prescripteurs. Le célèbre Prix des libraires a donc révélé les dix romans retenus pour succéder à *Blizzard* de Marie Vingtras (qui fait un tabac en poche en ce moment). Les voici : *Que reviennent ceux qui sont loin* de Pierre Adrian (Gallimard) ; *Les Mangeurs de nuit* de Marie Charrel (L'Observatoire) ; *Partie italienne* d'Antoine Choplin (Buchet-Chastel) ; *On était des loups* de Sandrine Collette (JC Lattès) ; *Ada et Graff* de Dany Héricourt (Liana Levi) ; *La Nuit des pères* de Gaëlle Josse (Notabilia) ; *Le Soldat désaccordé* de Gilles Marchand (Aux forges de Vulcain) ; *Les Enfants endormis* d'Anthony Passeron (Globe) ; *Sur l'épaule des géants* de Laurine Roux (Le Sonneur) et *Des lendemains qui chantent* d'Alexia Stresi (Flammarion). La liste resserrée à cinq finalistes sera connue le 30 mars, avec un verdict définitif le 17 mai. ■

Baptiste Liger

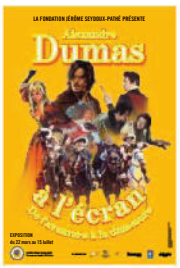
prix-des-libraires.fr

Dumas fait son cinéma

La Fondation Jérôme Seydoux-Pathé rend hommage à l'auteur des *Trois Mousquetaires* à travers son influence sur le septième art.

COLLECTION FONDATION PATHÉ

« *Un pour tous, tous pour un !* » Le 5 avril, Martin Bourboulon ressuscite le roman emblématique d'Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, récit de cape et d'épée épique au casting prestigieux, avec François Civil, Romain Duris, Vincent Cassel et Pio Marmaï en fins bretteurs prêts à tout pour la couronne de France *[lire page 56]*. À cette occasion, la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé met les petits plats dans les grands en rendant hommage à l'œuvre entière de l'écrivain *(Le Comte de Monte-Cristo, La Reine Margot, La Tulipe noire)* mais aussi à celle de son fils homonyme *(La Dame aux camélias)*, qui enflamment l'imagination des réalisateurs internationaux depuis plus d'un siècle. Donnant à des stars telles que Jean Marais, Orson Welles, Greta Garbo, Raquel Welch, Leonardo DiCaprio, Isabelle Adjani, Gérard Depardieu ou Jeanne Moreau l'opportunité de composer des personnages iconiques. En plus de ciné-concerts, de conférences et d'animations pour enfants, une exposition remarquable envahit les trois étages pour présenter plus de 200 documents : des extraits de films, des costumes (dont ceux utilisés durant le tournage de Martin Bourboulon), des accessoires, des photographies et des arts graphiques, pour dire à quel point l'extraordinaire héritage des Dumas père et fils reste vivace de nos jours. En effet, *Les Trois Mousquetaires*, publié pour la première fois en 1844, a été transposé à plus de quarante reprises ! Longs-métrages, séries, comédies musicales, mangas et publicités : l'influence de leur travail est considérable sur la culture populaire. Dans la caverne d'Ali Baba, on trouve notamment les bottes portées par le mythique Gene Kelly dans *The Three Musketeers* (1948), l'adaptation de George Sidney. Incontournable. ■



Gabrielle Martin

→ **« Dumas à l'écran, de l'aventure à la démesure »,** Fondation Jérôme Seydoux-Pathé (Paris 13e). Du 22 mars au 15 juillet.

COLETTE

Une romancière libre, puissante et scandaleuse

100 PAGES richement illustrées

Disponible chez votre marchand de journaux et sur www.lire.fr

Et ici aussi

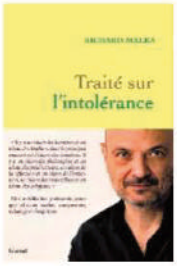
L'AVIS DES LECTEURS

SENS CRITIQUE

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

16 ✶ Traité sur l'intolérance - Richard Malka (Grasset)

« Richard Malka a bien raison de faire paraître ses plaidoiries. Avec la fin de sa trilogie, ce lanceur d'alerte n'arrête pas de marteler son credo complètement athée sur la liberté d'expression. Et celle-ci est si claire, si documentée qu'elle restera dans l'histoire certes littéraire mais aussi politique. Dans *Traité sur l'intolérance*, l'accusé de Richard Malka est la religion. Attention, pas celle qui demande à réfléchir, à commenter, à rechercher. Non, celle qui affirme, qui ordonne et qui condamne ceux qui osent discuter ! Alors, puisque la plaidoirie est extraite du procès en appel des attentats de janvier 2015, elle fait référence plus particulièrement à la religion d'un courant de l'islam qui, depuis longtemps, a abandonné l'esprit des lumières d'Averroès à Avicenne, qui prônait un islam de tolérance, d'écoute et de liberté. Aujourd'hui, force est de constater qu'on est loin de cet esprit ! Au contraire, et la litanie que dresse Richard Malka, vers la fin de sa plaidoirie, sur les crimes perpétrés pour « *venger le Prophète* » fait froid dans le dos. Alors, l'avocat détaille l'histoire de cette faille entre deux interprétations du Coran qui date de plusieurs siècles. Malheureusement, c'est la branche extrémiste qui a déjà triomphé. Alors, *Traité sur l'intolérance* est un pamphlet pour le réveil des consciences, pour aider à transgresser les interdits qui musellent notre expression, pour combattre la dictature du respect qui oblige à se taire, pour déboulonner avec joie et sans haine le politiquement correct qui laisse infiltrer nos sociétés de ce venin qu'est l'intolérance. » ■ **#Matatoune**



6 ✶ Ton absence n'est que ténèbres

Jón Kalman Stefánsson (Folio)

« Voici un roman complexe et intense non dépourvu de la poésie propre à Stefánsson, mais je n'ai pas autant vibré qu'à la lecture de *Lumière d'été, puis vient la nuit* ! Non pas à cause de la multitude de personnages ni des nombreuses époques évoquées, mais parce que j'ai eu l'impression parfois de textes comme une verrue et plus particulièrement avec le quasi-monologue de Ásmundur ! Ce passage m'a tiré de l'état évanescent où m'avaient plongé les pensées de l'amnésique narrateur ! J'ai vraiment apprécié le chemin pris pour aller de la genèse des familles jusqu'au temps présent, un voyage temporel captivant. Même si la finalité était une certitude, son contenu et la manière d'y arriver ne se dévoilaient que petit à petit ! L'amour, la mort, l'absence, la trahison, tout est bien évoqué sur une tombe près de l'église où le narrateur reprend conscience : "*Ton souvenir est lumière, et ton absence ténèbres*". » ■ **#Zazaboum**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 13 mars 2023, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Cormac McCarthy	Le Passager	L'Olivier	Littérature
2	Erri De Luca	Grandeur nature	Gallimard	Littérature
3	Mélissa Da Costa	Les Femmes du bout du monde	Albin Michel	Littérature
4	Pierre Lemaitre	Le Silence et la Colère	Calmann-Lévy	Littérature
5	Liv Stromquist	Astrologie	Rackham	BD
6	Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
7	Michel Bussi	Trois vies par semaine	Presses de laCité	Polars
8	Bernhard Schlink	La Petite-Fille	Gallimard	Littérature
9	Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
10	Collectif	Germaine Richier	Centre Pompidou	Beaux-arts
11	Aurélie Valognes	L'Envol	Fayard	Littérature
12	Chugong, Dubu	Solo Leveling (t. 9)	Kbooks	BD
13	Alexandra Henrion-Caude	Les Apprentis sorciers	Albin Michel	Essais
14	Marie-Hélène Lafon	Les Sources	Buchet-Chastel	Littérature
15	Claude Grange, Régis Debray	Le Dernier Souffle. Accompagner la fin de vie	Gallimard	Essais
16	Richard Malka	Traité sur l'intolérance	Grasset	Essais
17	Daniel Pennac	Terminus Malaussène	Gallimard	Littérature
18	J.-M.G. Le Clézio	Avers	Gallimard	Littérature
19	Florence Aubenas	Ici et ailleurs	L'Olivier	Littérature
20	Jérôme Garcin	Mes fragiles	Gallimard	Littérature
21	Marie Charrel	Les Mangeurs de nuit	L'Observatoire	Littérature
22	Guillaume Meurice	Petit éloge de la médiocrité	Les Pérégrines	BD
23	Martin Panchaud	La Couleur des choses	Ça et Là	BD
24	Erik Orsenna	Histoire d'un ogre	Gallimard	Littérature
25	Alice Ferney	Deux innocents	Actes Sud	Littérature
26	MC Beaton	Agatha Raisin enquête (t. 33)	Albin Michel	Polars
27	Goscinny, Uderzo, Olivier Gay, Fabrice Tarrin	Astérix. L'empire du Milieu	Albert René	BD
28	Michelle Perrot, Eduardo Castillo	Le Temps des féminismes	Grasset	Essais
29	Nathalie Gendrot, Guillaume Meurice	Le Fin mot de l'histoire. 201 expressions pour épater la galerie	Flammarion	BD
30	Riad Sattouf	L'Arabe du futur (t. 6)	Allary	BD
31	François Heran	Immigration. Le grand déni	Seuil	Essais
32	Arnaldur Indridason	Le Roi et l'Horloger	Métailié	Polars
33	Les Cahiers du musée	Germaine Richier	Centre Pompidou	Beaux-arts
34	Eugénie Bastié	Sauvez la difference des sexes	Gallimard	Essais
35	Geoffroy de Lagasnerie	3 ou l'aspiration au dehors	Flammarion	Essais
36	Baptiste Beaulieu, Qin Leng	Les gens sont beaux	Arènes	Jeunesse
37	Sarah Rivens	Captive	Hlab	Littérature
38	Philippe Claudel	Crépuscule	Stock	Littérature
39	Collectif	Capitales. 60 ans d'art urbain à Paris	Alternatives	Beaux-arts
40	Collectif	Guide rouge Michelin édition 2023	Michelin	Pratique

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Pierre Lemaitre	Le Grand Monde	Le Livre de Poche	Littérature
2	Karine Tuil	La Décision	Folio	Littérature
3	Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
4	Marie Vingtras	Blizzard	Points	Littérature
5	Mélissa Da Costa	Les Douleurs fantômes	Le Livre de Poche	Littérature
6	Jón Kalman Stefánsson	Ton absence n'est que ténèbres	Folio	Littérature
7	Edward Powys Mathers	La Mâchoire de Caïn	Le Livre de Poche	Polars
8	Mohamed Mbougar Sarr	La Plus Secrète Mémoire des hommes	Le Livre de Poche	Littérature
9	Yoshihiro Togashi	Hunter X Hunter (t. 37)	Kana	BD
10	Aurélie Valognes	La Ritournelle	Le Livre de Poche	Littérature

Les visites littéraires

LiRE magazine littéraire

Inscrivez-vous aux visites littéraires

Verlaine, Rimbaud, Hemingway, Molière...

Marchez sur les pas des grands écrivains avec un conférencier pour découvrir Paris autrement !

Réservations sur www.lire.fr

Dominique Bona

LA DRÔLE DE DAME DE LA COUPOLE

Femme discrète et distinguée, l'immortelle s'est illustrée par des biographies pointues qui ont su rencontrer un large public. La nouvelle, *Les Partisans*, croise les destins de Joseph Kessel et de Maurice Druon, deux académiciens atypiques. Comme elle ?

Elle aurait pu être mousquetaire : cela ne fait même pas cinq minutes que l'on est chez elle, et Dominique Bona sort de son fourreau son épée d'académicienne. Celle-ci ressemble à un sabre. Sa poignée a la forme d'un 8 – en 2013, notre hôte fut la huitième femme élue Quai Conti. Parce que cette fine lame ne manque pas d'humilité, elle nous montre une autre épée, en bois celle-ci, offerte par des amis qui avaient voulu lui rappeler de ne pas prendre trop au sérieux son entrée chez les immortels. Dans cette pièce dépouillée où elle travaille, on remarque un lion en peluche auquel elle est très attachée, et une belle photo d'elle prise jadis par Bettina Rheims. Qui est ce monsieur dont elle possède un buste ? Il s'agit de l'académicien André Maurois, à qui elle avait consacré un livre en 2003, *Il n'y a qu'un amour*. Ici, on est cerné par les hommes verts : l'immeuble où Dominique Bona vit depuis une éternité est situé à quelques encablures de l'hôtel particulier historique de Paul Morand, encore un académicien, en plein cœur du 6e arrondissement. Et dans son nouveau livre, riche et passionnant, *Les Partisans*, elle retrace le parcours de deux autres anciennes grandes figures de la Coupole : Joseph Kessel et Maurice Druon. Si l'on croit comme Nietzsche que « *tout esprit profond avance masqué* », il n'est pas anodin que cette femme d'apparence frêle et réservée ait pris en sympathie ces forts caractères. Car la huitième académicienne est un esprit libre qui recherche les trajectoires singulières.

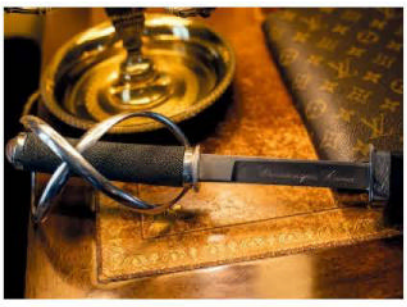
« VOIR LES HOMMES ET LES ENFANTS DERRIÈRE LES LÉGENDES »

Assis dans la salle à manger, elle aussi d'une grande sobriété, on s'étonne du sujet (très masculin) de cette biographie à deux têtes. Dominique Bona s'en explique : « *Tous mes livres sont assez différents les uns des autres : qu'est-ce qui relie Romain Gary, Berthe Morisot, André Malraux et Colette ? Il y a un fil rouge : depuis ma biographie de Gary, parue en 1987, je mène une réflexion sur les artistes, écrivains ou peintres, et les liens de famille. Là, je tenais deux écrivains exceptionnels, Kessel et Druon, qui étaient oncle et neveu. En travaillant, j'ai découvert que cette parenté explique beaucoup de choses dans leurs vies et leurs œuvres. Kessel m'a rappelé Gary : ces deux aviateurs aux traits*

Dominique Bona travaille dans une pièce dépouillée où se trouve un ours en peluche qui lui est cher.

mongols jurent dans le panorama littéraire français, ils viennent d'ailleurs et modernisent la tradition des conteurs. Kessel disait qu'il y a deux types d'écrivains : ceux qui écrivent pour le petit nombre et ceux qui écrivent pour tous. Il se revendiquait de cette seconde catégorie. Même s'il a un art propre, il n'y a chez lui aucune pose littéraire. Enfin, la biographie est un jeu de miroirs. Tout le monde n'a pas une vie aussi épique que celle de Kessel, mais y penser permet de réfléchir à la destinée – comment s'exprimer, s'extirper de son milieu, être soi-même… Je suis plus proche de l'héroïne quand j'écris sur Berthe Morisot, mais même chez des gens différents de soi on retrouve le facteur humain. Je ne suis pas là à contempler des idoles, des personnages de bronze. Je préfère voir les hommes et les enfants derrière les légendes. »

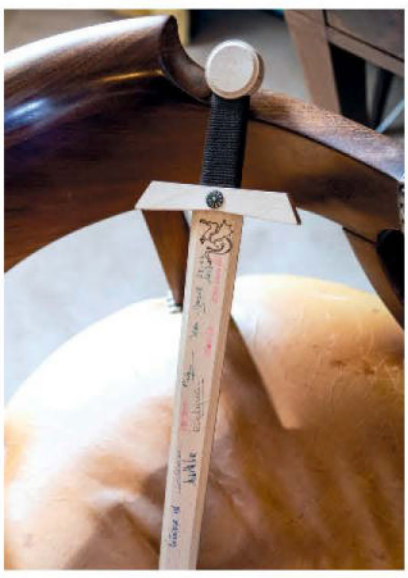
Rappelons que, avant d'être un écrivain à succès, Dominique Bona fut une jeune pigiste qui commença comme critique littéraire au *Quotidien de Paris* en 1980. Une sœur des néo-hussards ? « *C'était un journal indiscipliné, d'une incroyable liberté de ton, tout y était possible. Jean-Marie Rouart dirigeait les pages littéraires, auxquelles collaborait aussi Éric Neuhoff. La rubrique était très joyeuse. Une autre époque…* » Sur son bureau, on avait remarqué une note avec les mots « woke » et « wokisme », sur lesquels elle doit plancher en vue d'une prochaine réunion sous la Coupole. Maurice Druon est resté dans les mémoires en s'opposant à l'entrée de Marguerite Yourcenar à l'Académie, et en déclarant qu'il ne voulait pas de « *quarante bonnes femmes qui tricoteront aux séances du dictionnaire* ». Que penseront les néoféministes de ces deux hommes plutôt machos, Kessel et Druon ? « *Il est possible qu'ils seraient détestés s'ils vivaient aujourd'hui… Kessel s'était constitué un harem, il était tout à fait polygame, il avait plusieurs femmes en même temps, les unes et les autres installées autour de lui, qui était au centre. Druon fut un grand séducteur aussi, mais il était plus raisonnable dans son organisation conjugale ! Il n'y avait pas un rapport égalitaire : chez eux, l'homme était dominant. Mais ils ont aimé les femmes, pas seulement pour leur sensualité, tout autant pour leurs qualités d'intelligence. Edmonde Charles-Roux, qui était une femme forte et indépendante, a eu une très belle histoire avec Druon pendant sept ou huit ans…* »

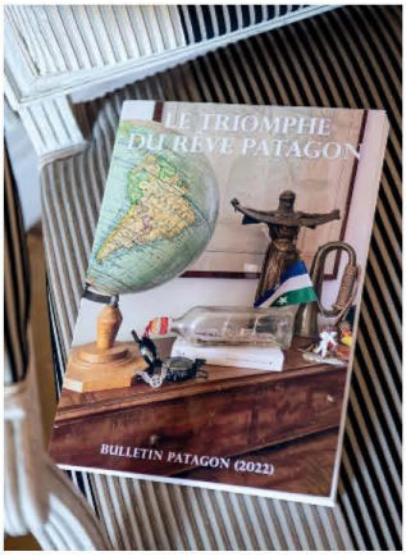


L'épée de l'académicienne côtoie celle en bois, offerte par des amis : ne pas manquer d'humilité !

LA FIÈVRE VERTE

Dans *Les Partisans,* récit mené tambour battant, il y a des drames familiaux, des chapitres fascinants sur la vie nocturne à Londres au temps de la France libre, les voyages de Kessel en Afghanistan, les procès auxquels il avait assisté en tant que journaliste (notamment celui d'Eichmann), l'atelier de collaborateurs qu'avait monté Druon pour écrire *Les Rois maudits*, le succès planétaire de cette saga (23 millions d'exemplaires vendus en Russie !), sa réhabilitation plus récente quand George R. R. Martin l'avait citée comme modèle de *Game of Thrones*… Mais au cours de la conversation, tous les chemins mènent Quai Conti. Qu'est-ce qu'un bourlingueur comme Kessel était allé y faire ? « *Il y avait des copains, dont Pagnol et Cocteau. Et tout le monde aimait Kessel. En revanche, certains académiciens avaient peur de son style de vie, pas du tout académique pour le coup ! Kessel, c'est une vie à l'échelle de la planète : un baroudeur, un grand reporter, un noctambule qui a passé beaucoup de temps dans les bars, dans les boîtes, dans les bouges, dans les bas-fonds de Berlin et d'ailleurs… Il a* ●●●

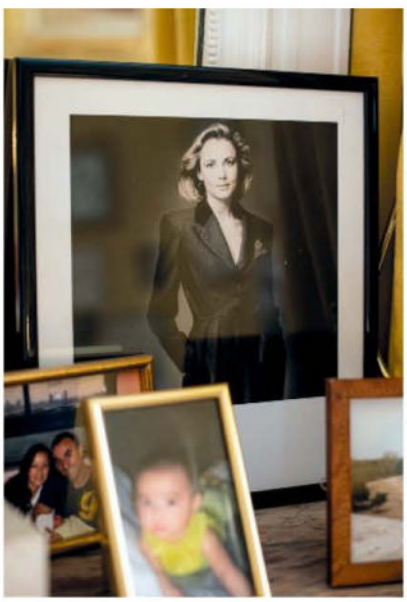




Un buste de l'académicien André Maurois, auquel Dominique Bona, citoyenne patagonne abonnée au *Bulletin patagon,* a consacré un livre en 2003. Ci-dessous, une belle photo prise par Bettina Rheims.

écrit Nuits de princes, *mais aussi connu les nuits de truands à Montmartre. Druon, c'est différent : à 10 ans, il voulait être académicien, une vocation que n'ont pas tous les petits garçons ! »*

Et vous, Dominique ? À quel âge avez-vous contracté la fièvre verte ? *« Je n'y avais pas vraiment songé, encore moins rêvé, de même que je n'ai jamais rêvé d'être écrivain. Les choses se sont faites un peu au hasard, au fil des jours, sans projet clairement défini. À un moment, l'Académie s'est présentée comme un défi. Je me suis dit que ce serait formidable, même si je trouvais ça un peu fou. Dans l'écriture, il y a de la passion mais aussi une routine, de livre en livre. Tout à coup, l'Académie, c'était une aventure. Si on ne m'y avait pas encouragée, je n'aurais pas osé. Je me trouvais un peu audacieuse de me présenter. Et je trouvais normal d'être recalée. Je savais que Verlaine avait eu zéro voix. Alors moi ! J'ai échoué deux fois, en prenant ça avec philosophie et humour ; et la troisième fois, ça a marché. »* Là-dessus, elle nous dit le plus grand bien d'Hélène Carrère d'Encausse qui, selon elle, représente remarquablement l'institution, avant de nous questionner en souriant : *« Et vous ? Vous trouvez qu'on manque de panache, actuellement, à l'Académie ? »*



PLUS SUBVERSIVE QUE VIRGINIE DESPENTES

La pudique biographe profite des *Partisans* pour livrer un scoop sur elle-même. Quand on le lui dit, elle pique un fard, surprise. De quoi parle-t-on ? De binationalité, pardi ! Page 116, Dominique Bona avoue être citoyenne patagonne, avec une carte d'identité et un macaron sur sa voiture. Pour les non-initiés, précisons que Jean Raspail, l'auteur aristocratique (et polémique) du *Camp des saints*, s'était autoproclamé un jour consul général du royaume de Patagonie, proposant cette patrie de rechange aux rêveurs. Dominique Bona nous montre avec gaieté le dernier numéro du *Bulletin patagon*, la revue de cette monarchie chimérique : *« Je suis très fière d'être patagonne ! Je le suis depuis que j'ai publié* Argentina *en 1984. J'envoie ma cotisation tous les ans. Je trouve extraordinaire qu'existent ce royaume imaginaire et cette communauté de gens qui ont leur cocarde, leur drapeau… Jean Raspail ne fait peut-être pas l'unanimité, il avait d'ailleurs été battu à l'Académie française quand il s'y était porté candidat, mais c'était un grand écrivain, qui a écrit de très beaux livres. »*

Preuve est faite que nous avons affaire à une drôle de dame qui, sous ses manières impeccables, apprécie les francs-tireurs – tout l'inverse de ces faux bohèmes qui derrière des allures négligées cachent des pensées conformistes. Dominique Bona est plus subversive que Virginie Despentes, cela va de soi. Un doute demeure : le dernier roman de l'académicienne franco-patagonne, *La Ville d'hiver*, remonte à 2005. Comment explique-t-elle que la biographie se soit imposée comme son genre de prédilection aux dépens de la fiction ? *« Je n'écris plus de romans, en effet, la biographie a pris toute la place. J'ai fini par comprendre que la part de romanesque est souvent bien plus grande dans la vraie vie. Je raconte des destins extraordinairement romanesques, avec une règle stricte : je n'invente pas de dialogues ou de faux personnages. Je me fonde sur des documents. J'aime cette rigueur. »* L'exofiction en vogue, très peu pour elle. A-t-elle déjà un nouveau projet auquel s'atteler de bon matin pour trois ou quatre heures d'écriture, comme elle en a l'habitude ? *« Non je n'ai rien en stock, et j'en suis navrée… J'aimerais bien avoir un sac à malices ! »* Nul doute qu'une nouvelle vie flamboyante viendra bientôt inspirer son esprit espiègle. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Alexandre Isard pour *Lire Magazine littéraire*

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

★★★☆☆

LES PARTISANS. KESSEL ET DRUON, UNE HISTOIRE DE FAMILLE

DOMINIQUE BONA

528 P., GALLIMARD, 24 €

GÉRARD OBERLÉ

AUDREY SOVIGNET

Un hymne à la paille

Depuis toujours, et jusqu'au XIXe siècle, « doxologie » était un terme qui ne concernait que la liturgie chrétienne. On appelait doxologie les hymnes célébrant la majesté de Dieu, comme les gloria et les hosannas des messes. Et voilà qu'en 1610, munie du privilège d'un roi bientôt poignardé, paraît une doxologie du fétu. Une paille ! J'ai sous les yeux cette curiosité bibliophilique titrée *La Magnifique Doxologie du festu par Me Sébastien Roulliard de Melun, Advocat en Parlement*, à l'adresse de Jean Millot, libraire tenant boutique sur les marches de la Grand-Salle du Palais. C'est un badinage savant et récréatif dans la tradition des dissertations facétieuses, souvent rédigées en latin, par les humanistes Jérôme Cardan, Philippe Melanchthon, Jules César Scaliger, Passerat et autres Dousa, Heinsius ou Lipse, qui se sont divertis en fignolant de cocasses éloges : de la fourmi, de la boue, de l'oie, de la puce et du pou, de l'âne ou de la mouche, de la cécité, de la chouette, de la fièvre, de l'œuf…, des singularités ingénieuses et paradoxales avec, pour chef-d'œuvre du genre, *Éloge de la Folie* (1511) du grand Érasme. La plupart de ces textes sont des satires des mœurs du temps servies sous forme de contre-vérités.

> LA MAGNIFIQUE DOXOLOGIE DU FESTU PAR ME SÉBASTIEN ROULLIARD DE MELUN, ADVOCAT EN PARLEMENT

Avec son éloge du fétu, Roulliard veut « *faire entendre aux ignorants et aux uns et aux autres prouver par beaux exemples, que les choses qui au-dehors paraissent plus viles, chétives et abjectes sont au-dedans et de qualité plus noble et de vertu plus insigne* ». Avocat de métier, il plaide pour la paille en parodiant les mégalophraseurs et savantasses de la basoche de l'époque, une éloquence encombrée d'érudition pédante et d'une foison de citations latines complètement étrangères à la cause qu'il défend. Afin d'orner son dithyrambe de beautés et de richesses antiques, adonc vénérables, il met à contribution Sénèque, Lucrèce, Ausone, Plaute, Pline, Sidoine Apollinaire, Tertullien, Philon d'Alexandrie et plusieurs dizaines d'autres sommités. Impossible de dérouler ici tout l'enchaînement des arguments de ce panégyrique. En voici un, architectural : « *Arrière donc l'orgueil de toutes ces colonnes doriques, toscanes ou corinthiennes, avec tous leurs aréostyles, stylobates* […], *frisures, cannelures* […] *puisque le fétu a tout cela plus parfaitement, du simple ouvrage de la nature.* » Le farceur possède un sac à malice bien garni. Parmi toutes ses espièglerie, celle de la page 45 charmera peut-être une pasionaria : « *Magnifiez ces Codres* […] *qui se sont sacrifiés pour leur paternelle matrie, ou leur maternelle patrie…* »

Sébastien Roulliard est né à Melun dans la seconde moitié du XVIe siècle. En 1588, il gagne Paris pour étudier le droit. Avocat au barreau du Parlement, il plaidera dans les grandes affaires et les questions rares. Interrompu un jour par le président qui lui reproche son style trop libre, il ne goûte pas la réprimande, quitte le barreau et se met à écrire. Il écrit beaucoup, sur toutes sortes de sujets avec une prédilection pour le bizarre. Dans *Capitulaire* (1600), il traite d'un homme sans testicules apparents qui cependant fait des enfants. *Les Gymnopodes* (1614) concerne les va-nu-pieds. Dans *Le Théristre* (1626), il fait l'apologie du voile qui couvre le visage des religieuses. Je ne me hasarderai pas à vous révéler le thème de *Synoptique, alias Arctitude de la femme* paru en 1601. Les bibliophiles se battaient pour acquérir ces titres, tous très rares. Roulliard est mort à Paris en 1639. Sa bibliographie offre aussi quelques travaux plus raisonnables : un traité sur la Sainte-Chapelle, une histoire de la cathédrale de Chartres, une histoire de Melun (sa petite matrie !). ■

L'écrivaine aventurière Alexandra David-Néel (1868-1969) lors d'un voyage au Népal aux alentours de 1912.

BRIDGEMAN IMAGES

Les écrivains sur la route

Qu'ils voyagent en voiture, comme Annemarie Schwarzenbach et Jack Kerouac, ou qu'ils se fient à leurs mollets, comme Nietzsche ou Robert Walser, les écrivains et philosophes ont toujours perçu la route comme une précieuse alliée. Non seulement parce qu'elle les mène vers des découvertes qui, souvent, nourriront leur pensée ou leur inspiration, mais aussi parce que le simple fait de se déplacer entraîne un changement d'état d'esprit qui permet de reconsidérer son écriture à distance, comme s'il fallait s'éloigner de sa montagne de papier pour embrasser son contenu d'un seul regard, ou selon des perspectives nouvelles. Notre célèbre collaborateur Éric-Emmanuel Schmitt connaît bien le sujet : pour lui *« pas un problème d'écriture qui ne peut être réglé par une bonne marche »*. Il n'est pas le seul à partager cette idée. C'est lors d'une promenade que Rousseau a reçu le choc qui changerait sa vie et son écriture. Et c'est au fil de ses dérives urbaines que Walter Benjamin a exploré sa liberté en acte. Dès lors, pourquoi ne pas faire de la route, de la promenade, le sujet même de son écriture ? Beaucoup s'y s'ont employés, plusieurs s'en sont fait une spécialité. Hier Baudelaire sillonnant Paris ou Debord théorisant ses errances *« psychogéographiques »* ; aujourd'hui Sylvain Tesson, Jean Rolin ou Maryline Desbiolles. La route n'a pas d'âge… Elle a, en revanche, ses rayonnages en librairies, preuve que nos désirs d'ailleurs ont été bien identifiés par l'édition – qui produit des livres destinés à la fois aux aspirants voyageurs et aux lecteurs qui préfèrent se déplacer par la pensée. Ces sédentaires savent bien que tout texte est en lui-même voyage en psyché étrangère. Et quand il conte les pérégrinations du propriétaire de ladite psyché sur des terres inconnues, le dépaysement compte double ! ■ **Alexis Brocas**

SOMMAIRE

42 **Jean-Jacques Rousseau** Une Lumière en chemin
44 **Suivez les guides** Errer pour mieux créer
45 **Alexandra David-Néel** Arpenteuse devant l'Éternel
Annemarie Schwarzenbach L'aventure en Ford
46 **Plumes contemporaines** Un dépaysement littéraire
47 **Robert Walser** Par mots et par villes
48 **Walter Benjamin** L'écriture en route libre
49 **Entretien avec Éric-Emmanuel Schmitt :** « Voyager, c'est faire l'expérience du monde »
50 **Chez les libraires** Un genre qui marche
51 **Mexique épique** avec Tristan Savin
Les routes de la banquise avec Hubert Prolongeau

Jean-Jacques Rousseau

UNE LUMIÈRE EN CHEMIN

Pour l'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire*, l'activité pédestre était consubstantielle à l'élan créateur de la pensée. C'est lors de l'une de ses déambulations, nous dit-il, qu'il se convertit à la vérité.

« *Je ne puis méditer qu'en marchant ; sitôt que je m'arrête je ne pense plus, et ma tête ne va qu'avec mes pieds*[1]. » Parmi les écrivains qui trouvent leur inspiration dans la promenade, Rousseau occupe une place inaugurale. Certes, il se reconnaît d'illustres ancêtres parmi les philosophes de l'Antiquité : les péripatéticiens notamment, ainsi nommés parce qu'ils aimaient philosopher en déambulant. « *Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à ses vues* », écrit-il dans l'*Émile*. Mais aucun des Anciens n'a spécialement réfléchi au lien entre marche et pensée, n'a élaboré une poétique du voyage, comme l'a fait le citoyen de Genève. Seule exception, peut-être, Montaigne, encore qu'il exécutât ses sauts et gambades plus volontiers dans sa bibliothèque qu'en se déplaçant. Son *Journal de voyage* n'a guère laissé de traces dans les *Essais*. Quant à la nature et au paysage, ils servent tout au plus de décor chez Montaigne. Ils n'existeront pour eux-mêmes que bien plus tard, la peinture leur faisant un sort avant la littérature. Or, la place qu'ils occupent dans les lettres depuis le romantisme, ils la doivent en grande partie au philosophe des Lumières.

PARIS-VINCENNES : LA MARCHE DE L'ILLUMINATION

On exagère à peine en affirmant que l'œuvre de Rousseau est née d'une promenade, celle qu'il fit, en octobre 1749, de Paris à Vincennes, pour rendre visite à son ami Diderot, emprisonné pour avoir publié sa *Lettre sur les aveugles*, ses *Pensées philosophiques* et sa *Promenade du sceptique*. C'est du moins ce qu'il affirme lorsque, au moment d'entreprendre ses *Confessions*, il essaie de mettre un peu d'ordre dans sa vie. Cette promenade partage sa vie en deux : avant, il vivait dans l'erreur, désormais, il vivra dans la vérité. Rousseau a plusieurs fois raconté sa « conversion », entre autres dans le livre VIII de ses *Confessions* : « *Cette année 1749 l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après-midi, j'allais à pied quand j'étais seul, et j'allais vite pour arriver plus tôt. Les arbres*

Jean-Jacques Rousseau posant en pleine nature, muni de son bâton de marche (gravure de Thévenin, 1840).

AKG IMAGES

de la route, toujours élagués à la mode du pays, ne donnaient presque aucune ombre ; et souvent, rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendais par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisais, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le Mercure de France ; et tout en marchant et le parcourant je tombai sur cette question proposée par l'Académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? À l'instant de cette lecture je vis un autre univers et je devins un autre homme. »

Ce récit de « l'illumination de Vincennes », dont la rédaction date selon toute vraisemblance de l'année 1769, illustre à merveille la manière dont Rousseau construit son personnage et transforme sa vie en destin. Il nous fait d'abord savoir que, s'il va à pied, c'est par nécessité, ayant toujours été du côté des pauvres. Que s'il va vite, c'est par amitié pour Diderot, le directeur de l'*Encyclopédie,* dont il est l'un des collaborateurs. C'était avant de prendre ses distances et de se brouiller avec ses amis philosophes. Que s'il est accablé par la chaleur, c'est que les arbres *« élagués à la mode du pays »,* c'est-à-dire dénaturés, ne donnent pas d'ombre. Qu'enfin, cette « illumination », il a eu l'occasion de la raconter plusieurs fois, notamment dans ses *Lettres à Malesherbes,* mais aussi dans sa *Lettre à Christophe de Beaumont,* autant d'avant-textes des *Confessions,* datant respectivement du début et de la fin de 1762. On la retrouvera enfin dans l'un de ses tout derniers textes, la « Troisième promenade » des *Rêveries du promeneur solitaire.*

DISPOSER EN MAÎTRE DE LA NATURE ENTIÈRE

Revenir sur cet épisode, c'est d'abord signifier son importance. Il n'a pas seulement changé la vie de Rousseau, il a donné un sens à son existence. Cette conversion est évidemment calquée sur la plus célèbre de toutes, celle de Saul, qui, de juif et de citoyen romain, persécutant les chrétiens sur le chemin de Damas, se voit transformé en Paul. Elle figure dans les Actes des apôtres et a été reprise par saint Augustin, un des modèles de Rousseau, qui raconte sa propre conversion selon le même schéma. C'est celui de la plupart des vies de saints, mais aussi d'autres illuminations, comme celle de Claudel.

Ce qu'il faut retenir des différentes versions du récit de Rousseau, ce n'est pas sa prétendue vérité historique. Elle a été contestée : le mois d'octobre 1749 n'a pas été particulièrement chaud à Paris et l'avenue de Vincennes était plantée d'ormes et non de chênes. Ce qui compte, c'est sa charge symbolique. Le premier *Discours* de Rousseau marque une date capitale dans la vie et l'œuvre de l'auteur, mais après coup. Elle apparaît dans toute son importance en 1762, au moment de la condamnation de l'*Émile* et du *Contrat social,* de l'exil de Rousseau, chassé de France, puis du territoire bernois, avant son installation à Môtiers. C'est alors, dans ce moment de crise, que Rousseau, songeant à ses *Confessions,* met en avant cette date de 1749.

***Les Confessions* suivies des *Rêveries du promeneur solitaire* (édition originale de 1782).**

> « JE NE PUIS PRESQUE PENSER QUAND JE RESTE EN PLACE ; IL FAUT QUE MON CORPS SOIT EN BRANLE POUR Y METTRE MON ESPRIT »

Que l'événement ait lieu en pleine nature, que le premier *Discours* lui ait en quelque sorte été dicté au pied de l'arbre où il était tombé comme touché par la foudre n'est pas moins significatif. C'est en se déplaçant que Rousseau trouve son inspiration. *« Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier. C'est à la promenade au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau. »* (*Les Confessions,* livre III). D'où les difficultés de la transcription. *« Non seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. »* C'est pourquoi ses manuscrits sont *« raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrable »,* poursuit-il. Souvent, celui-ci regrette de ne pas avoir tenu des journaux de ses voyages, ainsi au livre IV des *Confessions,* récits de vagabondage d'Annecy à Neuchâtel, de Fribourg à Berne, de Soleure à Lausanne, à Paris et à Lyon : *« Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux* [les voyages] *que j'ai faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. »* Le vagabondage, ce n'est pas seulement la liberté retrouvée, c'est aussi disposer *« en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux ».*

« ON SE SUFFIT À SOI-MÊME COMME DIEU »

C'est souvent involontairement que Rousseau a quitté un lieu pour un autre. Mais sa déambulation ne s'arrête jamais. Elle est l'essence même de son existence et ceci jusque dans ce texte testamentaire que sont les *Rêveries du promeneur solitaire*[2]. Ébauchées en partie sur des cartes à jouer – conservées aujourd'hui à la Bibliothèque de Neuchâtel –, elles constituent l'ultime questionnement de celui qui, après les *Confessions,* après les dialogues de *Rousseau juge de Jean-Jacques,* pose encore et toujours la même question : *« Que suis-je moi-même ? Voilà ce qui me reste à chercher*[3]. » Et de trouver un semblant de réponse dans le souvenir de ses promenades sur l'île de Saint-Pierre ou en se laissant dériver sur le lac de Bienne : *« De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. »* Mais peu d'hommes connaissent cette félicité et elle ne dure jamais. C'est que la condition de l'homme est celle d'un errant, éternellement. ■

Robert Kopp

1. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions,* dans *Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1959.
2. Voir la récente édition critique par Alain Grosrichard et Alain Jacob, *Jean-Jacques Rousseau, cartes à jouer,* Classiques Garnier, 2018.
3. *Les Rêveries du promeneur solitaire,* dans *Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1959.

COLLECTION PRIVÉE

Suivez les guides

ERRER POUR MIEUX CRÉER

Dans le sillage de Rousseau puis de Nietzsche, de nombreux philosophes, écrivains ou poètes ont fait de la marche, souvent sans but, un exercice spirituel, voire un art de vivre capable de libérer et de transcender leur écriture.

Panneau indiquant le chemin qu'empruntait Nietzsche lors de ces déambulations sur la Côte d'azur.

« *Errer nonchalamment dans les bois et dans la campagne, prendre çà et là tantôt une fleur, tantôt un rameau, brouter son foin presque au hasard* », prêche Jean-Jacques Rousseau dans ses *Confessions*. Maints romanciers, poètes et philosophes ont attrapé comme lui le virus de l'errance.

DE L'ARISTOTE PÉRIPATÉTICIEN

Parmi eux, Friedrich Nietzsche, qu'on a pu croiser jadis en Suisse, en Italie ou sur la Côte d'Azur (il existe même un « chemin Nietzsche » dans les Alpes-Maritimes). À la nécessité de l'errance, le poète philosophe associait celle du dépassement de soi. Son voyageur idéal est décrit dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : prophète « *gravisseur de montagne* » qui cherche « *dans la souffrance et la solitude* » « *à se surmonter soi-même* ». Déclinée à l'infini, l'image de l'écrivain-poète-voyageur « *dur au mal* » et raisonneur a inspiré tant d'écrivains, de Jack Kerouac à Jack London, de Frison-Roche à Éric-Emmanuel Schmitt *[lire l'entretien page 49]* qu'elle est devenue un genre littéraire en soi. Nietzsche ajoutait que ce dépassement exige qu'on « *détourne les yeux de soi* ». Ce qui nous ramène au placide Rousseau, qui rendait grâce à l'oisiveté qui pousse à la flânerie. Un *otium,* comme l'appelaient les Romains, qui, parce qu'il nous voue au caprice du moment, favorise une forme de rêverie méditative. C'est au fond celle du « philosophe promeneur », celle de l'Aristote péripatéticien qui réfléchit tout haut en vaquant de conserve avec ses élèves. C'est encore celle qui anime aujourd'hui le philosophe Roger-Pol Droit et le neurologue Yves Agid, tous deux finissant par convenir, au terme d'une série de six « *dialogues en marche* », que l'exercice « *permet de mieux penser* » comme l'ont prouvé « *Platon, Montaigne, Rousseau et Kant* »[1].

Marcher, flâner, errer… La geste déambulatoire a nourri l'imaginaire des poètes, tel Chrétien de Troyes et sa cohorte de chevaliers errants. « *Je suis un piéton, rien de plus* », écrivait sept siècles plus tard le fugueur Rimbaud à son ami Paul Demeny. Marchant sur les pas de « l'homme aux semelles de vents » et du Baudelaire de « l'homme des foules », les surréalistes ont élevé la flânerie au rang des beaux-arts. C'est l'Aragon du *Paysan de Paris,* le Prévert des haltes dans les bistros et du « *petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain* » (*Parole,* 1946), le Léon-Paul Fargues des gares de l'Est et du Nord, « *vastes music-halls où l'on est à la fois acteur et spectateur* » (*Le Piéton de Paris,* 1939). C'est encore le Blaise Cendrars de la *Prose du Transsibérien* qui va donner naissance au mythe de l'écrivain aventurier.

Le poète Arthur Rimbaud, « l'homme aux semelles de vent », dessiné par Verlaine, en 1871.

APOLLINAIRE75/WIKIPEDIA - AKG IMAGES/WHA/WORLD HISTORY

AUX « DÉRIVES » DES SITUATIONNISTES

Citons, pour la route, Walter Benjamin et son Marseille qu'il traverse sous l'emprise de l'ivresse cannabique. Se perdre en étant ivre, dériver pour échapper au « *destin tracé d'avance* » : les situationnistes ont saisi l'idée au vol. Sous l'impulsion de leur stratège en chef, l'alcoolique revendiqué Guy Debord, ils ont multiplié les déambulations avinées, pompeusement qualifiées de « *dérives psychogéographiques* », une manière de « *vivre éveillé dans une société qui endort* » (*La Société du spectacle,* 1967). Aujourd'hui, Jean Rolin est sans doute l'écrivain dont la déambulation vue comme une expérience de vie apparaît comme la plus stimulante. Il y a du Debord et du Rousseau dans son *Pont de Bezons* (2020), récit d'une promenade le long de la Seine. Ici pas de perf'. On ne médite pas au sommet de l'Everest. On regarde simplement en marchant le monde périurbain qu'on ne voit plus depuis des décennies. On vit, quoi. ■

Jean-François Paillard

1. Roger-Pol Droit, Yves Agid, *Je marche donc je pense,* Albin Michel, 2022.

Alexandra David-Néel

ARPENTEUSE DEVANT L'ÉTERNEL

Plus qu'une passion, le voyage était pour elle un mode de vie.

Alexandra David Néel vêtue d'un costume tibétain en 1931.

Fille d'un journaliste libre-penseur, qu'elle a adoré, et d'une mère dont elle a haï le « *conformisme bigot* », Alexandra David-Néel s'est tôt sentie pousser des ailes. Fugueuse à 15 ans, elle parcourt à pied la côte belge, gagne l'Angleterre : « *Je ne rentrai qu'après avoir épuisé le contenu de ma bourse de fillette* », narre-t-elle dans *Sous des nuées d'orage,* l'un des récits dont elle émailla sa longue vie. « *Je suis "partie" bien des fois sans jamais "arriver"* », y écrit-elle, livrant par là sa vision du voyage : un long cheminement initiatique fait d'épreuves physiques, de rencontres et de lectures initiatiques à travers le monde. À Londres, elle lit le Bhagavad-Gita. À Paris, elle apprend le sanskrit. À Darjeeling, elle s'initie au vedanta, qui prend le « renonçant » pour modèle. À 43 ans, elle rompt avec son mari et décide d'effectuer son « grand voyage ». Il durera quatorze ans. Elle vend tout : objets, vêtements, bijoux, va de couvents bouddhistes en cavernes, apprend le tibétain, étudie le tantrisme, s'initie au *tsam,* une pratique de la solitude, au *toumo*, une expérience de chaleur en plein froid. Après des mois d'initiation, elle reçoit son nom tibétain : Lampe de sagesse. Vêtue de sa robe de lama, elle erre à travers les déserts du Tibet, soigne, bénit, délivre des prédictions, est victime d'escroqueries, échappe à des yogis anthropophages, joue même du pistolet ! Devenue « *chemineau à travers le Tibet* », c'est « *à l'état de squelette* » qu'elle arrive incognito, en 1924, à Lhassa. Elle a 58 ans. Il lui reste quarante-deux ans à vivre : Moscou, le Transsibérien, la Chine, l'Inde, le Tibet encore. Jusqu'à ce que, nonagénaire percluse de rhumatismes qui l'obligent à user de cannes, elle soit réduite à « *marcher sur* [ses] *bras* ». N'empêche. En mai 1968, comptant retourner au Tibet, elle fait encore renouveler son passeport par le préfet des Basses-Alpes. Partir pour ne jamais arriver… ■ **J.-F. P.**

Annemarie Schwarzenbach

L'AVENTURE EN FORD

Elle fut éprise d'ailleurs, comme une manière de fuite.

Morte trop tôt, à 34 ans, Annemarie Schwarzenbach, cet « *ange inconsolable* », comme la surnomma Roger Martin du Gard, n'a au fond jamais cessé de fuir. Son milieu de riches industriels suisses sympathisants de l'extrême droite, d'abord, avec lequel cette étudiante en histoire rompt en devenant antifasciste. La morphine, ensuite, dont elle échouera à se sevrer, ses tendances dépressives et ses tentatives de suicide l'obligeant à suivre plusieurs traitements psychiatriques. Devenue journaliste, elle gagnera l'Espagne en 1933, puis elle effectuera le voyage d'Istanbul à Ispahan, où, bien qu'homosexuelle, elle épousera un diplomate. Ses pérégrinations la mèneront dans la Russie de Staline et dans l'Amérique de la grande dépression, où elle se lie avec la romancière Carson McCullers, qui lui dédiera *Reflets dans un œil d'or,* puis au Congo belge, en Éthiopie et jusqu'aux confins de l'Afghanistan, à bord d'une mythique Ford DeLuxe, en compagnie de la grande exploratrice Ella Maillart. Au gré de ses errances, Annemarie publie des fictions, des récits de voyage *(La Mort en Perse, Hiver au Moyen-Orient),* des poèmes tourmentés *(Tétouan, Rives du Congo)* et des reportages bourrés d'humanité, par dizaines, qu'elle illustre de photos extraordinaires : routes se perdant à l'infini, ports et marchés grouillant de monde, scènes de groupes ou portraits marqués par une grande sensibilité sociale. Elle meurt bêtement comme est morte à Ibiza la chanteuse Nico, elle aussi grande rêveuse voyageuse : d'une banale chute de bicyclette. Ce que la vie est mesquine, parfois. ■ **J.-F.P.**

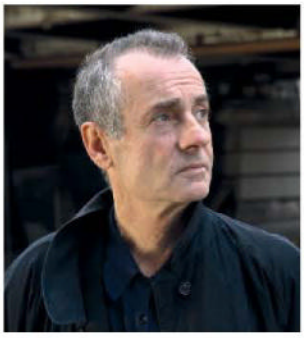
Autoportrait d'Annemarie Schwarzenbach.

PREUS MUSEUM - ANITA FORRER TO SWISS LITERARY ARCHIVES (SLA), A DEPARTMENT OF THE SWISS NATIONAL LIBRARY

Plumes contemporaines

UN DÉPAYSEMENT LITTÉRAIRE

Non, l'errance n'est pas morte avec l'invention du GPS. Quatre auteurs d'aujourd'hui, explorateurs de l'ici et de l'ailleurs, le prouvent dans leurs écrits !



JEAN ROLIN
ITINÉRANT MAJEUR

Il a connu la route dès son enfance passée entre la Bretagne, le Congo et le Sénégal au gré des affectations de son père, un médecin militaire. Dans les années 1980, Jean Rolin est reporter pour *Libération*, *Le Figaro*, *Géo* ou encore *L'Événement du jeudi*. Les voyages nourrissent autant les articles que les romans de l'auteur, membre des Écrivains de marine. Citons : *Journal de Gand aux Aléoutiennes,* voyage imaginaire de la Belgique à cet archipel au sud-ouest de l'Alaska, inspiré d'une traversée effectuée en 1980 ; *La Ligne de front*, récit de son voyage en Afrique australe en 1987, récompensé par le prix Albert-Londres ; *Le Ravissement de Britney Spears*, dont le narrateur, un agent secret neurasthénique sillonne Los Angeles en bus ; enfin, *Le Traquet kurde*, qui suit le vol d'un oiseau, de la périphérie de Londres aux montagnes du nord de l'Irak. ■

MARYLINE DESBIOLLES
L'INSPIRÉE DU SUD

L'écrivaine française née à Ugine, en Savoie, Prix Femina pour son roman *Anchise,* est une fine observatrice des paysages de sa région, l'arrière-pays niçois, qu'elle n'a de cesse d'arpenter. Son essai *Vallotton est inadmissible* témoigne de la fascination qu'exercent les couleurs, la lumière et les formes sur son imagination. Lors d'une marche sur les hauteurs de Cagnes-sur-Mer en 2013, Maryline Desbiolles nous avait confié avoir la sensation de peindre quand elle écrit. D'où l'inspiration provoquée par la vue d'un segment en chantier sur la route entre Nice et Turin. *« Là, tout à côté, les ouvriers aménagent un rond-point, mettent à découvert 150 mètres de chaussée, pénètrent le mille-feuille de la route, sa légende, son ferment, l'amplitude inconnue, extraordinaire, de ce qui est si proche »*, relate son livre *Dans la route.* ■

DOMINIQUE FABRE
ARPENTEUR SUBURBAIN

Le territoire de cet écrivain né à Paris dans les années 1960 est incontestablement la banlieue. D'abord, celle de l'ouest de Paris où il a vécu une partie de sa vie, à Asnières-sur-Seine. Dans *Mon quartier,* distingué par le prix Louis-Barthou de l'Académie française, il entretisse les voix et les itinéraires entre Bécon-les-Bruyères, Asnières et Bois-Colombes. Ensuite, les villes et les villages à la périphérie de Paris où vivent *« ceux qui ne sont rien »*. Ainsi dans *Des nuages et des tours*, l'auteur regarde son quartier du 13e arrondissement, vers la Porte d'Ivry, et fait le compte des habitants disparus et nouveaux, des passants et des mendiants pour mieux saisir la transformation des lieux. ■

CORINE SOMBRUN
VOYAGES CHAMANIQUES

Née à Ouagadougou au Burkina Faso, cette écrivaine voyageuse et musicienne est une spécialiste du chamanisme mongol. À la suite d'un reportage pour la BBC en Mongolie en 2001, où un chamane lui révèle qu'elle en est également une, elle est formée à la transe à la frontière de la Sibérie. Cette expérience, qu'elle racontera dans *Les Esprits de la steppe*, complétée par des années de recherche, alimente ses conférences dans l'enseignement supérieur ainsi que ses livres, dont *La Diagonale de la joie*. Dépaysement garanti, sans empreinte carbone. ■

Gladys Marivat

SIPARHASARD/WIKIPEDIA - GEORGES SEGUIN/CREATIVE COMMONS - MARGAUX MONTIGNY/SEUIL - CORINESOMBRUN.COM

Robert Walser

PAR MOTS ET PAR VILLES

Marcheur impénitent, l'écrivain suisse a arpenté durant vingt-cinq les chemins autour de son asile de Herisau. Mais l'auteur de *La Promenade* fut aussi un flâneur des rues à l'affût du spectacle du monde.

Le nom de Robert Walser reste associé à la photo de son corps étendu dans la neige, son chapeau près de lui, devant des traces de pas. Prise le jour de sa mort, le 25 décembre 1956, elle condense trois aspects de sa personnalité : la tragédie de sa maladie mentale, le mystère de son rapport à la nature et au monde, et les signes de sa pratique impénitente de la marche, qui font de lui un type accompli de l'écrivain flâneur.

Doté par la nature d'une constitution robuste et d'une endurance hors du commun, Walser était capable d'avaler à pied des distances exceptionnelles – certains disent qu'il parcourait jusqu'à 80 kilomètres par jour, soit autant que l'aventurier Mike Horn ! –, au pas de gymnastique, le jour ou la nuit. Sa pratique de la marche fut-elle pour lui une forme d'autothérapie, ou une manifestation annexe de sa folie ? Toujours est-il qu'il a célébré la marche comme un but, une activité saine, propre à réconcilier l'homme avec lui-même, et surtout à le connecter au monde environnant. « *Il est merveilleusement beau et archaïquement bon et simple d'aller à pied, pour peu que godillots et croquenots soient en bon état* », s'enthousiasme-t-il dans *La Promenade* (1917).

À LA DÉCOUVERTE DES AUTRES ET DES PAYSAGES

À cause peut-être des décors bucoliques du canton d'Appenzell où il finira ses jours, on l'imagine marcher en pleine nature, loin des foules, sur le modèle romantique de Rousseau, type du « promeneur solitaire » égaré dans ses rêveries. Pourtant, Walser fut d'abord un marcheur des villes, qui contre toute attente appréciait l'activité et la trépidation des mégapoles, promesse pour ses habitants d'une vie plus riche et plus pleine. « *J'aime le bruit et le mouvement continuel de la grande ville* », écrit-il dans *L'Institut Benjamenta* (1909). Ne s'est-il pas trouvé à son aise au cœur de Berlin, où il a rejoint son frère Karl en 1905 ? C'est d'ailleurs comme écrivain des villes qu'il est distingué par Hermann Hesse, avec d'autres jeunes Suisses tels que Jakob Schaffner et Albert Steffen, dans un célèbre article du *Tag*. « *Ils décrivent moins l'univers tant aimé jadis des villages et des chalets d'alpage que celui des villes et de la vie moderne* », note le futur auteur du *Loup des steppes*…

La Promenade montre ce tropisme : le narrateur, sorti de son « *cabinet de travail ou de fantasmagorie* », part pour une flânerie qui ne l'éloigne pas des périphéries de la ville. La promenade n'est pas tant une façon de rentrer au-dedans de soi, à la façon d'un Thoreau, que d'aller à la découverte des autres, le récit progressant par les rencontres autant que par les paysages traversés. Est-il exagéré pour autant de compter Walser aussi comme un grand écrivain de la promenade dans la nature ? Évidemment non. La nature est, chez lui, hospitalière, accueillante – les sentiers forestiers, dit-il, sont pareils à des « *tapis* », comme s'ils n'attendaient que lui.

Même en pleine campagne, cependant, Walser se présente en costume de ville, avec cravate et chapeau, comme s'il allait au bureau. Une tenue soignée qui le distingue du vagabond, double interlope du flâneur, figuré dans *La Promenade* par l'inquiétant Tomzack, mais aussi du promeneur endimanché et suréquipé, prêt à conquérir les Alpes. La marche chez Walser n'est pas un sport, encore moins un exploit, mais pas non plus un agrément ou une utilité digestive. Plutôt un mode du rapport au monde, et peut-être un art de vivre. ■

Bernard Quiriny

Ci-dessus : le jeune Robert Walser avant son internement à l'asile psychiatrique de Herisau, en Suisse.
Ci-contre : le corps de l'écrivain étendu sur la neige sur une photo prise le jour de sa mort, en 1956.

AKG IMAGES

Walter Benjamin

L'ÉCRITURE EN ROUTE LIBRE

Le philosophe est l'inventeur d'une certaine forme de dérive ambulante, qui permet de s'affranchir des assignations, et qui préfigure les errances des situationnistes.

On connaît la passion de Walter Benjamin pour la flânerie. Dès le premier texte de son *Enfance berlinoise,* recueil de souvenirs écrits en 1932 et 1933, il évoque l'errance d'un enfant dans un parc de Berlin, le Tiergarten, dont il détaille l'« *étrangeté* » et l'« *irréalisme* » en des termes qui ravissent les surréalistes français, Aragon en tête. « *S'égarer dans une ville comme on s'égare dans une forêt demande toute une éducation* », y écrit-il. Adulte, Benjamin errera à Moscou, Marseille ou Paris, dont la découverte des « *passages parisiens* » et l'observation de la « *foule anonyme* » l'apparentent à notre Baudelaire national, dont il salue la « *figure d'éclaireur* » dans un exposé de 1939 à valeur programmatique d'un grand œuvre jamais achevé : *Paris, capitale du XIXe siècle.* Marseille est pour lui un champ d'expérience olfactif et chromatique qu'il arpente sous l'effet du haschich. Dans un texte de 1932, il raconte qu'il y prend « *les trompes d'auto* » pour « *un chœur de trompettes* » ; il y découvre que « *la laideur peut être un vrai réservoir de beauté* » et il s'amuse à reconnaître dans chaque être qui l'entoure un « *visage familier* ». Ce sentiment de déjà-vu, le haschichin Baudelaire « *l'a développé avec une grande vigueur dans* Les Sept Vieillards », écrira-t-il quelques années plus tard dans son exposé de 1939.

Walter Benjamin vers 1925.

DÉVIER DU CHEMIN TRACÉ D'AVANCE

Reste que, pour Benjamin, la flânerie n'est pas seulement propice à une méditation un tantinet hallucinée. L'écrivain philosophe en fait aussi – surtout – un geste subversif, une liberté en acte qui permet de s'autoriser toutes les dérives puisqu'elle se réalise en quelque sorte à notre corps défendant. C'est un moyen pratique et sûr de s'affranchir de la loi des hommes, notamment des pesanteurs sociales et religieuses qui assignent aux individus des chemins tracés d'avance. Le moyen est si efficace qu'il inspirera les situationnistes du siècle suivant, Guy Debord en tête. Mais revenons à Benjamin : « *C'est dans une de ces rues que plus tard je parcourus la nuit dans des errances qui n'en finissaient pas, que me surprit, lorsque ce fut l'époque, l'éveil du désir sexuel* », peut-on lire dans un texte des années 1930 recueilli plus tard dans *Enfance berlinoise.* Perdu, un soir du Nouvel An juif, dans le dédale des rues de Berlin, le narrateur confesse avoir pris le chemin de la « *rue maquerelle* » au lieu de celui de la « *synagogue* », lieu dont il avoue dans un retournement des valeurs plein de cette perversité mâtinée d'humour corrosif dont il a le secret que sa fréquentation « *ne laissait augurer que de l'embarras et de la gêne* ». Optant pour la dérive, l'enfant berlinois s'arrache ainsi tout à la fois physiquement au ghetto du vieil Ouest et spirituellement au lieu divin du mythe qui prêche la soumission. Benjamin nous livre ensuite une formidable leçon : « *D'un seul coup, une vague brûlante d'angoisse m'envahit – "trop tard, c'est raté pour la synagogue" – et,* […] *exactement au même instant, une autre survint, mais cette fois d'insouciance parfaite – "advienne que pourra, je m'en fiche". Et ces deux vagues unirent irrémédiablement leurs élans dans le premier grand sentiment de plaisir.* » Le plaisir, nous enseigne en somme le philosophe de l'école ô combien émancipatrice de Francfort, d'éprouver par la pratique la réalité de son propre libre arbitre. ■

Jean-François Paillard

MARSEILLE EST POUR LUI UN CHAMP D'EXPÉRIENCE OLFACTIF ET CHROMATIQUE QU'IL ARPENTE SOUS L'EFFET DU HASCHICH

BRANDSTAETTER IMAGES/AKG-IMAGES

Entretien

« VOYAGER, C'EST FAIRE L'EXPÉRIENCE DU MONDE »

Éric-Emmanuel Schmitt, qui livre chaque mois des conseils d'écriture dans notre magazine, publie *Le Défi de Jérusalem*, récit de son voyage d'un mois en Terre sainte en septembre 2022, à l'invitation du Vatican.

AFP H.AMIREH/ALBIN MICHEL

Pourquoi partir ?

Éric-Emmanuel Schmitt. Aujourd'hui, plus personne ne part à l'inconnu. Parce que les images sont là. Telle est la différence avec les voyageurs et les pèlerins du passé. J'avais rendez-vous avec des images que je connaissais déjà. Mais ces images étaient plates, sans odeur et sans saveur. Partir, c'était prendre corps.

Vous n'étiez jamais allé en Terre sainte auparavant ?

E.-E.S. Non. J'avais eu quantité d'occasions pour la parution d'un livre ou la représentation d'une pièce en Israël, et j'ai des amis qui y vivent. Mais il y a toujours eu un problème qui m'a empêché de partir. Comme si je devais attendre cette grande occasion.

Votre voyage commence avec un groupe de pèlerins. Une situation pas évidente pour le croyant solitaire que vous êtes…

E.-E.S. Ma foi est une foi de solitaire. Je suis né athée dans une famille athée, j'ai reçu une éducation athée, j'ai fait ma thèse sur Diderot. Ma foi s'est donc construite de façon très personnelle : dans le désert du Sahara, en Algérie, que j'ai arpenté entre Tamanrasset et le massif du Hoggar, pour ce qui est de l'expérience de Dieu, et ensuite par la lecture très personnelle des Évangiles. Je ne suis pas un homme qui prie avec les autres. Ce pèlerinage était pour moi d'un exotisme dangereux. Toutefois, je voulais voir ce que ça faisait d'être un pèlerin parmi les pèlerins. J'ai découvert quel sens cela avait de partager sa foi avec d'autres.

Être dans le mouvement a-t-il modifié votre écriture ?

E.-E.S. Complètement. Le voyage donne un corps, qui jouit ou qui peine, qui a parfois trop chaud et doit se reposer. Voyager, c'est faire l'expérience du monde dans sa matérialité. C'est important car quand on est écrivain, on fait plein de voyages abstraits. Aussi, j'ai expérimenté la concrétude de la foi. Quand je visite le Chemin de croix à Jérusalem, je suis entre des époques éloignées de deux millénaires. Ce que je vois me parle autant que mon imagination. D'un coup, dans l'indifférence d'une passante, je vois l'indifférence des passants devant Jésus. Jérusalem est un incendie perpétuel. C'est un lieu qui est traversé, et qui m'a traversé. Il me donne des raisons de vivre.

Marchez-vous tous les jours ?

E.-E.S. Je marche au minimum une heure par jour. Avant, je disais que je marchais avec mes chiens, mais je n'ai plus qu'une petite chienne labrador. J'ai besoin de marcher et de nager. Il n'y a pas un problème d'écriture qui ne peut être réglé par une bonne marche. Un problème de structure romanesque, une formule qui ne vient pas, vous faites une bonne marche et vous trouvez une solution. Pour distinguer l'essentiel de l'accidentel : la marche. La marche est une vraie hygiène d'écriture.

Aimerez-vous retourner en Terre sainte ?

E.-E.S. Il ne faut jamais retourner au même endroit. Si j'y retourne, ce sera pour y emmener des gens que j'aime. Je serai là pour eux, je ne serai pas perméable à ce qui m'entoure comme la première fois.

Quelles autres routes aimeriez-vous explorer ?

E.-E.S. J'aimerais aller dans des forêts qui me font peur, comme l'Amazonie et en Sibérie. Chez moi, la peur est un événement, un miroitement du désir. En Terre sainte, j'avais peur d'avoir rendez-vous avec rien. À la place, j'ai l'impression d'avoir été concassé et d'entamer maintenant une convalescence qui va m'entraîner vers des choses très belles. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat

LE DÉFI DE JÉRUSALEM. UN VOYAGE EN TERRE SAINTE
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
POSTFACE DU PAPE FRANÇOIS,
224 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Chez les libraires

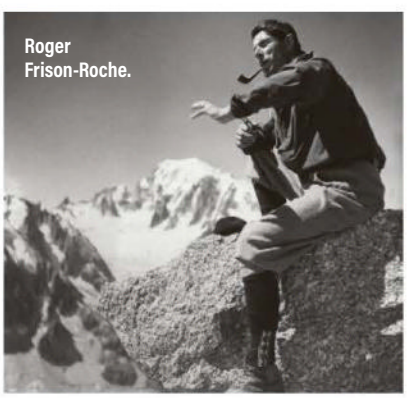
UN GENRE QUI MARCHE

Les récits des écrivains voyageurs attirent de nombreux lecteurs en quête d'évasion. Sur les tables des librairies, les classiques Frison-Roche ou Nicolas Bouvier côtoient les aventuriers Mike Horn ou Sylvain Tesson, qui tient le haut du pavé. Tour des rayons, dans divers coins de France.

« *Ce qui marche, c'est ce qui a rapport à la mer et à la montagne* » : les avis sont unanimes. Chez tous les libraires qui nous ont répondu, les ouvrages de promenades et de voyages ont du succès lorsqu'ils se conjuguent avec les horizons. Autre sujet d'unanimité : « *Sylvain Tesson, évidemment.* » Il a même une « *table permanente* » chez Gibert Joseph (Paris 6e), « *avec ses livres en grand format et en poche* », revendiquent les responsables du rayon littérature de voyage. Cependant, si l'auteur de *Blanc* est de loin le plus gros vendeur de la catégorie, cette dernière est rarement au cœur de l'actualité éditoriale. Alors qu'en font les pourvoyeurs de livres ?

LA MER, LES ESPACES ET LA MONTAGNE

À Saint-Malo, la ville du festival Étonnants Voyageurs, L'Odyssée entretient un « *important rayon dédié aux récits de marche et de voyage* ». Sa responsable évoque ses meilleures ventes : *Le Chemin des estives* de Charles Wright, *Le Dernier Ermite* de Michael Finkel, *Au royaume des glaces* de Hampton Sides, « *un récit d'aventures scientifique* » et *Armen* de Jean-Pierre


Roger Frison-Roche.

Sylvain Tesson.

Abraham. Au Mans, à la librairie Doucet, on se réjouit également d'avoir un espace consacré aux récits de voyages : « *une demi-table d'actu, et dix étagères* ». Y voisinent les ouvrages littéraires « *qui concernent la mer, les espaces et la montagne. On y retrouve aussi bien Sylvain Tesson que des classiques comme Nicolas Bouvier ou Bruce Chatwin* ». Outre le premier cité, les plumes à succès ici sont : Mike Horn, Olivier de Kersauson, et « *une autrice à qui je tiens : Alexandra David-Néel* ».

Partons à Lille, avec deux exemples complémentaires. Au Furet du Nord, dans la continuité de l'espace consacré aux guides de tourisme, le responsable a disposé « *une table et deux armoires de six étagères chacune* » pour la littérature des promeneurs et explorateurs. « *Tesson et Horn restent les plus grosses ventes* », témoigne celui qui met des classiques toujours en évidence : les livres de Frison-Roche et Stevenson côtoient *Life is so good* de George Dawson ou *L'Odyssée de l'endurance* d'Ernest Shackleton. À quelques encablures, on trouve la librairie Autour du monde, 100 mètres carrés entièrement consacrés à la littérature d'évasion. Ici, pas de distinction de catégories : « *Autant que possible, les livres de fiction et les récits sont rangés en fonction des pays où ils se passent* », explique le directeur. Illustration avec Tesson : « Sur les chemins noirs *est au rayon des récits de marche,* La Panthère des neiges *dans celui du Tibet,* et Dans les forêts de Sibérie *avec les livres sur la Russie.* »

TESSON DEVANT, ET LA CARAVANE SUIT

À Toulouse, l'enseigne Ombres blanches regroupe quatre magasins, situés rue Gambetta. Une partie de l'un d'eux est consacrée aux récits littéraires sur la nature, la randonnée, la mer et la montagne. Sa responsable tient à ce que « *des auteurs actuels côtoient des auteurs classiques qui ont écrit sur le voyage : Loti, Maupassant, Flaubert* ». Elle met en avant Cédric Gras, « *qu'on aime bien et qu'on défend beaucoup* », Julien Blanc-Gras, « *qui est très demandé* », Alexis Jenni et son livre sur John Muir, *J'aurais pu devenir millionnaire, j'ai choisi d'être vagabond,* ou encore *Les femmes aussi sont du voyage* de Lucie Azema.

Bouclons ce tour d'horizon en nous rendant dans la capitale, à La Manœuvre, dans le quartier de la Bastille. Dans cet établissement aussi, la littérature déambulatrice y est accolée aux guides. Si Tesson est, comme ailleurs, toujours en bonne place, on se réjouit que « L'Usage du monde *de Nicolas Bouvier et* Into the Wild *de Jon Krakauer fonctionnent toujours bien* », et « *de vendre beaucoup d'ouvrages de l'Américain David Grann comme de Philibert Humm, que ce soit pour* Roman Fleuve [prix Interallié 2022] *ou ses précédents* ». *Le Tour de la France par deux enfants d'aujourd'hui, Les Tribulations d'un Français en France* et *La Micheline. Tournée des bars de France* sont, eux aussi, de belles promenades littéraires. L'idéal pour des libraires qui veulent sortir des sentiers – et des rayons – battus. ■

Hubert Artus

COLLECTION FRISON-ROCHE – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

LES ROUTES DE LA BANQUISE

Hubert Prolongeau, collaborateur de notre magazine, est allé au Groenland à la rencontre d'un aventurier hors du commun et en a tiré un récit à la fois euphorisant et glaçant.

Le Dernier chasseur est français et s'appelle Julien Caquineau. Au Groenland, il est devenu, non sans mal, un conducteur de traîneau respecté, capable de repérer les phoques là où le béotien ne voit que du blanc, de sortir son matériel des trous d'eau et de se faire obéir de ses chiens (qui, là-bas, ne sont pas des huskys). Ses routes sont celles qui apparaissent derrière lui, sous ses patins, ou sous ceux de ses confrères. Mais les forfanteries des conquérants autoproclamés de l'impossible lui sont étrangères. Notre collaborateur Hubert Prolongeau a rencontré cet homme de 46 ans, admirateur de Paul-Émile Victor, en marge d'un voyage de presse, et a passé plusieurs séjours à ses côtés. Le livre qu'il en a tiré s'avale d'une traite, comme un alcool glacé, qui laisse à la fois euphorique et sonné. Euphorique, car il nous prouve que oui, se réinventer une existence est possible, comme l'atteste le chemin de Julien – passé par le sport extrême, puis par des conduites extrêmes. Sonné car le Groenland de Julien n'est pas exactement le paradis blanc de Michel Berger. Plutôt un magnifique enfer semé de pièges mortels – les mésaventures qu'y a connues notre chasseur sont à se glacer les sangs. Ce n'est pas non plus un lieu intouché par la modernité : tous les villages, aussi isolés soient-ils, sont connectés à Internet, les motoneiges tendent à remplacer les traîneaux, et le réchauffement climatique affecte les rennes, les ours et ceux qui les chassent… Il n'empêche : la vie de Julien a des airs d'aventure recommencée à chaque saison. ■ **Alexis Brocas**

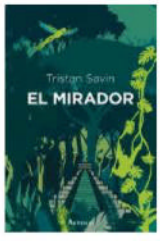
LE DERNIER CHASSEUR
HUBERT PROLONGEAU
256 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

MEXIQUE ÉPIQUE

L'ancien chroniqueur de *Lire* Tristant Savin a toujours su allier sa passion du voyage et de la littérature. On le suit ici dans une expédition fictive au cœur du Yucatán.

Un pic, une légende ou un mirage ? Cette pyramide est un peu tout ça, ce serait la plus grande du monde, et c'est pourquoi on l'appelle « Mirador ». Comment le narrateur s'est-il retrouvé là, lui, l'écrivain voyageur qui est le double à peine voilé de l'auteur ? Comme tout le monde : un ras-le-bol après les deux années de confinement. Direction le Yucatán, carrefour des débauches pour touristes, mais pas pour explorateurs. Heureusement, notre homme fait la connaissance d'une jeune et belle archéologue. Ni elle ni lui ne cherchent d'aventure autre que… dans les profondeurs des jungles et des dangers de l'Amazonie. Outre cette intrigue épique, *El Mirador,* de Tristan Savin peut aussi être lu comme un guide de voyage pour partir à la découverte de la civilisation maya. ■ **H.A.**

DR· DR/ARTHAUD



EL MIRADOR
TRISTAN SAVIN
288 P., ARTHAUD, 22 €

La romancière, née en 1980 sur la Côte d'Azur, a consacré douze années de sa vie à sa tétralogie jeunesse devenue un best-seller, *La Passe-miroir*. Au point de se demander qui elle était en dehors de cette œuvre. En Belgique, où elle vit loin de la foule avec son compagnon, elle a trouvé comment changer pour rester la même. Rencontre, au moment où paraît son nouveau roman, *Ici et seulement ici*.

Christelle Dabos

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Avenante et toute en retenue. Christelle Dabos distille dès la première minute cette curieuse impression de bonhomie et de discrétion. Propulsée par le succès de *La Passe-miroir*, sa tétralogie fantastique vendue à plus d'un million d'exemplaires chez Gallimard Jeunesse, l'écrivaine refuse de prendre « *la grosse tête* ». Elle a même demandé à son compagnon depuis dix-huit ans, qui occupe la position non officielle d'agent personnel, de veiller au grain. Preuve que cette précaution est superfétatoire : la quadragénaire aux allures de jeune fille est venue nous chercher à la gare de La Louvière à pied – après avoir pris un taxi depuis son village tout proche « *car les horaires de bus ne correspondaient pas* », justifie-t-elle.

« *Mes proches n'en sont toujours pas revenus que j'aie choisi la Belgique* », sourit la native de Cannes, qui a déménagé outre-Quiévrain en 2005 après avoir eu un coup de cœur pour la région en rendant visite à une amie. « *Pour eux, j'étais une "Tanguy" en puissance.* » Autour de son cou volette une écharpe tricotée par une lectrice. Un clin d'œil à celle que son héroïne Ophélie ne quitte jamais, puis finit par perdre à mesure qu'elle passe à l'âge adulte au long des quatre tomes de *La Passe-miroir*. Si Christelle Dabos n'a pas l'attitude de la diva lue dans une vingtaine de langues, acclamée et réclamée aux quatre coins du monde et d'Internet, l'accessoire témoigne de l'importance de ses lecteurs à ses yeux.

« TERMINER CETTE HISTOIRE, C'ÉTAIT COMME MOURIR »

Le matin de notre venue, l'écrivaine discutait en ligne avec les élèves francophones d'un lycée en Allemagne. Parler d'elle et de ses secrets d'écriture, en librairie, sur son site officiel, sa chaîne Twitch ou dans son livre *Et l'imagination prend feu* n'est pas pour déplaire à Christelle Dabos. Mieux, la romancière semble y puiser une force. La confirmation qu'elle est enfin à sa place. L'autrice ne s'en est jamais cachée : cette Ophélie qui s'interroge sur son identité, c'est un peu elle. D'où le vertige qui l'a saisie quand il a fallu finir ce cycle. « *Lorsque j'ai entamé la seconde moitié du quatrième tome, j'ai accumulé les crises d'hypocondrie*, se souvient-elle. *À chaque fois que j'allais voir le médecin, il me rassurait en me disant que je n'avais rien. Peu après, j'y retournais parce que j'avais mal ailleurs.* » Son conjoint comprend le rapport entre terminer *La Passe-miroir* et ces angoisses. D'autant que l'écriture du cycle a pris une telle place dans leur vie, qu'ils ont tenté un moment de s'empêcher d'en parler en dehors d'une pièce de la maison, réservée à cet effet. Ils ont tenu vingt-quatre heures. Malgré ce passif, Christelle Dabos ne voit pas le rapport. Jusqu'à ce qu'elle mette un point final au roman, paru en novembre 2019, et qu'un immense soulagement l'envahisse.

L'explication de ces crises est néanmoins plus ancienne que la parution du premier tome, *Les Fiancés de l'hiver*, en 2013. Elle remonte à 2008. L'année de son cancer de la mâchoire. « *Je crois que j'avais peur que ça recommence. Car l'écriture de* La Passe-miroir *a été un refuge contre la maladie. Et je mettais un terme à cela.* » Allait-elle survivre sans cet univers patiemment bâti ? « *Terminer cette histoire, c'était comme mourir. J'ai fusionné avec elle au point où je me suis demandé : si on me retire* La Passe-miroir, *que reste-t-il de moi ? Au final, quand l'histoire s'est terminée, j'étais toujours là. Je n'étais pas la Passe-miroir. Ça fait partie de moi, mais ça n'est pas moi.* »

La romancière l'assure : quand elle a écrit les premières lignes de ce cycle fantastique en 2007, elle ne voulait pas être publiée. « *Pour moi, cela signifiait perdre le contrôle. De mon texte, mais aussi des lecteurs : qui sont-ils ? Cela me terrifiait* », avoue-t-elle. Voilà pourquoi elle a choisi de faire lire son texte en cours à une petite communauté d'auteurs francophones réunis sur le site Plume d'argent, dont elle est toujours l'administratrice. C'est grâce à Plume d'argent qu'elle entend parler du concours de Gallimard Jeunesse. La suite, on la connaît : elle le remporte et recueille un succès immédiat avec *Les Fiancés de l'hiver*.

Ce mois d'avril paraît son nouveau roman *Ici et seulement ici*. Le texte réaliste s'ouvre le jour de la rentrée au collège, qui est un cauchemar pour tout le monde, notamment parce que la question du regard – son sujet de prédilection – y est omniprésente. « *Je pense qu'on sent dans le roman que les années collège, ce n'étaient pas les années rose bonbon pour moi*, déclare-t-elle en riant. *Le primaire, c'était l'âge d'or, tout était léger, tout était* •••

L'instant
LiRE:
à la fnac
À retrouver sur
leclaireur.fnac.com

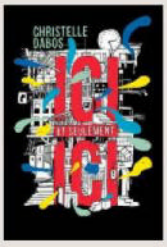
UN COLLÈGE PAS COMME LES AUTRES

Le nouveau roman de Christelle Dabos *Ici et seulement ici* est la promesse d'une lecture haletante où se mêlent violence sourde, peur, mystère et poésie, le tout à la limite du fantastique.

Ce roman a été écrit sous le règne d'un lieu : *« ici »*. Le mot est en italique comme pour insister sur son unicité. Les trois lettres penchées semblent inoffensives. Et pourtant… « Ici *il y a des règles.* » On est loin du premier roman – *La Passe-miroir [lire page 55]* – de Christelle Dabos, mais quel est ce nouvel endroit littéraire ? Comment le définir sans en sacrifier toutes les subtilités ? *Ici,* Iris, Guy, Pierre, Vincent, Louise, Madeleine et d'autres déambulent, se croisent, se toisent. Tout en phrases courtes et en sonorités percutantes, ce livre prend le contour d'une chronique au collège, mais on n'en a jamais lu de telle. La romancière décrit ainsi comme personne, dans *Ici et seulement ici,* une violence sourde et envahissante. *« Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux… »* Dans les couloirs, les professeurs sont là. Presque complices, en tout cas témoins silencieux. Tout comme les parents. Christelle Dabos instaure une distance fascinante rendant le récit fantomatique, à la lisière du fantastique et d'un réalisme désarmant. Le lieu est cinématographique, les descriptions des couloirs, des bâtiments, des caves et canalisations, organiques. L'omniprésence de liquide – de l'urine aux eaux usées – engendre autant la peur que le dégoût. *Ici,* tout est du domaine du ressenti mais tout est sous contrôle. L'énigmatique Prince dicte sa loi, les Hauts et les Bas sont à leur place, le Club Ultra Secret se réunit… Ce fonctionnement tacite, entre le sectaire et le mystique, est magistralement dépeint. Les blessures, les insultes, les brimades sont quotidiennes. Quand une ancienne élève se retrouve professeure remplaçante, on réalise combien le système est ancien et perfide. *Ici,* les émotions en public sont bannies, mais entre lutte de pouvoir et harcèlement émergent un air de hautbois, la puissance d'un dessin et l'authenticité de l'amour. Tout en violence et en poésie. Quelle atmosphère, *ici* !

Raphaële Botte

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE



★★★★☆
ICI ET SEULEMENT ICI
CHRISTELLE DABOS
256 P., GALLIMARD JEUNESSE, 15,50 €.
À PARTIR DE 14 ANS.
EN LIBRAIRIES LE 13 AVRIL.

joyeux ! Et du jour au lendemain, c'est comme si l'univers avait perdu toutes ses couleurs. La cour d'école mais aussi tout ce qui était autour m'a paru terne et laid, et je me suis dit : où est le sens de tout ça ? »

EN QUÊTE DE SENS ET DE PLAISIR

Si elle assume l'inspiration autobiographique du roman, elle n'a jamais imaginé écrire une autofiction. *« D'où la polyphonie »*, précise-t-elle. L'intéresse la mécanique en place dans les cours de récréation, où chacun a un rôle à jouer, et de le montrer d'un maximum de points de vue différents. Comme autant de miroirs. Car il est bien possible que ce texte, présent dans son esprit depuis longtemps, n'ait pu exister que grâce à *La Passe-miroir. « J'ai dû passer par tout un processus qui m'a permis d'aborder enfin ce sujet du collège. Par la fantasy et ces mondes complètement réinventés*, affirme-t-elle. *Dans* La Passe-miroir, *ce n'est pas pour rien qu'il y a une cour qui évoque Versailles. »*

Si le collège, dont l'enceinte était surplombée de tessons de bouteilles, lui évoquait une prison, elle garde de l'université le souvenir *« d'une belle expérience »*. Pourtant, de la même façon que sa famille de musiciens lui a fait tenter le violon, puis le piano, sans succès, elle passe d'une formation à l'autre à la recherche de quelque chose qui lui procure sens et plaisir. Elle enchaîne un an de BTS tourisme et deux ans d'une licence d'espagnol, qu'elle interrompt quand un sentiment de vide l'envahit. En cause, le programme qui se focalise sur l'espagnol du XVI^e^ siècle. L'étudiante s'essaie alors à l'informatique, et échoue à cause de ses lacunes en maths. Qu'importe, elle se met à fréquenter l'université en dilettante, passant de l'amphithéâtre de philosophie à celui d'histoire *« pour le plaisir »*. Jusqu'en 2003, où elle entame des études de bibliothécaire. Durant ces années, elle s'est fait des amis qui la guideront sur son chemin d'écrivain. Telle cette amie chère qui lui dit un jour : *« Tu es*

> « Si on me retirait *La Passe-miroir,* que resterait-il de moi ? »

12019/PIXABAY

faite pour écrire. » Elle en est convaincue, et lui donne des exercices d'écriture. C'est le déclic. Récemment, l'autrice a demandé à cette ancienne camarade si elle avait gardé une trace de ces débuts. Elle les avait tous conservés, dans une malle sous son lit. La romancière les a lus et trouvés extrêmement mauvais. « *Mais bon, c'est comme une strate géologique, on l'accepte* », s'amuse-t-elle. Évoquer cette histoire comique intitulée *Le Palais magique* l'a fait rire. « *À l'époque, je n'imaginais pas pouvoir créer des personnages*, admet-elle. *Donc, les héros, c'étaient moi, ma famille, mes amis. Cela se passait dans un monde en soi, avec une enfilade de salles, chacune ayant sa thématique propre. Dans la première salle, il y avait un miroir. J'étais un bouffon qui rêvait d'être un chevalier.* »

TOUTE L'ESTHÉTIQUE DES ANNÉES 1980

Aujourd'hui, elle croit savoir qu'elle va perdre des lecteurs avec son nouveau livre. « *Déjà avec le dernier tome de* La Passe-miroir, *des lecteurs m'ont envoyé des messages de mécontentement. Ils m'ont dit qu'ils ne liraient plus rien de moi. Ce nouveau roman n'a rien à voir, mais c'est une évidence. Qu'importe qu'il aille à rebours des attentes des autres.* » Christelle Dabos a écrit *Ici et seulement ici* durant l'année sabbatique qu'elle pensait prendre après l'épreuve de l'écriture du quatrième tome. Vraiment fâchée avec l'idée du repos, elle a même commencé un autre projet dès le lendemain de la sortie de *La Tempête des échos* en novembre 2019. Ce premier projet est interrompu par son déménagement dans une maison plus grande du même village. Elle passe son temps à faire des allées et venues vers la nouvelle maison, qui se trouve en face d'une école.

« *Je me souviens de l'atmosphère, du bruit de la sonnerie. C'est là que l'histoire m'est venue. J'ai achevé un court chapitre et un autre, alternant avec les différents personnages. C'était l'idéal comme format pour cette période.* » Le déménagement terminé, *Ici et seulement ici* achevé, elle revient au projet précédent, qui sera constitué de deux tomes. « *C'est un roman avec de la fantasy mais pas au sens "passe-miroiresque" du terme* », avance-t-elle. Il y aura des baladeurs, des magnétoscopes. Toute l'esthétique des années 1980, que l'illustrateur Boulet a saisie dans le terme « formica-punk ». ■

Gladys Marivat

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

LES REFLETS DU SUCCÈS

Avec plus d'un million d'exemplaires vendus et des traductions dans une vingtaine de langues, la série *La Passe-miroir* se révèle un véritable phénomène. Et ses lecteurs sont plus que conquis.

Il y a dix ans, les éditions Gallimard Jeunesse lançaient avec *Télérama* et RTL un concours pour faire émerger de nouvelles plumes : 1362 manuscrits ont été envoyés, dont… celui de Christelle Dabos. Son compagnon avait insisté et le texte avait été posté la veille de la date limite ! *Les Fiancés de l'hiver* se retrouve le premier lauréat de ce concours et, surtout, le premier tome d'une série qui en compte aujourd'hui quatre : *La Passe-miroir*. Depuis, 1,3 million d'exemplaires ont été vendus (toutes éditions confondues) et elle est traduite en vingt langues. L'héroïne, Ophélie, naïve et maladroite, a le don familial de lire l'histoire d'un objet en le regardant, et se déplace d'un monde à un autre en traversant les miroirs. À l'époque, avant l'arrivée en librairies, différentes étapes d'écriture avaient déjà séduit Plume d'argent, une communauté de lecteurs sur Internet. Ces passionnés ont entouré et stimulé Christelle Dabos avant que les milliers de pages ne prennent les atours d'un épais récit où se mêlent l'inquiétant et le merveilleux. La romancière, grande admiratrice entre autres du réalisateur japonais Hayao Miyazaki, est désormais lue par de jeunes adolescents et par des adultes. La puissance de son imaginaire et de son écriture réconcilie les amateurs de littérature de l'imaginaire et les autres. Tout le monde la lit ! Bibliothécaire de formation, discrète dans les médias, Christelle Dabos livre aujourd'hui un second roman plus qu'attendu *[lire page 54].* **R.B.**

L'HISTOIRE SECRÈTE DES « TROIS MOUSQUETAIRES »

Ode à la loyauté, à l'amitié et à l'action, vibrant d'une énergie frénétique, *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas est avant tout – et malgré son arrière-fond historique – un miracle d'imagination romanesque. À l'occasion de la sortie en salles de la nouvelle adaptation (très réussie) de Martin Bourboulon, retour sur les secrets de fabrication de ce chef-d'œuvre de la littérature populaire.

Portrait d'Alexandre Dumas, photographié par Nadar en 1855.

MUSÉE CARNAVALET/CC0 PARIS MUSÉES

De l'origine de son grand œuvre, Alexandre Dumas n'a jamais fait mystère. La préface des *Trois Mousquetaires* l'atteste. « *Il y a un an à peu près qu'en faisant à la Bibliothèque royale des recherches pour mon histoire de Louis XIV, je tombai par hasard sur les* Mémoires de M. d'Artagnan, *imprimés – comme la plus grande partie des ouvrages de cette époque, où les auteurs tenaient à dire la vérité sans aller faire un tour plus ou moins long à la Bastille – à Amsterdam, chez Pierre Rougé. Le titre me séduisit : je les emportai chez moi, avec la permission de M. le conservateur, bien entendu, et je les dévorai.* »

Dumas évoque la rencontre de d'Artagnan avec Athos, Porthos et Aramis – de possibles pseudonymes, suggère-t-il, visant à déguiser des noms illustres : « *Dès lors nous n'eûmes plus de repos que nous n'eussions retrouvé, dans les ouvrages contemporains, une trace quelconque de ces noms extraordinaires qui avaient si fort éveillé notre curiosité.* » Et sa quête, *in extremis*, est couronnée de succès. « *Nous trouvâmes enfin, guidé par les conseils de notre illustre et savant ami Paulin Paris, un manuscrit in-folio, coté sous le n° 4772 ou 4773, nous ne nous le rappelons plus bien, ayant pour titre : "Mémoires de M. le comte de La Fère, concernant quelques-uns des événements qui se passèrent en France vers la fin du règne du roi Louis XIII et le commencement du règne du roi Louis XIV."* » Fébrilement, rapporte-t-il, il compulse le manuscrit, et y retrouve ses trois fameux mousquetaires. « *La découverte d'un*

Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan après avoir croisé le fer avec les gardes du Cardinal (illustration de l'édition de 1894).

manuscrit complètement inconnu, dans une époque où la science historique est poussée à un si haut degré, nous parut presque miraculeuse. » On ne saurait mieux dire puisque ce texte, que Dumas offre tel quel à ses lecteurs, n'existe évidemment que dans son imagination… et dans celle – on va y revenir – d'un obligeant complice.

LA DÉCOUVERTE DES MÉMOIRES DE CHARLES DE BATZ

Les Trois Mousquetaires est d'abord publié en feuilleton de mars à juillet 1844 dans le journal *Le Siècle,* puis en volume, un peu plus tard, aux éditions Baudry, avant d'être réédité en 1846 chez J.B. Fellens et L.P. Dufour. Au début des années 1840, Dumas n'est plus, depuis longtemps, un inconnu. Arrivé à Paris en 1823, il a déjà écrit une quarantaine de pièces de théâtre, quelques romans dispensables, maints récits de voyages, moult contes, nouvelles et recueils de poésie, et même, en 1837, un opéra-comique – *Piquillo*, avec Gérard de Nerval. C'est ce même Nerval qui, en 1838, lui a présenté Auguste Maquet, condisciple du lycée Charlemagne avec lequel il a collaboré un peu, et fréquenté l'éphémère Petit-Cénacle, un groupe de jeunes romantiques.

Maquet lui fait lire l'une de ses nouvelles, *Le Bonhomme Buvat*, narrant la conspiration d'une partie de la noblesse contre le régent de France Philippe d'Orléans. Dumas s'empare du texte et le transforme en un roman historique, qu'il rebaptise *Le Chevalier d'Harmental*. Avec l'accord de son « inspirateur », il le fait paraître en 1842 sous son seul nom, moyennant 8 000 francs. L'œuvre, dit-on, aurait pu paraître cosignée dans le journal *La Presse*, mais M. de Girardin, le propriétaire, s'y est opposé : « *Un roman signé Dumas vaut trois francs la ligne ; signé Dumas et Maquet, il vaut trente sous.* » Prosaïque, Maquet ne bronche pas. Du reste, *Le Chevalier d'Harmental* est un succès. La possibilité d'une collaboration de plus grande ampleur s'esquisse *[lire encadré page 59].*

> « La découverte d'un manuscrit complètement inconnu, dans une époque où la science historique est poussée à un si haut degré, nous parut presque miraculeuse »

Plus tard, en voyage à Marseille, Dumas se fait prêter par un bibliothécaire (le frère de son ami Joseph Méry, romancier et poète) les *Mémoires de M. d'Artagnan* de Gatien Courtilz de Sandras, dans une édition de 1704 (la première date de 1700). Dans la diligence qui le ramène à Paris, Dumas le « dévore » encore. Rédigé à la première personne, l'ouvrage conte les aventures de Charles de Batz, turbulent personnage né au manoir de Castelmore, près de Lupiac. « *Quand je dirais que je suis né Gentilhomme, de bonne Maison, je n'en tirerais ce me semble que peu d'avantage, puisque la naissance est un pur effet du hasard, ou pour mieux dire de la providence divine* […]. *D'ailleurs, quoi que le nom d'Artagnan fut déjà connu quand je vins au monde et que je n'ai servi qu'à en* ●●●

CALMANN-LÉVY ÉDITION, PARIS, 1894

Illustration représentant d'Artagnan attaqué par Milady, tirée du journal *Le Siècle* où *Les Trois Mousquetaires* paraît en feuilleton entre mars et juillet 1844.

relever l'éclat, parce que la fortune m'en a voulu en quelque façon, il y a toujours bien à dire qu'il le fut à l'égal des Chatillon sur Marne, des Montmoranci et de quantité d'autres Maisons qui brillent parmi la Noblesse de France. » Le reste est connu. Charles de Batz monte à Paris, croise la route de trois mousquetaires, etc.

QUI EST LE VÉRITABLE D'ARTAGNAN ?

De la vie du vrai Charles de Batz, on sait en vérité plus de choses qu'on pourrait le croire. Nombre d'ouvrages lui ont été consacrés, une page Wikipédia lui est dédiée. Dans son avertissement, explique Jean-Christian Petitfils – qui consacre à d'Artagnan un ouvrage entier –, le sieur de Sandras « *prétend avoir rassemblé "quantité de morceaux" trouvés dans les papiers de d'Artagnan et s'être contenté de les relier logiquement entre eux. En réalité, la façon même dont est rédigé l'ouvrage prouve que son auteur n'a certainement pas travaillé à partir d'un texte du célèbre capitaine des mousquetaires, qui maniait moins facilement la plume que la rapière. C'est une œuvre de pure fiction, sur toile de fond véridique, mais de trame assez grossière. Si l'auteur donne des renseignements que des recoupements ultérieurs ont révélés exacts, trop souvent il commet des erreurs importantes, mélange dates et personnages, embrouille les épisodes, car son héros – ne l'oublions pas – est mort quelque trente ans avant qu'il ne prenne la plume.* »

En somme, Sandras réinvente d'Artagnan, sur quoi Dumas et Maquet réinventent la réinvention

Quid, alors, du véritable d'Artagnan ? Né, apparemment, entre 1611 et 1615 en Gascogne, issu d'une famille modeste mais rattachée à la noblesse locale, il est le quatrième d'une famille de sept enfants. Monté à Paris aux alentours de 1630, il serait entré (le conditionnel reste de mise) chez les mousquetaires du roi en 1644, où il aurait pu croiser Armand de Sillègue d'Athos d'Autevielle, Isaac de Portau et Henri d'Aramitz, sommités béarnaises bien réelles qui inspireront, évidemment, Athos, Porthos et Aramis, ainsi renommés par Courtilz de Sandras, et non par Dumas lui-même, bien qu'il prétendît le contraire (*« Des bâtards de mon imagination… »*). Au cours des années suivantes, d'Artagnan joue les messagers, sert Mazarin en fidèle. Revenu aux mousquetaires (la compagnie avait été dissoute en 1646 – Louis XIV la reconstitue en 1657), il en devient sous-lieutenant. Le voici à son aise, dans son hôtel particulier de l'actuelle rue du Bac à Paris. En 1659, il épouse Charlotte de Chanlecy en l'église Saint-André-des-Arts (mais l'union se délite). Par la suite, d'Artagnan accompagne le cortège royal à travers la France, Louis XIV épousant l'infante d'Espagne à Saint-Jean de Luz. En 1661, le même monarque le charge d'arrêter Fouquet à Nantes, dont il se fait le geôlier attitré. En 1667, il devient capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires. Il trouvera la mort en 1673, au siège de Maastricht, touché à la tête.

Voilà pour l'authentique. En somme, et s'il faut résumer, Sandras réinvente d'Artagnan, sur quoi Dumas et Maquet réinventent la réinvention.

L'IMAGINATION DE L'OGRE À L'ŒUVRE

Travaillant sur la première version de Maquet, Dumas amende, peaufine – crée ou ressuscite toute une galerie de personnages. Ceux qui, chez Courtilz de Sandras, ne brillaient guère, deviennent, sous sa plume, parfaitement inoubliables : Constance Bonacieux, par exemple, qui, comme le dit Alain Decaux dans un discours prononcé

LEBRECHT AUTHORS/BRIDGEMAN IMAGES

sous la Coupole, se métamorphose en *« une créature charmante, dévouée à sa reine, aimant de tout son cœur celui qui la fait rêver »*. De même des mousquetaires en personne. Chez M. Sandras, poursuit Decaux, qui apostrophe directement Dumas, *« on leur cherche en vain quelque consistance psychologique. Vous avez su leur donner, non seulement du caractère, mais des caractères ! »*. Et puis il y a l'imagination torrentielle de l'ogre, enfantine, infernale. « [Il] *avait le privilège des hommes de génie* », écrivit un jour le natif de Villers-Cotterêts à propos de Charles Nodier, alors que ces lignes ne semblent s'appliquer qu'à sa propre personne. *« Quand il ne savait pas, il inventait et ce qu'il inventait, il faut l'avouer, était autrement plus probable, autrement plus coloré, autrement plus ingénieux, et, j'oserai le dire, autrement plus vrai que la réalité. »*

On se rappelle la citation célèbre : *« Il est permis de violer l'Histoire, à condition de lui faire un enfant ! »* Dumas n'éprouve pas d'amour pour l'Histoire ; seulement une passion oublieuse et carnassière. Ainsi agrémente-t-il le récit d'inventions de son cru : l'amour du duc de Buckingham pour Anne d'Autriche, par exemple, inspiré d'autres lectures ; l'épisode des ferrets de la reine, raconté par La Rochefoucauld lui-même. Ainsi fait-il de Richelieu, aussi, une figure archétypale, menaçante, impossible : celui qui sait tout et manigance sans relâche, l'astucieux par essence, le grand manipulateur. *« Les ressources de son vaste génie étaient nuit et jour en éveil, et occupées à écouter la moindre rumeur qui résonnait dans l'un des vastes royaumes d'Europe. »*

Ainsi, surtout, donne-t-il naissance à la ténébreuse Milady, fascinante créature du mal qui, comme échappée de quelque délire gothique, confère à l'œuvre une dimension diabolique que le génie débonnaire de l'auteur, peu préoccupé de métaphysique, ne laissait nulle part ailleurs soupçonner. « *Assurément*, écrit Pietro Citati dans *Le Mal absolu*, *aucun des personnages des* Trois Mousquetaires *ne possède le talent narratif de Milady – comme si Dumas pensait que seul Satan, ou ses simulacres, pouvaient rivaliser avec lui. Il croyait à l'existence du mal ; il le redoutait ; mais, en même temps, il savait qu'il devait s'y abandonner totalement car le mal était la source la plus féconde d'invention et de fantaisie dont il disposât.* » Ainsi était Dumas : jouet de surprenantes forces obscures, tout autant que capitaine insouciant et rutilant *condottiere*, livré en son âme et conscience aux démons joyeux de l'inspiration qui l'aimaient mieux que personne…

« PLUS IL MENTAIT, PLUS IL ENCHANTAIT LE PUBLIC »

Et comment le public accueillit-il ce torrent, ce bouillonnement, cet élan irrépressible ? Pour *Le Siècle*, l'enjeu de la publication est colossal : l'enthousiasme qu'a suscité, lors de l'année précédente, la parution dans *La Presse*, le journal concurrent, des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, doit au moins être égalé.

Il sera surpassé, et de loin. *« Durant que le roman paraissait en feuilleton, les habitants de villages entiers se portaient à la rencontre du facteur, pour connaître plus tôt le dernier épisode »*, raconte encore Decaux. Certains critiques font la fine bouche. C'est un livre « *pour enfants* » ; l'œuvre d'Alexandre Dumas *« tient une grande place dans l'histoire littéraire et n'en tient aucune dans la littérature »*. Zola, dans *Les Romanciers naturalistes* (1881) résume ainsi l'affaire : *« Évidemment, le romancier n'avait qu'un souci, amuser son lecteur, le tenir toujours en haleine, lui fournir des péripéties, de manière à ce que sa curiosité ne fût jamais contentée.* […] *En reculant de deux ou trois siècles, en plaçant son action sous Louis XIII ou sous Louis XIV, il pouvait mentir à l'aise ; les ignorants, c'est-à-dire le plus grand nombre, ne se trouvaient pas blessés* […]. *Il allait, il allait avec le plus merveilleux aplomb du monde, entassant les aventures prodigieuses, arrivant à falsifier l'histoire d'une façon si complète que les vérités chez lui finissaient par devenir des mensonges. Au fond, il s'en souciait bien ! Il n'était qu'un conteur, et plus il mentait, plus il enchantait son public. »*

Rapidement traduit, adapté, pastiché, *Les Trois Mousquetaires* suscite un engouement qui ne se démentira jamais. Et, peut-être parce qu'il n'a jamais voulu l'être, il devint un mythe. ■ **Fabrice Colin**

Auguste Maquet.

MAQUET-DUMAS

JE T'AIME, MOI NON PLUS

Nombre de rumeurs ont circulé sur la nature de la collaboration entre Alexandre Dumas et Auguste Maquet, sans que l'entière clarté ait jamais été faite sur le sujet. Une manière de *modus operandi* se dégage cependant : une fois arrêtée l'idée initiale (mais par qui ? rien ne permet d'affirmer que, pour *Les Trois Mousquetaires*, les choses se soient déroulées exactement comme l'affirme l'auteur « officiel »), une fois un plan établi, Maquet, chargé des recherches historiques, rédige un premier jet. Dumas reprend ensuite celui-ci, délaie et s'affranchit, s'envole – recourant à son sens inné du dialogue et de la caractérisation pour apposer son inimitable marque. Pendant un temps (*Le Comte de Monte-Cristo, La Reine Margot,* les suites des *Trois Mousquetaires*, etc.), l'attelage galope sans cahot. Soucieux, toutefois, de clarifier une situation judiciaire foncièrement opaque, Dumas, en 1845, obtient, aux dépens de son complice, l'unique paternité de ses œuvres romanesques. Plus tard, lorsque, en proie à de graves soucis financiers, il est attaqué par Maquet, ce dernier est donc considéré comme un simple créancier, et reçoit 25 % des droits d'auteur contre… son renoncement à la paternité des ouvrages coécrits. Les tentatives de rapprochement subséquentes resteront lettre morte. Maquet écrira encore – en solo –, sera promu chevalier de la Légion d'honneur en 1861, mais un seul nom, aujourd'hui, est passé à la postérité, et ce n'est pas le sien. **F.C.**

MUSÉE CARNAVALET/CC0 PARIS MUSÉES

« NOUS AVONS RÉINVENTÉ LA LANGUE DE DUMAS POUR ÉCRIRE LES DIALOGUES »

La nouvelle adaptation des *Trois Mousquetaires*, réalisée par Martin Bourboulon, est une indéniable réussite. Les scénaristes Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte reviennent sur leur travail si singulier.

D'Artagnan (François Civil) face au roi Louis XIII (Louis Garrel) dans le film de Martin Bourboulon, *Les Trois Mousquetaires. D'Artagnan.*

Quelles furent les premières étapes de cette nouvelle adaptation ?

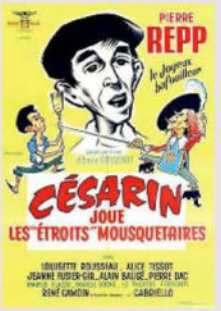
Alexandre de La Patellière. L'image des *Trois Mousquetaires* était un peu dégradée parce que la plupart des adaptations allaient souvent dans le même sens, à savoir la comédie. Elle existe, mais ce n'est pas tout le livre ! En relisant le roman, la dimension tragique nous a frappés. Les personnages ont beaucoup de panache, mais ils appartiennent à un monde violent et à une France en flammes. Ce fut notre point de départ : travailler au premier degré, essayer de raconter cette histoire comme nous l'avons lue.

Matthieu Delaporte. L'autre travail, c'était de comprendre comment les auteurs, Dumas et son collaborateur Maquet, ont construit cette histoire et pourquoi ils l'écrivent. C'était la fin du XIXe siècle, une époque préindustrielle pendant laquelle les jeunes ne pensaient qu'à s'amuser. L'idée de Dumas est de redonner le sens des valeurs à une génération qui n'en a plus… En fait, les mousquetaires, c'est le dernier corps des chevaliers médiévaux.

A.L.P. Nous sommes passés, comme toujours, de l'excitation absolue à un moment de dépression profonde. Il y a plein d'incohérences. On a découvert que Dumas ne réunit quasiment jamais les mousquetaires et que si Milady est présente dans la scène d'ouverture, elle ne revient que 700 pages plus loin ! Et quand on la retrouve, c'est dans une scène absurde : d'Artagnan, le jeune Gascon sans éducation, se fait passer pour un Anglais qu'elle connaît, mais elle ne le reconnaît pas… C'est compliqué à mettre en images. Au gré de l'écriture, des personnages changent d'avis, de fonction… C'est aussi dû au fait que le roman est publié en feuilleton sur plusieurs mois. Mais il y a des passages obligés, comme les ferrets. Et là, c'est formidable. La première partie est un roman d'aventures, et la seconde un thriller sombre et tragique.

M.D. Il n'y a aucun personnage monolithique dans le roman. Ils sont tous ambigus et nous avons désiré développer cet aspect. On peut ne pas être d'accord avec Milady, mais ce qu'elle fait a un sens. Louis XIII, lui, est présenté comme un crétin ou une marionnette. Il a effectivement des mignons, des hommes auxquels il se réfère beaucoup, et a trouvé en Richelieu un père de substitution, mais c'était quelqu'un de cultivé, qui ne voulait pas la guerre. Quant à Richelieu, il est souvent présenté comme un diable absolu. Mais peut-être a-t-il raison : que la reine de France ait une liaison avec le ministre de la Guerre du pays avec lequel la France va entrer en conflit, ce n'est pas génial. On a voulu montrer des personnages qui agissent avec des objectifs contradictoires.

BEN KING



POUR QUELQUES ADAPTATIONS DE PLUS…

Petite sélection subjective, parmi les multiples versions des tribulations de d'Artagnan et de ses comparses.

➔ **La plus drôle : Max Linder** (1922)
Le « maître » de Charlie Chaplin imagine une version américaine qui marie la tradition française au burlesque hollywoodien. Le titre français est déjà une réussite : *L'Étroit Mousquetaire* (lire l'entrée « La plus aberrante »).

➔ **La plus réussie : George Sidney** (1948)
Gene Kelly joue d'Artagnan, Lana Turner interprète Milady. Soit un héros dansant et une femme fatale idéale. L'adaptation vire en film d'aventures au rythme bondissant.

➔ **Les plus tricolores : André Hunebelle** (1953) **et Bernard Borderie** (1961)
Georges Marchal d'abord, Gérard Barray ensuite pour deux d'Artagnan sans grand intérêt. Les adaptations respirent plus la télé que le cinéma.

➔ **La plus connectée : Paul W. S. Anderson** (2011)
Une attaque de bateaux-zeppelins ? Aramis jouant les ninjas ? Milady campée par une Milla Jovovich adepte des arts martiaux ? Un Richelieu façon méchant de James Bond ? Voilà une relecture en 3D par le cinéaste de *Mortal Kombat* – tout est dit…

➔ **La plus aberrante : Émile Couzinet** (1962)
Si l'on parle souvent des transpositions des Charlots (*Les Quatre Charlots mousquetaires* et *À nous quatre, Cardinal !*), ce serait oublier une autre variation bien de chez nous, signée du cinéaste culte du *Congrès des belles-mères*, avec Pierre Repp campant un benêt bègue. *Césarin joue les étroits mousquetaires*. Rien que le titre…

Baptiste Liger et E.L.

Les dialogues sont très réussis. Comment les avez-vous imaginés ?

A.L.P. C'était le cœur de notre problématique de départ. On s'est vite rendu compte qu'on ne pourrait pas utiliser les dialogues de Dumas. Et il n'était pas non plus possible de faire parler les personnages comme aujourd'hui. C'est le souci des versions modernes : dès la première phrase, on ne croit pas à ce monde-là. Il fallait donc réinventer la langue du XVIIe…

M.D. Mais Dumas réinventait déjà la langue du XVIIe ! La correspondance entre Louis XIII et Richelieu, ce n'est pas *Les Trois Mousquetaires :* c'est une langue vraiment complexe. Dumas utilise une langue plus simple. Il enlève les détails, fait très peu de descriptions. C'est un auteur précinématographique : une scène d'action dure le temps de la lecture. Et il met des plâtrées de dialogues, à la fois pour aller à la ligne, et aussi parce que c'est un homme de théâtre… Mais on a pris un immense plaisir à inventer une langue qui ne soit ni celle du XVIIe, ni celle de Dumas ni celle d'aujourd'hui.

Ce qui vous permet par exemple de paraphraser Churchill parlant de la reine : *« Elle aura le déshonneur et la guerre »*…

M.D. On paraphrase aussi Scorsese et *Les Affranchis* : *« Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours rêvé d'être mousquetaire »*… Inventer une langue, c'est aussi jouer avec elle. Mais tout n'est pas passé. On avait écrit, pour reprendre Michel Audiard : « Les Gascons, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît »… Mais le réalisateur Martin Bourboulon nous a dit : *« Là, c'est trop, ça va se voir »*…

Vous avez aussi adapté *Le Comte de Monte-Cristo,* que vous allez réaliser cet été. Dumas, encore et toujours ?

M.D. Comme beaucoup de scénaristes, Alexandre et moi sommes fans de Dumas : c'est un peu notre père à tous… et *Le Comte de Monte-Cristo,* c'est un vieux rêve. Franchement, j'ai cru en s'y mettant que ce serait plus simple car *Les Trois Mousquetaires,* ça peut friser le ridicule : les costumes, les combats à l'épée… *Monte-Cristo* semblait plus proche d'une histoire d'aujourd'hui, mais c'est un enfer. Le livre est incroyablement complexe.

A.L.P. Je trouve très excitant de réinvestir le patrimoine des grandes œuvres françaises avec des lectures personnelles et en imaginant des films différents les uns des autres. J'étais très heureux de voir *Illusions perdues* d'après Balzac.

Trois scénarios en trois ans : vous avez une productivité impressionnante.

M.D. Il faut comparer : en cinq ans, Dumas et Maquet ont écrit *La Reine Margot, Les Trois Mousquetaires, Vingt ans après, Le Comte de Monte-Cristo,* au moins trois ou quatre pièces, des récits de voyages… Dumas écrivait aussi à toutes ses maîtresses et il était directeur de théâtre… Comme Victor Hugo, c'est un surhomme ! ■

Propos recueillis par Éric Libiot (avec Margaux Morasso)

➔ **Les Trois Mousquetaires. D'Artagnan** de Martin Bourboulon avec François Civil, Eva Green, Vincent Cassel, Romain Duris, Pio Marmaï, Louis Garrel, Lyna Khoudri… En salles le 5 avril. (Lire aussi page 32)

DR

DANS LES PILES

PATRICIA REZNIKOV

Des garçons dans le vent de l'Histoire

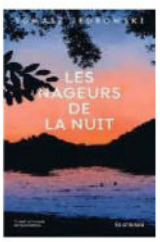
Je suis tombée sous le charme de deux romans rares qui, de plus, se répondent en un jeu de miroirs troublant. Deux histoires de garçons, raffinées et émouvantes, deux récits d'étudiants confrontés aux dossiers moraux délétères du XXe siècle.

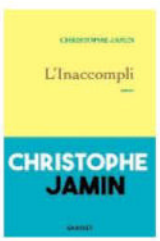
Imaginez-les, ils sont jeunes et beaux, pleins d'espoirs et de désirs dans la Pologne de Gierek, époque Solidarność. Le timide Ludwik vit seul avec sa grand-mère. Lors d'un camp d'été obligatoire dans une ferme, il rencontre le charismatique Janusz. Entre l'effort abrutissant et les conversations d'avenir, ils tissent bientôt des liens secrets. Puis, le camp fini, ils partent tous les deux sur un coup de tête au fil des routes. Advient alors, autour d'un livre interdit de James Baldwin, une parenthèse amoureuse et solaire, sous le signe de la révélation. Mais le retour à Varsovie est rude. Il leur faut se cacher et ruser face à la police politique. Ludwik, idéaliste sensible, s'accommode mal des arrangements du pragmatique Janusz qui fréquente la jeunesse dorée du régime, afin de tirer le maximum de cette société délabrée et toxique, derrière le rideau de fer. Lorsque Ludwik voit son excellent sujet de thèse refusé car il n'a pas les bonnes connexions, quand une amie se retrouve sans soins médicaux, il vacille. Doit-il rester et, comme Janusz, jouer le jeu du mensonge et de l'hypocrisie, ou quitter l'homme qu'il aime et partir à l'Ouest vers la liberté ? D'une écriture à fleur de peau, sensible et poétique, Tomasz Jedrowski nous dévoile dans *Les Nageurs de la nuit* cette jeunesse sacrifiée confrontée à un régime qui lui barre la route, anéantit ses rêves. Il construit un roman parfait où chaque personnage est un archétype, où tout concourt à créer une fable puissante et déchirante. Le livre refermé, l'image des deux garçons nageant, en clandestins heureux, dans la nuit, nous hante longtemps.

Dans *L'Inaccompli*, tout se cristallise un jour d'été sur la plage de Villerville. Pierre et Gabriel, étudiants en droit, font la connaissance de la belle Sveta. Il est rare, dans les années 1980, de croiser des Russes, aussi sont-ils fascinés par la réfugiée. Invités dans la maison de ses parents, les deux garçons découvrent un monde de débats politiques et de dissidence. Comme dans une expérience de chimie métaphysique, les soirées arrosées de vodka passées à débattre et la brusque irruption du réel dans leur monde protégé distillent un choc moral et sentimental. Le jour où Sveta et Gabriel disparaissent, Pierre, loin de se douter des drames qui couvent, tente d'oublier ces heures incandescentes qui l'ont marqué à jamais en se réfugiant dans les bras d'une femme mûre. Quarante ans plus tard, les retrouvailles seront douloureuses. Chacun des garçons, en héritier des choix tragiques de la génération précédente, aura tenté à la lumière crue de l'expérience de vivre les siens propres, l'un dans l'action, l'autre dans le renoncement.

> ILS SONT JEUNES ET BEAUX, PLEINS D'ESPOIRS ET DE DÉSIRS

De sa plume élégante et précise, Christophe Jamin tisse sous nos yeux la trame sans pitié des illusions perdues et d'un passé qui ne passe pas, entre la France de Vichy, celle de la déportation et un régime soviétique moribond qui distille encore son poison. Un charme suranné faussement léger, une eau trouble diablement profonde, l'art de Jamin qu'on a comparé à celui de Modiano, telle une chanson mélancolique douce-amère, nous envoûte furieusement. Un *Jules et Jim* politique particulièrement réussi. ■



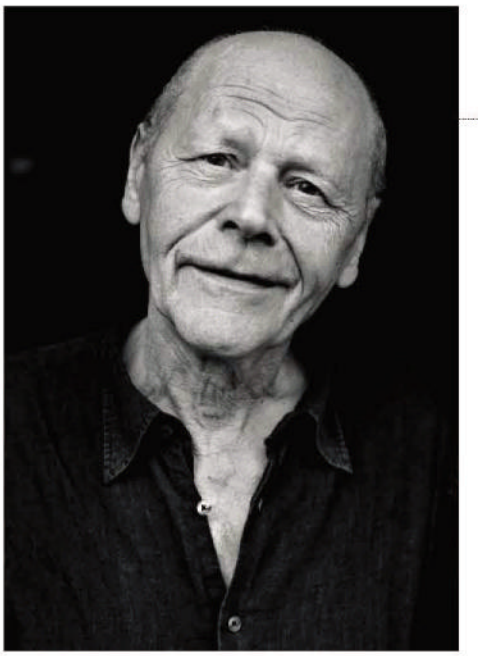


★★★★☆
LES NAGEURS DE LA NUIT (SWIMMING IN THE DARK)
TOMASZ JEDROWSKI
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LAURENT BURY
224 P., LA CROISÉE, 20 €

★★★★☆
L'INACCOMPLI
CHRISTOPHE JAMIN
180 P., GRASSET, 19 €

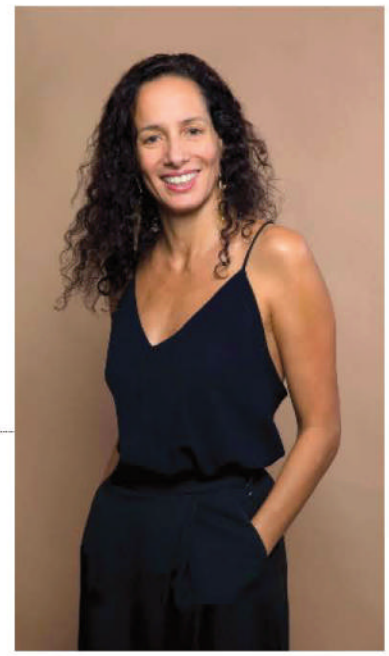
AUDREY SOVIGNET

LE CAHIER CRITIQUE



64

PIERRE MICHON
DEUX EN UN



70

NEW YORK SELON **MERYEM ALAOUI**

84

GEORGES SIMENON
EN BD

101

LE WOKISME
EN QUESTION(S)

JEAN-LUC BERTINI/VERDIER - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - CHRISTIAN CAILLEAUX/DARGAUD 2023 - JC MILHET/HANS LUCAS VIA AFP

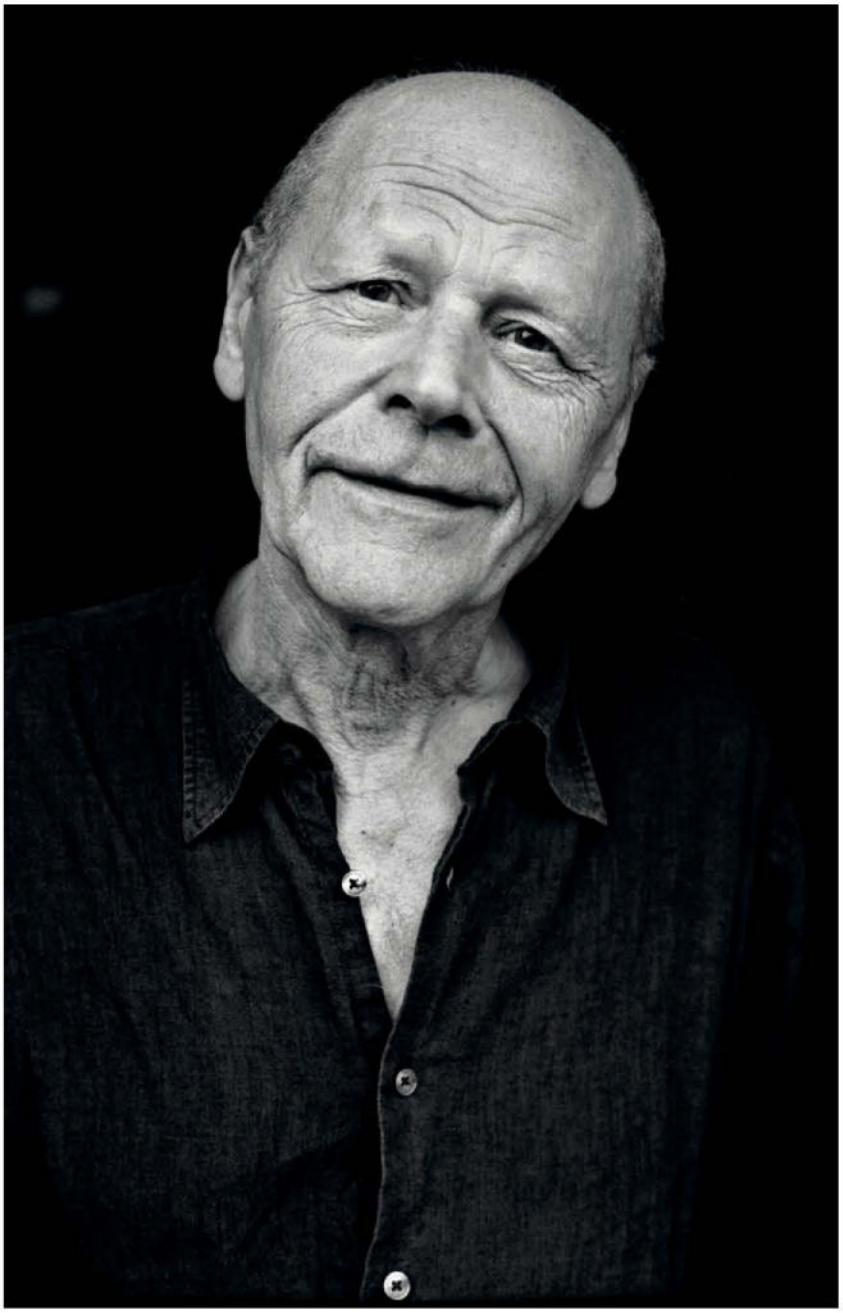
PIERRE MICHON

Le génie de la rivière

L'auteur de *Vies minuscules* réunit en un ouvrage la « grande » et la « petite » Beune, où l'on retrouve son style virtuose et le décor immémoriel qui sert d'écrin à son écriture.

Une œuvre littéraire a tout à voir avec l'étude des cours d'eau. Il y a des crues lors des crises de graphomanie, des périodes de sécheresse, aussi, lorsque la page blanche dure plus que de raison. Ne parle-t-on pas, d'ailleurs, de flux d'écriture, de sources d'inspiration, de courants littéraires ? Attendue comme la pluie après des jours de canicule, la publication d'un nouvel ouvrage de Pierre Michon nous rappelle cette proximité entre les lettres et l'élément aquatique, d'une manière surprenante. En effet, c'est une sorte de confluent que l'immense auteur de *Vies minuscules* nous propose aujourd'hui avec *Les Deux Beune*. Un intitulé qui, évidemment, évoquera quelques souvenirs aux aficionados de l'écrivain creusois, chez qui remonteront quelques pages sublimes de *La Grande Beune* – publié en 1996 –, du nom de la rivière emblématique servant de décor à ce texte majeur d'une soixantaine de pages. Il change aujourd'hui de nature en devenant une simple première partie, affluent d'un projet plus large qui compte aujourd'hui un second pan, « La petite Beune » dans une entité éditoriale unique.

Mais au-delà de l'enjeu théorique, c'est avant tout un plaisir de retrouver la langue, virtuose et inimitable, de Pierre Michon qui, depuis le milieu des années 1980, n'en finit pas d'être considéré comme l'un de nos plus beaux stylistes – comment oublier la finesse sèche des extraordinaires portraits de *Vies minuscules* ou des *Onze* (grand prix de l'Académie française en 2009) ? La manière unique de saisir le territoire, de capter les failles – en creux les siennes – des individus ? On retrouvait ainsi cette patte unique dans *La Grande Beune*, avec son jeune instituteur, âgé de 20 ans en plein cœur des années 1960, tout juste nommé dans un village périgourdin – Castelnau. Il s'installe alors dans le seul hôtel du coin, chez Hélène, et assume son quotidien : s'occuper du cours élémentaire. *« Ça faisait beaucoup de petits*



JEAN-LUC BERTINI/VERDIER

corps semblables », constate-t-il, considérant que ses « *élèves n'étaient pas des monstres : c'étaient des enfants qui avaient peur de tout et riaient sans raison* ». S'il est obsédé par le bruit de la rivière, l'enseignant aura rapidement une autre marotte. Qui claque des talons et dont il parle certes un peu à la manière de Rodolphe dans *Madame Bovary*. « *Je ne crois guère aux beautés qui peu à peu se révèlent, pour peu qu'on les invente ; seules m'emportent les apparitions. Celle-ci me mit à l'instant d'abominables pensées dans le sang. C'est peu dire que c'était un beau morceau. Elle était grande et blanche, c'était du lait.* […] *Ce visage royal était nu comme un ventre : là-dedans les yeux très clairs qu'ont miraculeusement des brunes à peau blanche, cette blondeur secrète sous le poil corbeau, cette énigme que rien, si d'aventure vous possédez ces femmes, ni les robes soulevées, ni les cris, ne dénoue. Elle avait entre trente et quarante ans. Tout en elle était connaissance du plaisir,* […] *et ce plaisir était vif comme une plaie ; elle savait cela ; elle portait cela avec vaillance, avec passion.* » Yvonne, donc, qui en préfère peut-être un autre. Toujours se méfier des Jeanjean. Cette passion paradoxale, cette pulsion de désir s'ancrera dans ce décor – au sens pictural du terme –, puisque nous sommes dans la région des Eyzies, où l'on trouve de nombreuses et célèbres grottes préhistoriques (Lascaux en tête). La figure de la caverne prend alors bien des significations…

> « Je ne crois guère aux beautés qui peu à peu se révèlent, pour peu qu'on les invente »

LE RETOUR DE JEAN LE PÊCHEUR

Mais l'objet publié – fruit des travaux sur les fameux cahiers de l'auteur ! – ne doit pas cacher un processus créatif bien plus large, si l'on en croit les mots de Michon en interview[1] : « *Le projet initial était beaucoup plus vaste, sous le titre de* L'Origine du monde, *en référence à Courbet* […]. *La centaine de pages qui a été publiée représente à peine un tiers de ce qui a été écrit. C'est que ces deux tiers qui n'ont pas été publiés, ces deux tiers en plus, c'étaient deux tiers en trop. C'était "tout un roman" justement : c'était fabriqué, planifié, ficelé, et nécessairement truqué puisque tendu vers l'arbitraire d'une forme assez fatiguée : celle du petit objet de trois cents pages qu'affectionne le marché sous le nom de roman. Seul méritait d'être publié ce qui l'a été* […]. *Après, il fallait de l'action, la possession ou le renoncement, la fornication ou le meurtre, les rebondissements comme on dit, tous ces événements très relatifs et arbitraires dans lesquels le roman perd en chemin le potentiel énergétique de la prose.* »

Il conviendra d'avoir ces éléments en tête en attaquant, donc, la seconde partie des *Deux Beune* (« La petite Beune », donc), qui revendique en couverture le statut de « roman », mais fuit bien des archétypes narratifs énoncés ci-dessus. On en saura en particulier davantage sur la malheureuse Mado (maîtresse du narrateur, qui ne la considère guère…), mais surtout sur Jean le pêcheur, l'homme au grand trident qui n'a pas son pareil pour attraper les carpes (*« ce trésor d'écailles et de chair neigeuse qui finissait dans le ventre des touristes »*). Et on sentira davantage le ressentiment du narrateur, la rivalité « néanderthalienne » et l'envie de fécondité, à travers ces quelque 80 pages de supplément, entre un carnaval, une partie de flipper, un juke-box qui joue *Johnny B. Goode*, un coup de Kärcher, une Peugeot 203 qui rôde, etc. Pierre Michon n'a pas besoin de grands développements pour donner une ampleur sidérante aux situations qu'il décrit, les sublimer, en les ancrant dans une terre bien précise tout en leur conférant une indéniable intemporalité, comme des schémas mythologiques sortis de la glaise. Ou, évidemment, pêchés dans la rivière. ■

Baptiste Liger

(1) Entretien avec Thierry Bayle publié dans *Le Magazine littéraire* d'avril 1997, et réédité dans le recueil d'interviews avec Pierre Michon, *Le Roi vient quand il veut. Propos sur la littérature* (Albin Michel/Écritures).

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

★★★★★
LES DEUX BEUNE
PIERRE MICHON
160 P., VERDIER, 18,50 €

EXTRAIT

Les premiers mots de la seconde partie des *Deux Beune* : « La petite Beune ».

« Il m'arrivait de regarder Jean jusqu'au vertige, quand aux heures tardives il dodelinait sous son rhum, sombrait doucement dans cette médecine nocturne. Je savais tout de lui. Il avait une mère parfaite et il allait la nuit sur les Beune. C'était un pêcheur, n'est-ce pas ; c'était là ce qu'il avait trouvé ; et comme tel on le connaissait aux Martres, à Saint-Amand, et jusqu'à Saint-Nom en aval comme Tonnerre en amont, c'est-à-dire aussi loin que les rivières allaient leur train sans pour autant cesser d'être d'ici, aussi loin qu'en quelques journées de marche on pouvait atteindre sans devoir renouveler la provision d'asticots, de mouches, de fil plombé, la provision qui rapetisse au fil des heures et le soir du deuxième jour, ou le matin du troisième, est épuisée, quand on a largué tout ce petit bataclan dans la gueule de truites intraitables ou la plus grande gueule du grand Brochet qui depuis les origines de la pêche digère en se riant tout hameçon, os ou acier trempé, interdit qu'on poursuive la pêche et de ce fait est le maître de la pêche ; en est l'intangible objet et la défense expresse, c'est-à-dire la loi ; ou encore quand on a tout laissé, fils et amorces, dans les branches basses des saules – car, tout Jean le Pêcheur qu'on soit, on rate son coup comme un autre ; et parce que les saules peut-être prennent ombrage de tout ce micmac sous eux, ils ont commerce avec le grand Brochet. Comme tel on connaissait Jean : un rigolo qui dormait peu et à la place de dormir regardait l'eau couler, suivait l'eau qui coulait, et dans tout cela qui coulait jetait le petit morceau de civilisation, le bouchon qu'un rien emporte, l'hameçon infime qui déchire, et qui pour cette raison-là est de la civilisation toute pure que la truite vérifie, à pleines mâchoires ; et, comme tous les rigolos, il était un peu flibustier, mais pas trop, un peu hors-la-loi, jouant entre les mailles du filet de la loi comme une vieille écrevisse rusée entre celles du filet de chanvre. »

(p. 77-78)

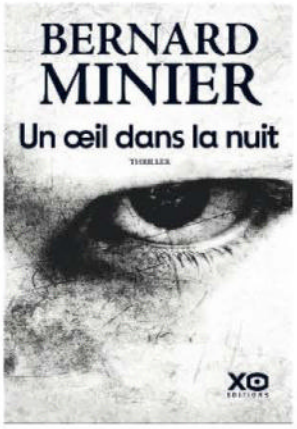
Copyright Verdier. Extrait à lire en intégralité en flashant le QR Code ci-contre.

Bernard Minier
Un œil dans la nuit

Après l'avoir laissé de côté pour un livre, *Lucia,* l'écrivain retrouve son héros récurrent : le commandant de la SRPJ de Toulouse Martin Servaz, dont cet *Œil dans la nuit* est la huitième aventure. Dans le prologue, un prêtre donne la dernière onction à un homme qui lui remet une enveloppe et une mission : la remettre en mains propres à un certain Kenneth Zorn. Une première trame qui en annonce deux autres, où l'on retrouve la région toulousaine. Servaz est sur une affaire d'homicide qui vient d'être perpétré dans un hôpital psychiatrique. Le voisin d'étage de la victime a disparu : il est donc le suspect numéro un. Fausse piste ou vrai filon ? D'autres meurtres surviennent. Un nom revient souvent : celui d'un réalisateur de films d'horreur, un homme encore jeune, 35 ans, et qui vit désormais en ermite. L'enquête nous conduit au cœur de son antre et de son œuvre. Dans une troisième trame, une jeune étudiante a prévu de rencontrer le cinéaste. Chez lui…

Après deux aventures aux accents sociaux *(La Vallée,* puis *La Chasse*), cet épisode de la série Servaz est une variation en pays gore. Minier, lui-même féru de films d'horreur, s'en donne à cœur joie. Un pur exercice, non de style, mais de plaisir très coupable. ■

Hubert Artus



UN ŒIL DANS LA NUIT
BERNARD MINIER
506 P., 22,90 €. COPYRIGHT XO.
EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

BIO EXPRESS

1960
Naissance à Béziers. Bernard Minier grandit aux pieds des Pyrénées, puis passe un an en Espagne, pays d'origine de sa mère. Après ses études, il devient contrôleur principal pour l'administration des douanes, son métier pendant trente ans.

2011
Parution de son premier roman, *Glacé*, qui marque l'apparition du commandant Servaz, son héros récurrent. Adapté en série sur M6 en 2017, il sera désigné comme l'un des 100 meilleurs polars publiés depuis 1945 par le *Sunday Times* en 2019.

2021
La Chasse est son neuvième roman en dix ans (son septième avec Servaz). Bernard Minier est l'un des plus gros vendeurs de livres en France (4 millions d'exemplaires), et un auteur désormais traduit dans vingt-trois langues.

BRUNO LÉVY/XO

Prologue

— JE VAIS MOURIR, mon père.

Le patient dévisageait le prêtre.

Il cligna des yeux dans la pénombre de la chambre.

Un éclat vif entre ses paupières.

L'homme qui venait de parler avait cinquante-huit ans ; ancien décorateur dans le cinéma, il se mourait en effet.

Dehors, la nuit était orageuse. Éclairs de chaleur, grondements encore distants au-dessus des montagnes. Dans la chambre, le bruit sourd, régulier, des machines. Et derrière la porte close, ceux du petit centre hospitalier : l'écho de pas et de portes, en dépit de l'heure tardive.

Le prêtre se pencha. Son visage entra dans la lumière.

— Le crabe… il est partout, mon père, articula Matthias Laugier. Métastases, ils appellent ça… Moi, j'appelle ça l'Ennemi. Car c'est une guerre. Et je l'ai perdue. J'avais aucune chance de toute façon…

Le visage du père Daniel Eyenga demeurait profondément concentré. C'était le patient qui avait réclamé sa présence. Le prêtre s'était renseigné auprès du personnel médical. Cancer de la plèvre, cancer pulmonaire en phase terminale. Avec des atteintes du péritoine, du péricarde, des testicules, du larynx. L'amiante : très présent, jusqu'à son interdiction, sur les tournages de films, dans les décors et les équipements.

— L'amiante, dit Matthias Laugier comme s'il lisait dans les pensées du curé. Il y en avait beaucoup dans les décors de cinéma à l'époque, dans la peinture, dans les gaines de ventilation, et même dans la neige artificielle. Partout. Ils l'ont interdit depuis. Mais cette saleté de maladie met trente ans à se déclarer.

Le prêtre hocha la tête.

Il avait devant lui, ouverte sur la tablette près du lit, une petite boîte en plastique renfermant une faible quantité d'huile qu'il avait bénie durant la dernière messe chrismale. Il enfila des gants avant de toucher le malade.

Dans le halo de la lampe, le visage étroit, aux os saillants, pareils à des couteaux, était aussi gris que si on l'avait frotté avec de la cendre, les yeux enfoncés dans les orbites.

Le prêtre balaya du regard la pièce faiblement éclairée, cherchant la poubelle. À cause du protocole anti-Covid, il n'avait pas le droit de sortir quoi que ce soit d'ici. Ainsi les gants, la boîte et la pipette scellée contenant le vin consacré – dont il allait déposer une goutte sur la langue du malade en guise de communion – iraient tous dans la poubelle à pédale avant d'être incinérés. Il avait mis le vin de côté lors de la dernière messe, acheté la pipette dans une pharmacie.

— Ce n'est pas seulement pour recevoir l'onction des malades que je vous ai fait venir, dit l'homme.

L'attention du père Eyenga se reporta sur le patient. Celui-ci avait prononcé cette dernière phrase avec une intonation des plus étranges.

— Si je vous disais ce que j'ai vu, mon père, vous en perdriez le sommeil, croyez-moi… *Vous perdriez votre foi en Dieu.*

Le patient regardait fixement l'ecclésiastique. Ce dernier vit au fond des orbites du malade une lueur qui lui arracha un frisson.

— Que voulez-vous dire, mon fils ?

— *L'enfer, mon père… J'ai été un de ses démons…*

Un souffle glacé passa sur la nuque du prêtre.

— Reprenez-vous, murmura-t-il d'une voix étranglée. Ne dites pas des choses pareilles.

Il entendit la respiration caverneuse – et il pensa aux poumons nécrosés.

— Vous n'avez pas idée, mon père… pas idée de ce que j'ai vu, *de ce que nous avons fait*… Je suis sûr que, s'il y a une lumière au bout du tunnel, pour nous ce sera celle des flammes de l'enfer…

Il y avait quelque chose d'effrayant, d'un peu ridicule aussi, dans les paroles du patient. Une larme roula sur sa joue ravinée. Soudain, la main qui avait une aiguille de perfusion enfoncée dans la veine serra celle, gantée, du prêtre. Eyenga sursauta.

Puis la main le lâcha, se déplaça vers le tiroir de la table de chevet, de l'autre côté du lit. Une enveloppe cachetée à l'intérieur. La main aux longs doigts noueux s'en saisit, la tendit au prêtre.

— Vous le savez, mon père, avec cette saloperie de Covid on n'a pas le droit de sortir quoi que ce soit d'ici et je ne peux pas le faire moi-même. S'il vous plaît…

Eyenga lança un regard coupable vers la porte.

— Vous savez bien que moi non plus je n'ai pas le droit, mon fils. (Il ne s'habituerait sans doute jamais à appeler « mon fils » une personne plus âgée et à l'article de la mort.) Tous les objets dont je me sers iront dans cette poubelle.

— S'il vous plaît, mon père… c'est important.

La main qui brandissait l'enveloppe était agitée d'un tremblement. Le curé aperçut le dessin d'une spirale sur le papier kraft, ainsi qu'un prénom et un nom.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— S'il vous plaît, mon père. Faites ça pour moi. Vous devez la remettre en mains propres, j'insiste. Ce sont mes dernières volontés…

Une grimace de douleur contracta ses traits. L'homme avait l'air aux abois. Le prêtre regarda le nom inscrit sur l'enveloppe.

Kenneth Zorn. Curieux patronyme, se dit-il.

— C'est qui ? voulut-il savoir.

— Vous le trouverez sans peine sur Internet. Je ne connais pas son adresse actuelle. S'il vous plaît, mon père, s'il vous plaît… C'est important…

L'homme d'Église consulta sa montre. Les heures des visites étaient passées depuis longtemps, mais il avait droit à quelques écarts ici, spécialement dans des situations comme celle-ci. De temps en temps, la pénombre de la chambre était illuminée par le flash d'un éclair de chaleur. Il régnait en ce mois de juin une température suffocante, qui déposait un vernis de sueur sur le front sombre du prêtre.

— Mon fils, je…

— Je vous en prie, mon père, je vous en prie, le supplia Laugier. Si vous voulez sauver une âme… S'il est encore temps de le faire…

Eyenga hésita. Il avait la bouche sèche. C'était un curé moderne, féru de nouvelles technologies, de science. Peu porté sur la superstition. Pourtant une pensée •••

irrationnelle venait de s'insinuer en lui. Celle qu'une forme de malveillance était à l'œuvre ici. Dans cette chambre.

Le prêtre frissonna encore une fois, comme s'il avait froid. Il n'avait qu'une envie : se tirer. Il prit l'enveloppe. *Qui était ce Zorn ?* Qu'y avait-il donc dans cette enveloppe de si important et pourtant de si léger quand il la palpa ? Plutôt un petit objet qu'une lettre… *Un bijou ? Une clé USB ?* Il la glissa dans la poche de sa veste. Prit la boîte en plastique contenant l'huile bénite. Oignit le front et les paumes du patient en répétant des phrases qu'il avait si souvent prononcées qu'elles avaient fini par se vider de leur substance :

— « Dieu notre Père, de qui vient tout réconfort, par ton Fils tu as voulu guérir toutes nos faiblesses et nos maladies, sois attentif à la prière de notre foi… »

IL AVAIT ÉTÉ TIRÉ D'UN RÊVE DES PLUS DÉPLAISANTS. UN RÊVE OÙ IL REVOYAIT TOUS LES MORTS QU'IL AVAIT LAISSÉS SUR LE BORD DE LA ROUTE

DIX MINUTES PLUS TARD, il filait le long des couloirs. Émergeait avec soulagement dans la nuit chaude. Au-dessus des toits d'Ax-les-Thermes, les éclairs craquaient, pareils à des mains invisibles déchirant le tissu de la nuit. Mais toujours pas de pluie.

Il pressa le pas jusqu'à la place du Breilh, où était garée sa Volvo.

Les cafés étaient fermés, les lumières de l'hôtel-restaurant éteintes, le parking de la place désert en dehors de sa voiture. Dans le silence de la petite ville endormie, l'église Saint-Vincent jetait son clocher contre la nuit et le profil des montagnes. Derrière elle, l'obscurité grondait, flagellée de lueurs.

Grondant, le cœur du prêtre l'était aussi. Ce qu'il avait ressenti dans cette chambre lui avait rappelé ce qu'il avait éprouvé, enfant, en assistant à une cérémonie *bwitie* dans son village au bord du golfe de Guinée. Tout était remonté à la surface. Les eaux inertes du delta, les mille et un bruits de la nuit africaine, les calebasses et les écuelles remplies de poudres de couleur, le féticheur psalmodiant des formules rituelles. Il avait huit ans quand il avait assisté à la cérémonie, à la clarté des bougies.

Il avait ressenti ce soir le même pouvoir obscène plus fort que la mort. La même crainte atavique. Pourquoi ? Qu'avait-il perçu que sa raison ne pouvait appréhender ?

Tout à coup, un éclair plus puissant que les autres cisailla le ciel noir. L'espace d'un instant, sa lueur aveuglante étira sur l'asphalte du parking une ombre géante : celle de la croix au sommet de l'église.

Une croix inversée… orientée dans sa direction…

Il était seul sur la place, minuscule silhouette au bout de l'immense croix d'ombre qui s'allongeait vers lui.

Saisi d'une peur très ancienne, il se dépêcha de déverrouiller la voiture et de se mettre au volant.

L'enfer, mon père… J'ai été un de ses démons…

Il démarra, le cœur battant, quitta le parking, roulant trop vite dans les rues endormies.

L'enfer, mon père… J'ai été un de ses démons…

Il ne commença à mieux respirer qu'au bout de plusieurs kilomètres.

Mardi 21 juin

1

DANS SON RÊVE, il voit un cheval décapité suspendu à des câbles dans le blizzard glacé. Il voit un cercle d'étudiants réunis autour d'une piscine où flottent des poupées aux yeux bleus, ouverts et fixes. Il voit un brave berger allemand qui se fait dévorer par des loups en défendant son maître dans une forêt polonaise. Il voit un chalet brûlant comme une torche dans la nuit, avec à l'intérieur deux âmes perdues, maudites. Il voit deux sœurs en robe de communiante sous la lune, se tenant par la main. Une silhouette étendue sur un lac gelé de montagne, recouverte d'une carapace de glace. Un jeune homme-cerf renversé par une voiture sur une route déserte… Bien d'autres… Il voit un père assis à son bureau, l'écume aux lèvres. Un bébé mort : son bébé. Il voit des morts : femmes, hommes, enfants… Il voit le meurtre, la torture et le carnage, la haine, la vengeance, l'appât du gain, le deuil, la stupidité. Et personne n'y peut rien changer. Car c'est ainsi depuis la nuit des temps.

Un son strident le blessa tel un stylet planté dans son oreille.

Il se réveilla. Et comprit. Chaque fois que le téléphone sonnait à l'aube, il savait que l'océan de la nuit venait de rejeter un nouveau cadavre sur le rivage du jour.

2

LE PANNEAU À L'ENTRÉE du grand hôpital psychiatrique indiquait les pavillons de soin, la cafétéria et l'auditorium sur la gauche, les services administratifs, les parkings, le restaurant du personnel et le bureau des admissions à droite.

Mais il n'eut pas besoin de s'orienter : les rotations des gyrophares jetaient des éclats bleus droit devant, au-delà de la barrière, illuminant la monumentale galerie d'arcades couronnée par la flèche de la chapelle.

Il roula jusque-là, descendit de voiture, demanda où ça se passait au planton qui bayait aux corneilles – et qui manifestement n'avait pas vu la scène de crime, sans quoi il aurait été infiniment moins détendu –, puis s'engagea à pied sous le porche avant de tourner à droite et de suivre la galerie ouverte, passant d'une arcade à l'autre, le visage frappé par l'aube acidulée.

Toute une architecture d'un autre siècle se déployait, un vaisseau de pierre lourd, lugubre et néanmoins conçu pour réparer les âmes, se dit-il en marchant alternativement dans la lumière rasante du matin et dans l'ombre des piliers. Mais les âmes, contrairement aux choses, ne se réparent pas. Tout au plus peut-on les aider à ne pas s'autodétruire, à survivre.

Et à ne pas blesser les autres.

Quelqu'un pourtant, en ces lieux, avait pris la vie de quelqu'un d'autre.

— Désolé de t'avoir réveillé, Servaz, avait déclaré le nouveau commissaire divisionnaire au téléphone. On a un homicide.

— Homicide ? avait répété un Martin Servaz quelque peu endormi.

Il avait été tiré d'un rêve des plus déplaisants. Un rêve où il revoyait tous les morts qu'il avait laissés sur le bord de la route, tous ceux qui avaient prématurément quitté son existence, tous ceux qui avaient émaillé sa carrière de flic.

— Le mieux, c'est que tu viennes voir.

Il avait fini d'ouvrir les yeux sur l'autre moitié du lit : vide et froide. Il était sous la douche en se demandant si Radomil, son voisin de palier, un musicien bulgare arrivé à Toulouse avec sa fille quelques années plus tôt, était levé et s'il allait pouvoir confier Gustav à cette dernière, quand le téléphone avait de nouveau sonné. C'était Vincent Espérandieu cette fois – son adjoint.

— Tu es en route ?

— Pas encore.

— Tu as quelqu'un pour garder Gustav ? avait demandé Vincent.

— Je comptais demander à Anastasia, la fille de mon voisin. Elle cherche toujours du boulot.

— Pas la peine. J'ai dit à Charlène de passer le récupérer.

Il prendra son petit déjeuner avec Flavien et Megan.

Charlène Espérandieu : la très belle femme de son adjoint[1]. Son fils serait ravi de prendre le petit déjeuner en sa compagnie et avec ses « cousins ». C'est ainsi que Gustav les appelait. Car Vincent était son meilleur ami autant que son adjoint. Peut-être même son *seul* ami. Avec Samira, bien sûr : l'autre membre éminent de son groupe d'enquête. Mais Samira était trop différente, trop indépendante, trop à part. Il se dit une fois encore que, s'il voulait profiter de son fils, c'était maintenant. Il savait que plus Gustav allait grandir, moins il aurait envie de passer du temps avec son père. Il connaissait la solution : lâcher la Crim, se trouver un boulot pépère au sein de la police avec des horaires bien bornés et des week-ends à soi, envoyer promener tout le reste.

Et il souhaitait aussi consacrer plus de temps à Léa si jamais elle rentrait d'Afrique…

Léa… Un pincement au cœur… Il aperçut un autre flic en uniforme un peu plus loin, qui lui montra le chemin quand il eut dégainé sa brème. Puis un autre encore. Personne en vue à part des flics.

À distance, sous une autre galerie, le nouveau divisionnaire était en grande conversation avec le proc, ainsi qu'avec deux hommes en blouse blanche, qui étaient peut-être des infirmiers ou des psychiatres.

Mince, la quarantaine, en paraissant dix de moins, arborant costumes bien coupés et cravates en soie, Hervelin était le plus jeune directeur qu'ait connu le SRPJ. Il avait grimpé dans le ciel de la police toulousaine avec une trajectoire digne d'une fusée SpaceX. La raison de cette fulgurante ascension était on ne peut plus simple : il était nul en travail de terrain, mais expert en statistiques, en réglementations, en parlottes et bientôt – Servaz n'en doutait pas – en ouverture de parapluie. Hervelin avait tout de suite regardé l'enquêteur le plus célèbre de la maison non comme un atout mais comme un danger pour sa propre carrière. Parce que personne, pas même lui, n'ignorait que c'était aussi l'enquêteur le plus *incontrôlable* de la maison. Sentant une présence dans l'angle de son champ de vision, le nouveau divisionnaire pivota. Il ne parut pas spécialement réjoui en découvrant son enquêteur vedette.

— Le commandant Servaz, déclara-t-il sobrement, sans que son visage exprimât quoi que ce fût. Il dirigera le groupe qui va mener l'enquête.

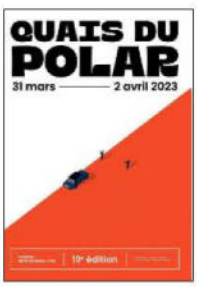
— Oui, oui, tout le monde connaît le commandant, réagit le magistrat.

Servaz se surprit à se demander si ça relevait du compliment ou bien du sarcasme. Il n'ignorait pas qu'il était considéré comme une espèce de légende au sein du SRPJ et du parquet, comme une anomalie aussi, que toutes sortes de rumeurs, de faits plus ou moins avérés et d'exagérations patentes circulaient à son sujet, et que n'importe quel nouveau venu dans la police ou la justice toulousaines finissait tôt ou tard par entendre parler de lui. Plusieurs interrogations accompagnaient généralement ces cancans. Comment faisait-il pour avoir autant de résultats ? Pourquoi était-il toujours commandant ? Pourquoi ne demandait-il pas une autre affectation ?

— Commandant, voici le Dr Rollin, dit le divisionnaire en essuyant une poussière invisible sur son costume. C'est lui qui dirige l'établissement. Et voici M. Joubert, infirmier.

Servaz examina les deux hommes. Le psychiatre, la cinquantaine, tignasse grise, visage allongé et lunettes, les mains profondément enfoncées dans les poches de sa blouse deux tailles au-dessus, qui flottait sur ses épaules tel un vêtement sur un cintre. L'infirmier, la trentaine, une de ces barbes longues et taillées au carré qu'affectionnent les moins de quarante ans par les temps qui courent. Il y en avait plein les rues. Semblables à un débarquement d'extraterrestres déguisés en pères Noël. Le visage du jeune infirmier était tendu, celui du psychiatre en proie à la stupeur. Servaz se demanda à quel point ce qu'il y avait à l'intérieur était pénible à voir. ■

1. Voir *Glacé*, XO Éditions et Pocket.



L'INFO EN PLUS

Bernard Minier sera présent à la 19e édition de Quais du Polar, qui se déroulera à Lyon du 31 mars au 2 avril. On y retrouvera une centaine d'auteurs, parmi lesquels Javier Cercas, Carmen Mola, William Boyle, R.J. Ellory, Franck Thilliez ou DOA. Puis, du 4 au 9 avril, rendez-vous en noir toujours, mais sur écran, avec la 3e édition du festival de cinéma Reims Polar, qui sera accompagnée d'événements littéraires avec notamment la présence de Maxime Chattam, président du jury de la section « Sang neuf ».

quaisdupolar.com ; reimspolar.com (lire aussi page 22)

MERYEM ALAOUI

Il était une fois en Amérique

Après un sublime premier roman qui l'a menée sur la liste du Goncourt, l'autrice marocaine publie un second ouvrage forcément attendu, inspiré de son expérience new-yorkaise. Un défi relevé avec une grande virtuosité.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Il arrive parfois qu'un beau livre naisse d'une grande déception. En 2019, Meryem Alaoui a quitté son Maroc natal pour vivre son rêve américain. Elle s'est installée avec son mari et ses enfants à New York, à Brooklyn plus précisément, l'un des quartiers les plus vastes de la ville, l'un des plus diversifiés aussi puisqu'il est à la fois le refuge des artistes les plus en vue et le berceau historique de certaines diasporas populaires comme les communautés polonaise, portoricaine ou encore haïtienne. Dans ce bouillon de culture, l'écrivaine travaille à l'adaptation cinématographique de son livre. Un an plus tôt, cette ancienne dirigeante d'un groupe de presse marocain secouait la rentrée littéraire avec *La vérité sort de la bouche du cheval*, son premier roman. Au cœur des quartiers populaires de Casablanca qu'elle connaît par cœur pour y avoir vécu, elle racontait, avec une langue poétique et brutale, bourrée d'argot savoureux, la destinée de Jmiaa, une prostituée au fort caractère et à l'esprit vif qui se rêvait en star de cinéma. Une sublime entrée en littérature qui lui avait même valu d'être l'invitée surprise de la liste du Goncourt. Mais tout ne pouvait pas être aussi simple et il fallait bien qu'une ombre inattendue vienne soudainement noircir le tableau : « *Du jour au lendemain, on m'annonce que l'adaptation ne se fait plus,* se rappelle Meryem Alaoui. *Étrangement, j'ai alors ressenti une forme de soulagement.* » C'est un mal pour un bien. L'écrivaine est libérée d'un poids, comme s'il fallait couper le cordon avec son premier roman. « *Dès le lendemain de l'annonce, je me suis mise à mon bureau et j'ai écrit les premières lignes de ce qui allait être* Sweet Chaos. »

FENÊTRE SUR COUR

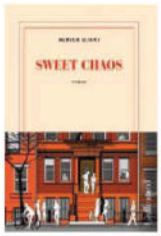
Le deuxième roman, un défi de taille pour la plupart des écrivains. Surtout quand le premier vous a placé dans la catégorie des plumes prometteuses à surveiller de près. Alors, Meryem Alaoui se raccroche à une façon de faire qui lui a réussi. Son premier roman, dans les entrailles de Casablanca, a été écrit à Casablanca ; dans son appartement de Brooklyn, elle va donc écrire sur Brooklyn : « *Jusqu'à présent, pour moi, l'écriture naît de l'immersion, de l'observation, des choses vues et vécues,* explique-t-elle, amusée, *c'est plus facile, je pense que ça me rassure.* » Ça tombe bien, New York est un lieu magique pour quiconque cherche l'inspiration. De la ville qui ne dort jamais émane une énergie sans nulle autre pareille : « *Ce qui est fou avec New York, c'est qu'on n'a jamais vu une ville coller aussi parfaitement aux clichés. Tout ce qu'on va imaginer, on finira par le trouver.* » Un lieu symbolise plus que n'importe quel autre la vitalité, la

frénésie et le côté cosmopolite de la capitale économique américaine : l'immeuble new-yorkais. Contrairement aux habitudes parisiennes, où le salut matinal apparaît déjà comme un effort surhumain, le « *flat* » dissimule souvent derrière ses murs une vie en communauté faite de tensions, de romances et de drames. Un petit théâtre de l'humanité ou rebondissements et émotions sont légion.

« SEX AND THE CITY »

Dans *Sweet Chaos*, Meryem Alaoui choisit donc de faire d'un immeuble le décor presque unique d'un huis clos endiablé. Car, si sur le fond elle s'est facilité la tâche en couchant à nouveau sur le papier un environnement connu, sur la forme, elle a pris des risques : « *Je me suis embarquée dans une histoire plus complexe, avec beaucoup de personnages. Surtout, contrairement à mon premier roman, ce n'était pas écrit à la première personne, incarné par un personnage dont je connaissais le regard, la psychologie, la langue. Il a fallu trouver un subterfuge.* » L'histoire est racontée par un narrateur fantôme, comme une ombre qui déambule dans les couloirs, franchit discrètement le seuil des appartements, pénètre l'intimité des foyers, un peu à la manière d'une caméra. L'écriture de Meryem Alaoui est d'ailleurs très cinématographique et on sent infuser dans son texte des décennies de fictions new-yorkaises. Ici et là, on se prend même à sourire quand on croit deviner certains clins d'œil aux films, aux séries ou aux livres qui ont bercé notre adolescence. On découvre Riley et Graham, le couple marié qui s'est perdu en se donnant trop de liberté. Leur ami du deuxième, Ethan, architecte renommé réputé pour ses soirées, Jolene, la tôlière dont la curiosité n'est jamais rassasiée, mais qui a ses propres problèmes à régler. Clara, Rebecca et Jennie, la colocation infernale, la Cubaine Mme Ruiz, Stephen, le mystérieux Polonais, Audrey et Eli, le couple mal assorti. Tous cohabitent, s'entraident souvent, se percutent parfois. *Sweet Chaos* est une savoureuse étude de mœurs qui dissèque l'anatomie des couples et les ailes du désir, qui questionne la solidité des liens familiaux et amicaux, qui savoure les secousses de nos existences. Une partie d'échecs dans un immeuble qui comprend tout ce qui fait la beauté cabossée de l'humanité : la vie mode d'emploi. ■

Léonard Desbrières



★★★★☆
SWEET CHAOS
MERYEM ALAOUI
296 P., GALLIMARD, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

Le début de la fin

Dans un récit à deux voix, le juré du prix Goncourt TAHAR BEN JELLOUN ausculte la vie d'un couple, entre Paris et Casablanca.

Nabile et Lamia se sont rencontrés pendant leurs études à Paris, puis sont revenus dans leur Maroc natal pour s'y marier. Il est médecin pédiatre, elle dirige une pharmacie et ils vivent aisément à Casablanca, avec leurs trois enfants. Dix ans après, elle demande le divorce. Le vernis a craqué, et vous n'êtes pas au bout de vos surprises. La suite du récit alterne la version des ex-époux sur leur séparation, ainsi que sur d'autres pages de leur vie. Et l'on comprend que *Les Amants de Casablanca* est tout sauf une histoire à l'eau de rose. Il y est question des fulgurances du désir, des fossés entre les classes sociales, des traditions dans une société patriarcale, et de tout ce que doit affronter une femme marocaine pour être l'égale des hommes. La ruse politique et l'efficacité dramaturgique de Tahar Ben Jelloun sont à la hauteur des enjeux. ■

Hubert Artus

★★★☆☆
LES AMANTS DE CASABLANCA
TAHAR BEN JELLOUN
336 P., GALLIMARD, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

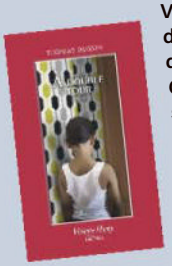
Date limite

Le temps est une affaire de date – que ce soit pour marquer un moment de l'Histoire ou signifier un rendez-vous « galant », selon l'acception anglo-saxonne du terme. Ce n'est donc pas un hasard si les fantômes proustiens de Swann ou d'Odette apparaissent dans le nouveau roman, acide et saisissant, de Nicolas Fargues, *La Péremption* – intitulé ô combien temporel. Professeure d'arts plastiques tout juste âgée de 50 ans, Zélie choisit de partir tôt à la retraite, car elle ne comprend plus ses élèves, emblématiques d'une génération *« hermétique aux temps morts* [et] *aux textes de plus de six lignes »*. Une véritable remise en cause existentielle pour cette plasticienne qui avait connu un petit succès, il n'y a pas si longtemps, avant de se sentir démodée et d'en arriver à se dire que *« l'art, c'est comme les bons sentiments : un caprice de nantis, d'esthètes et de naïfs »*. Lors d'une soirée chez son vieil ami Mathieu (engagé dans la cause des sans-papiers), cette mère d'un jeune vendeur chez Sonia Rykiel rencontre un charmant Congolais, de vingt ans son cadet, Schock. Séduite, Zélie entretient alors une relation avec ce garçon ambitieux, qui souhaite créer un élevage ultramoderne de chèvres à Bukavu, labellisées *« Développement durable »*. Le début d'une nouvelle vie ? Une fois encore, l'auteur de *J'étais derrière toi* n'a pas son pareil pour imaginer des situations dérangeantes, titiller les codes sociaux et composer des personnages complexes. Élégant et précis, son style met d'ailleurs particulièrement en avant les mots de l'oralité en les insérant, en italique, au cœur de sa phrase, afin de mieux rappeler les évidences que l'on ne saurait voir. Ainsi, vieillir, ne serait-ce pas avant tout *« s'étonner un peu moins chaque jour du caractère banal de nos particularités »* ?

★★★★☆
LA PÉREMPTION
NICOLAS FARGUES
192 P., P.O.L., 19 €. EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

ET AUSSI...

★★★☆☆
À DOUBLE TOUR
THOMAS OUSSIN
120 P., VIVIANE HAMY, 14,90 €



Romancier de l'éternelle enfance et de l'extrême cruauté de la puberté, Thomas Oussin possède un imaginaire hanté par des mères monstres. Dans son nouveau roman, nous suivons Victor entre deux époques de sa vie, articulées autour d'un sordide fait divers. Garçonnet, il se fait séquestrer pendant deux ans par sa mère, qui a disjoncté après avoir subi deux traumatismes. Il partage cette prison avec sa grande sœur, tisse avec elle des mondes pour survivre. Plus tard, vivant alors chez sa grand-mère, il est lucide sur sa mémoire traumatique, et raconte. Davantage psychologique que le premier livre de l'auteur, *À double tour* cache une intrigue au dénouement effroyable. **S.B.**

★★★★☆
UN HONNÊTE HOMME
ISABELLE FLATEN
224 P., ANNE CARRIÈRE, 19 €

Et si le véritable héros de *Madame Bovary*, c'était Monsieur Bovary ? Tel est le pari d'Isabelle Flaten qui réécrit dans *Un honnête homme* le roman de Flaubert du point de vue de Charles, le mari si doux, si bon, homme humble, honnête, courageux, dévoué, terriblement malheureux pourtant, qui méritait bien cette réhabilitation. Ingénieuse, l'autrice trouve le juste itinéraire entre les deux écueils qui auraient pu compromettre son entreprise : la paraphrase et l'infidélité. Elle respecte la nature profonde du personnage de Charles, falot, transparent, voué aux seconds rôles, loin de la lumière, et elle ne s'écarte du scénario de Flaubert qu'à la toute fin, en inventant à son héros une troisième vie enfin heureuse, loin de Yonville, comme une revanche sur le destin. **Jean Hurtin**

JOSEPH D'ANVERS

L'adolescent avant lui

L'écrivain-musicien revit les quelques semaines de 1994 qui précédèrent son baccalauréat, sur fond de Nirvana. Juste et astucieux.

Le groupe culte des années 1990 Nirvana a marqué toute une génération.

« *Aujourd'hui, Kurt Cobain est mort.* » Pour cette bande de copains qui honnit la FM et s'approvisionne chez le seul disquaire indépendant de la ville, le coup est rude. Il faudra vite l'encaisser : le bac arrive dans deux mois. Alors, on passe ses Docs et sa surchemise à carreaux, on fait tourner les Lucky, les joints et la Fischer, on envoie *Nevermind* à fond et on lance un *pogo* sur le lino d'une chambrette. Puisque le grunge est la musique du désenchantement, on se réchauffe comme on peut sous le néon blafard de Nirvana.

Dans ce quatrième roman très autobiographique, l'auteur-compositeur Joseph d'Anvers aligne les instantanés réussis d'un âge suspendu entre insouciance et gravité. Une balade mutique avec la fille dont on peine à devenir mieux que le bon copain. La répétition pleine de fièvre dans le local du groupe, au fond du jardin. Une bagarre au réfectoire pour des peccadilles, mais surtout pour l'honneur. L'officialisation très cérémonielle d'un nouveau couple le lundi matin dans la cour du lycée. L'ensemble est saupoudré d'une dose généreuse de références chères à la génération X, des Black Sessions de France Inter aux catalogues de La Redoute, et structuré par plusieurs arcs narratifs attendus mais astucieux, une rivalité entre bandes qui dégénère ou la succession de progrès malhabiles qui conduisent à une première fois.

Rien qui révolutionne le roman d'apprentissage contemporain, en somme, mais l'attrait d'*Un garçon ordinaire* réside dans la justesse de son point de vue. Là où la langue et l'analyse sociologique faisaient de *Leurs enfants après eux* l'œuvre d'un adulte considérant le monde de son adolescence, Joseph d'Anvers s'efforce plutôt de redevenir le presque bachelier qu'il fut. D'un style simple et direct, il capte à la première personne l'essence délicate de ses monologues et débats intérieurs d'antan. On suit avec lui la drôle d'alchimie de la mémoire, qui retiendra à parts égales l'essentiel et l'insignifiant. Et puis on vit l'éclosion d'un artiste qui apprivoise peu à peu les bouillonnements d'aujourd'hui et les pertes à venir. ■ **Antoine Faure**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

★★★☆☆
UN GARÇON ORDINAIRE
JOSEPH D'ANVERS
224 P., RIVAGES, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

PATRICE NORMAND/LEEXTRA/RIVAGES – PICTURE ALLIANCE/DPA/BRIDGEMAN IMAGES

PIERRE ASSOULINE

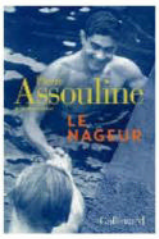
Touché mais pas coulé

Le destin d'un champion hors du commun, survivant de la Shoah, qui se reconstruisit contre vents et marées.

Réduire Alfred Nakache à son surnom de « nageur d'Auschwitz » n'est pas faire honneur au champion du monde de nage libre au destin extraordinaire. Dans son titre, *Le Nageur,* Pierre Assouline répare un peu cette injustice, renouant avec sa veine de biographe. D'ailleurs, tout commence ici par un saint désir de vengeance : « *Si je le revois je le tue.* » Nakache veut parler de Jacques Cartonnet, son rival et ennemi qui l'a fait coffrer par la Gestapo, entraînant l'assassinat de sa femme et de ses filles dans les industries de la mort. L'écrivain revient sur sa grande victoire aux J.O. de Berlin en 1936, une humiliation pour les nazis qui ne lui pardonneront pas. À Paris, sa popularité le protège un temps. Tout d'abord, la loupe de l'enquêteur passionné s'arrête sur la jeunesse constantinoise de Nakache et l'empreinte de sa culture judéo-arabe sur toute sa trajectoire de vie. Apprendre à nager à son enfant est fondamentalement conseillé par le Talmud. Au départ pourtant, il nage sans grâce bien qu'avec force et obstination.

Nakache le solaire, puis Nakache anéanti et le même qui, reprenant la compétition, se sort de l'eau des abîmes de l'âme. Auteur de *Vies de Job,* Pierre Assouline compare le nageur avec le personnage de la Bible hébraïque : l'un dans les latrines d'Auschwitz, l'autre sur son tas de cendres. À travers ce beau portrait en eaux troubles et sous le soleil de la Méditerranée, on retrouve la minutie inspirée de l'écrivain qui voit la lumière dans les temps sombres. ■

Simon Bentolila



★★★★☆
LE NAGEUR
PIERRE ASSOULINE
418 P., GALLIMARD, 19 €

Par la case prison

En 2013, l'ex-Femen Pauline Hillier est incarcérée quatre mois à Tunis pour atteinte aux bonnes mœurs après avoir manifesté seins nus. Une mésaventure dont elle s'inspire dans *Les Contemplées* pour relater le quotidien de la narratrice dans le « *pavillon D* », cellule qu'elle partage avec vingt-huit codétenues. La prison est un microcosme dans lequel il y a « *des règles derrière les règles* », des gardiennes « *aux sourires carnassiers* ». S'y dresse pourtant une sororité puissante entre les détenues, qui initient volontiers la narratrice à sa nouvelle vie en échange d'une séance de chiromancie. Plusieurs portraits de femmes s'établissent sous les yeux de l'inexpérimentée qui découvre peu à peu des tueuses d'époux violents, des voleuses ou encore des prostituées. L'incarcération offre un goût de liberté à celles qui ne subissent plus le joug des hommes, « *un refuge dans la tempête* » où les victimes réelles sont prisonnières malgré elles. Entretenant ce paradoxe avec ferveur, l'autrice vendéenne plonge le lecteur dans l'extrême brutalité du patriarcat politique et religieux avec ce récit saisissant. ■

Marie Jouvin

★★★☆☆
LES CONTEMPLÉES
PAULINE HILLIER
204 P., LA MANUFACTURE DES LIVRES, 18,90 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU ÉRIC CHEVILLARD

Il n'y a qu'Éric Chevillard pour commencer un roman par « Or ». Et pour écrire sans en avoir l'air tout un roman sur le sujet, précisément, de la méditation d'un sujet pour un roman – mise en abyme caractéristique de sa tournure d'esprit. Il imagine donc qu'on livre au narrateur de *La Chambre à brouillard,* savant amateur de son état, une sorte de bestiole inconnue, qu'il installe dans sa cave pour l'étudier et qu'il nomme *« le sujet »,* comme en pathologie. On ne saura jamais ce que c'est ; on saura tout en revanche des réflexions qu'elle inspire au savant, passionné, fasciné, obsédé et troublé… C'est, en vérité, un exemple réussi de roman sur rien, au sens flaubertien : un récit monté artistement au-dessus d'un trou noir, dont il est question sans cesse mais sur quoi rien de concret n'est dit. On pourrait croire à un jeu théorique au énième degré, et c'est un peu ça ; pour autant, ce livre n'est pas réservé aux amateurs d'expériences métalittéraires, car l'humour sarcastique et pétillant de Chevillard le rend très drôle et jamais ennuyeux. Ses phrases, travaillées avec un soin maniaque, tirent vers l'aphorisme (d'où les alinéas quasi systématiques) et sont un régal pour les amoureux de la langue et des acrobaties qu'on fait avec. La chute malicieuse clôt ce roman-jeu de manière idéale, ce qui n'est pas peu paradoxal de la part d'un écrivain sujet au vertige, qui assure dans un autre livre paru ces jours-ci, *Craintif des falaises* (L'Arbre vengeur), n'avoir qu'une peur, celle de tomber.

Bernard Quiriny

★★★★☆
LA CHAMBRE À BROUILLARD
ÉRIC CHEVILLARD
208 P., MINUIT, 18 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LE FILS DE L'HOMME
JEAN-BAPTISTE DEL AMO
288 P., FOLIO, 8,70 €

Après plusieurs années d'absence, un père réapparaît, impose sa présence à sa femme et à son fils, et parvient à les amener dans une région montagneuse. L'auteur dépeint de manière brutale et poignante la vie difficile des paysans, leurs liens avec la terre, les animaux, la transmission, ainsi que les conséquences de l'industrialisation. À travers cette réflexion sur la destruction de l'environnement, Del Amo déploie une prose oscillant entre réalisme et poésie.
Simon Bentolila

★★★☆☆
LES BOURGEOIS DE CALAIS
MICHEL BERNARD
272 P., LA TABLE RONDE, 7,30 €. EN LIBRAIRIES LE 13 AVRIL.

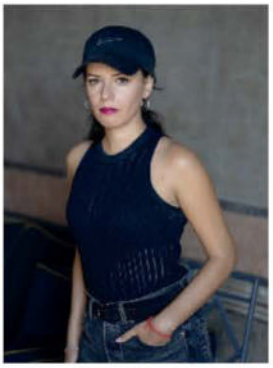
Sous la plume inspirée de Michel Bernard, l'histoire des *Bourgeois de Calais* de Rodin ne pouvait qu'être fabuleuse. Pour rappel, cet ensemble de statues représente six héros face à l'imminence du siège de Calais par les Anglais au XIVe siècle. Lorsque le maire de la ville lui confie cette œuvre hommage, le sculpteur n'est pas encore un maître. L'auteur nous plonge dans le mécanisme de création du génie, qui mettra dix ans pour mener à bien ce projet, la modernité du travail de Rodin n'étant pas du goût de tout le monde… **S.B.**

★★☆☆☆
LE RIRE DU GRAND BLESSÉ
CÉCILE COULON
160 P., J'AI LU, 7 €

Et si lire était interdit ? Dans cette courte dystopie, seuls les écrits déclamés par des liseurs lors de manifestations *« à haut risque »* sont autorisés. Et gare aux agents du *« Service national »* qui veillent au grain ! Ainsi, 1075 s'est engagé dans le service pour y appliquer la sécurité, et excelle à la tâche. Comme ses confrères, il a pour ordre de rester analphabète. Mais la tentation s'immisce. Un dieu dans la machine ? Une fable divertissante sur les ravages de la société du divertissement. **S.B.**

LAURA VAZQUEZ

Révolution poétique



La poétesse multirécompensée nous entraîne dans une folle épopée, dont les mots sont les héros.

Et si le meilleur moyen de faire fleurir à nouveau la poésie en France était de la libérer de ses chaînes, de rappeler à tous qu'elle se niche partout, tout le temps, au cœur de chacune des formes littéraires et qu'elle n'est pas seulement une succession de vers normés, pris au piège des carcans traditionnels. Voilà en tout cas la noble mission que semble s'être fixée la jeune écrivaine Laura Vasquez depuis qu'elle a pris la plume. Fer de lance d'une nouvelle génération poétique incarnée par Simon Johannin, Sara Mychkine ou encore Marin Fouqué, des performeurs qui n'hésitent pas à déclamer leur texte sur scène, des alchimistes qui triturent le langage jusqu'à obtenir les plus puissants breuvages, elle s'est vite fait une place à part dans notre paysage littéraire. Prix de la Vocation en 2014 pour *La Main de la main*, son premier recueil, organique et étrange, qui bousculait l'académisme ambiant, mention spéciale du prix Wepler en 2021 pour *La Semaine perpétuelle*, folle quête romanesque où les envolées poétiques venaient percuter sans sommation le récit, elle se lance cette fois dans une entreprise homérique, elle façonne une épopée dont les héros ne sont rien d'autre que les mots. Sur près de 400 pages menées tambour battant, *Le Livre du large et du long* raconte l'aventure épique d'une narratrice qui confronte son chaos intérieur à tout ce qui vit, rugit, au-dehors. Partout, les voix ricochent et forment un chœur de douceur et de douleur : *« Je t'écris pour te dire que les choses sont si graves qu'elles ne sont pas graves. »* ■
Léonard Desbrières

★★★★☆
LE LIVRE DU LARGE ET DU LONG
LAURA VAZQUEZ
432 P., SOUS-SOL, 22 €

Crever d'aimer

Après le succès d'*Attaquer la terre et le soleil*, Le Tripode republie l'œuvre devenue indisponible de Mathieu Belezi. *Le Petit Roi* est son premier roman, initialement paru en 1998. Il raconte, dans une prose qui mêle pudeur et éclat, l'arrivée d'un enfant chez son grand-père paysan. La mère a déposé son fils, pour deux ou trois ans, avant de fuir à l'étranger. Par une série de flash-back noyés dans le récit, nous comprenons que le jeune narrateur a grandi au milieu de parents occupés à boire et à se battre. Que peut-il faire de la bonté du vieil homme alors qu'il ne connaît rien de l'amour ? À la ferme de son « Pépé » comme au collège, l'enfant bouillonne de désirs contraires : chérir la terre splendide et aride de la Provence, se blottir contre cet aïeul si doux, et torturer les animaux ; se lier d'amitié, s'automutiler et abuser d'un camarade. Tout est insupportable ; rien ne l'est. C'est très juste, et très beau. ■
Gladys Marivat

★★★★☆
LE PETIT ROI
MATHIEU BELEZI
128 P., LE TRIPODE, 15 €

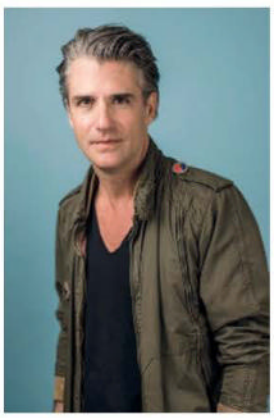
DANIELE MOLAJOLI/SOUS-SOL

MATHIEU TERENCE ▪ NADINE EGHELS

Plus vivants que jamais

Panser la douleur d'un décès tout en préservant le souvenir de l'être aimé, une voie empruntée par les deux écrivains dans des récits intimes et saisissants.

C'est bien parce que la mort prévient rarement de sa venue qu'elle laisse une trace indélébile et brutale, spécialement quand il s'agit de la personne avec qui l'on partage sa vie. Au caractère éphémère de l'existence, Mathieu Terence répond, avec *Les Quatre Vies d'un amour,* par un récit qui en ausculte toutes les émotions contrariées. Le narrateur y entretient une relation adultère avec Ariane – psychanalyste passionnée de Lou Andreas-Salomé et Nietzsche –, tout en décryptant la teneur de leur relation amoureuse dans des carnets. Sous sa plume, « *Nous* » devient délibérément conjugué à la première personne du singulier, entité désormais unique, inséparable et immuable. De Sils-Maria à Saint-Pétersbourg, les amants partent sur les traces du couple germanophone. Mais lorsque la femme décède brusquement en voulant sauver un enfant de la noyade, tout s'effondre. Ces carnets aux quatre saisons deviennent l'unique moyen pour le narrateur de s'adresser à elle, prolongeant les conversations avortées, ravivant détails et souvenirs au gré d'une écriture marquée par de nombreuses notes entre parenthèses, soliloques et analyses psychanalytiques qui ne manquent pas de ressusciter avec une grande beauté le souvenir de la défunte.



Poursuivant dans le thème, Nadine Eghels publie quant à elle un premier roman sur la mort – et surtout sur la vie de son mari, Paul Andreu, grand architecte connu pour ses nombreux travaux en France et à l'étranger (notamment l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle et l'opéra de Pékin). *Avec Paul* ne fait pas dans la demi-mesure : dès l'incipit, la primo-romancière impose la dure réalité des matins gris, la vitesse avec laquelle toute existence peut basculer au creux même d'un lit conjugal. Pas de litote pour faire passer la pilule, le rythme saccadé est ponctué par l'angoisse d'un futur incertain. Entre les anecdotes du couple, elle parcourt la difficulté du deuil, rappelant que ce « *n'est pas un travail ni un état* » mais quelque chose « *qui se fait à travers nous* ». Ce mélange de souvenirs et de lettres destinés à des anonymes en fait un mausolée puissant, concession à perpétuité des traces les plus intenses d'amours immarcescibles. ■

Marie Jouvin

JF PAGA/GRASSET - MARIE LÉVI/ARLÉA

★★★☆☆
LES QUATRE VIES D'UN AMOUR
MATHIEU TERENCE
320 P., GRASSET, 22 €

★★★☆☆
AVEC PAUL
NADINE EGHELS
200 P., ARLÉA, 19 €

3 RAISONS DE LIRE

Reste d'Adeline Dieudonné

Des thèmes toujours plus explorés
Tabous sexuels, relations adultères, non-dits de l'adolescence, maltraitances, liberté du corps des femmes : on retrouve ici les thèmes chers à Adeline Dieudonné. Ils sont traités différemment, car ils concernent une seule protagoniste : la narratrice, dont on ne connaîtra jamais le nom. *« Je ne pense pas qu'on m'ait appris à me taire. Simplement, on ne m'a pas appris à parler. Et on m'a dissuadée d'essayer »,* écrit cette désespérée qui va franchir bien des interdits.

Une intrigue choc autour du deuil
Quand s'ouvre le livre, M., son amant, vient de succomber à une crise cardiaque. Mais cet homme était marié… Refusant de se séparer du seul homme qui lui a procuré du plaisir et, surtout de l'estime, la narratrice décide de garder le corps. Non, elle ne le restituera pas à l'épouse de M. Elle le met sur la banquette de sa voiture, couvre le cadavre d'une couverture, et roule. C'est parti pour un cheminement immoral, des pérégrinations dingues. Entre déni et folie.

Une nouvelle forme à découvrir
La Vraie Vie avait une composition linéaire. *Kérozène* était un récit aux allures de puzzle. Dans *Reste*, on s'aperçoit rapidement que le texte que nous lisons est constitué des lettres que la narratrice écrit à l'épouse de son amant. Elle y raconte sa décision, la route avec le cadavre à bord. Des flash-back retracent également son propre parcours amoureux, sexuel, familial. Mais c'est aussi son propre lecteur qu'Adeline Dieudonné provoque.

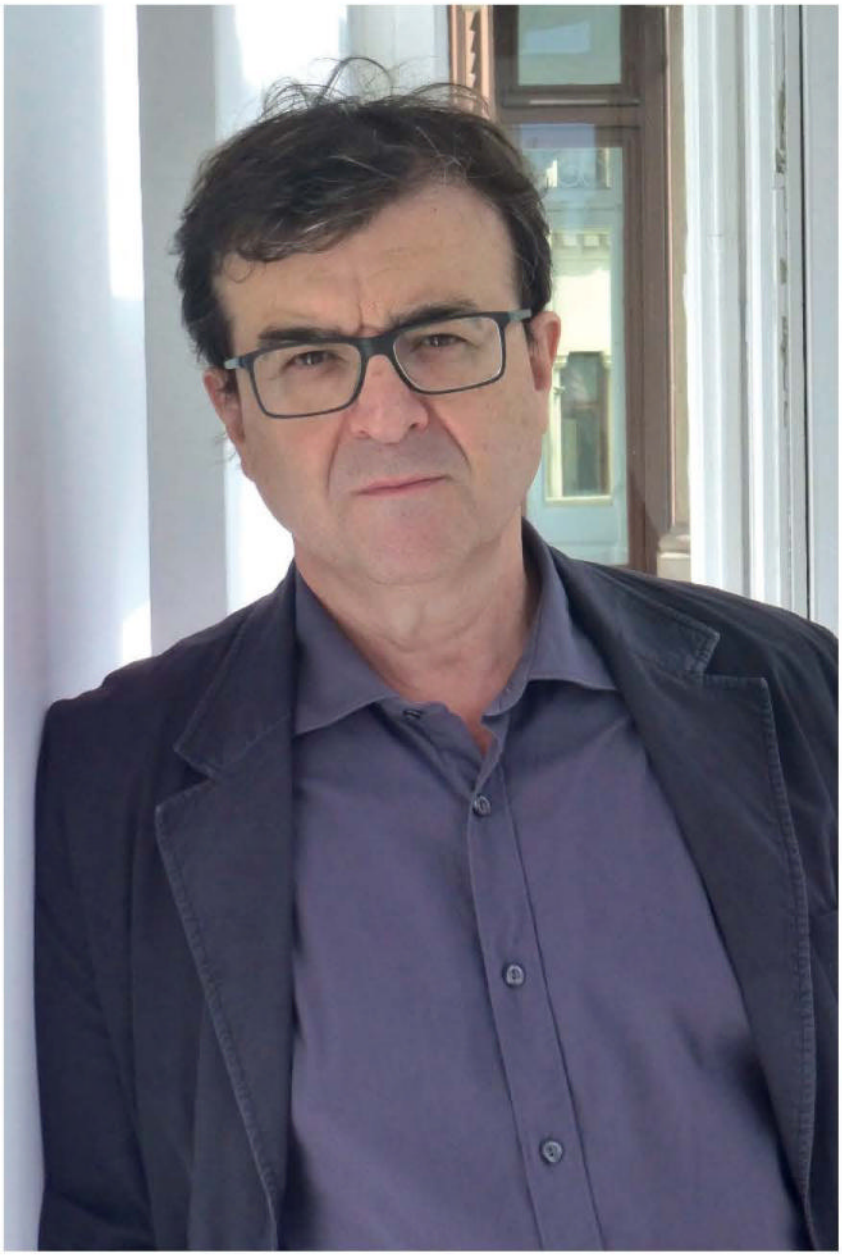
Hubert Artus

★★★☆☆
RESTE
ADELINE DIEUDONNÉ
288 P, L'ICONOCLASTE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

JAVIER CERCAS

Tout l'art du mensonge

L'auteur espagnol clôt avec brio la trilogie « Terra Alta » avec, toujours, l'inspecteur Melchor contraint ici de reprendre du service après l'enlèvement de sa fille par un Barbe-Bleue des temps modernes.



LM. PALOMARES/ACTES SUD

Un homme se réveille en sueur, persuadé que sa fille est morte. Depuis quelques jours, Cosette ne donne plus signe de vie et son portable est éteint. L'amie avec laquelle elle est partie en vacances sur l'île de Majorque est rentrée en Terra Alta, sans elle. Cosette avait besoin de « *réfléchir* ». Cela se comprend car, peu avant son départ pour Majorque, son père lui avait appris que sa mère n'était pas décédée dans un accident, comme il le prétendait depuis qu'elle était enfant, mais qu'elle avait été assassinée. Ce père, les lecteurs de Javier Cercas l'ont rencontré dans les deux précédents volets de la trilogie « Terra Alta », que *Le Château de Barbe-Bleue* vient refermer : l'inspecteur Melchor, reconverti en bibliothécaire quand s'ouvre ce dernier opus. Cinq années ont passé depuis l'enquête menée dans *Indépendance,* paru l'an dernier, mais l'ex-flic au passé trouble se voit contraint de reprendre du service pour tenter, cette fois, de sauver la chair de sa chair.

« DU TEMPS, DES GENS, DE L'ARGENT »

Et il n'a rien perdu de ses anciens réflexes. Avec la complicité de l'inspecteur Blai et de la nouvelle cheffe de l'unité d'investigation de Terra Alta, Paca Poch, Melchor décolle pour Majorque où l'attend un piètre comité de réception en la personne du sergent Benavides, tout sauf disposé à laisser l'ancien flic marcher sur ses plates-bandes. Qu'à cela ne tienne : cherchant des témoins, retraçant les dernières activités de Cosette avant sa disparition, Melchor retrouve la trace de sa fille sur l'enregistrement vidéo d'une boîte de nuit. À ses côtés, une inconnue. Puis un e-mail lui parvient, avec, écrit en objet, « *Votre fille* ». Son émetteur, anonyme, lui recommande un certain Damian Carrasco. « *Il peut vous aider. Racontez-lui l'histoire de votre fille. Écoutez-le. Ce que Carrasco vous dira pourra vous sembler complètement fou, mais c'est la vérité. Écoutez-le attentivement, c'est un homme bon, sans doute trop bon.* »

De Carrasco, Melchor apprend que le célèbre financier, magnat et philanthrope Rafael Mattson est un prédateur sexuel, qui missionne des entremetteuses (parmi lesquelles la femme présente aux côtés de Cosette sur l'enregistrement vidéo) chargées de recruter des jeunes filles pour lui

et les invités de sa demeure de Formentor. D'après l'informateur, Mattson tiendrait sur l'île « *un tas de gens par les couilles* », dont le corrompu Benavides. Peu à peu, les pièces du puzzle se mettent en place, et l'urgence d'agir grandit. Mais Carrasco prévient : « *Il n'y a qu'une seule façon de récupérer votre fille, et c'est de détruire Mattson.* » Et pour cela, il faut « *du temps, des gens, de l'argent* ».

POUR UNE JUSTE CAUSE

Au début des romans de Javier Cercas, une question, développée ici dans un brillant prologue autour de la notion de mensonge : ceux qu'on invente pour protéger ses proches d'une trop cruelle vérité, ceux dont on use pour se faire justice quand la justice semble impuissante… Peut-on enfreindre les règles quand elles ne suffisent plus à garantir ce principe moral ? Cercas répond par l'affirmative, en développant une intrigue labyrinthique et captivante qui prend pour son héros la forme d'une catharsis. Traquant le tout-puissant Mattson, Melchor se confronte aux ombres de son passé, qui apparaissent comme autant de figures rencontrées dans les deux précédents volets de la trilogie. Quand certaines semblent uniquement guidées par leurs intérêts, d'autres sont une lumière dans la nuit, capables de tout mettre en œuvre pour une cause juste. On adore retrouver Melchor, et suivre le facétieux jeu de piste au fil duquel Cercas se met en scène, qualifié de « *type qui invente tout* », notamment de fausses vérités au sujet de son héros. « *Ces romanciers sont de vrais charlatans* », avance même l'amie de Melchor… Quelques-uns peut-être, mais certainement pas le principal visé, qui prouve avec ce troisième opus qu'il ne se moque pas de son lecteur. ■

Laëtitia Favro

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

★★★★☆

LE CHÂTEAU DE BARBE-BLEUE (EL CASTILLO DE BARBAZUL). TERRA ALTA III

JAVIER CERCAS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR KARINE LOUESDON ET ALEKSANDAR GRUJICIC, 352 P., ACTES SUD, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Le baron perché des lettres

DORIS POKLEKOWSKI/FOTO POKLEKO/CAMBOURAKIS - AUDREY SOVIGNET

« *Ce roman est la preuve que je n'ai vraiment écrit qu'un seul roman de toute ma vie* », clame son auteur. De fait, sans doute *Le baron Wenckheim est de retour* ne sera-t-il pleinement apprécié que comme le dernier mouvement d'une symphonie labyrinthique vibrant de chaos et de fureur, entamée avec *Le Tango de Satan*.

Au soir de sa vie, le baron du titre, criblé de dettes, est de retour en sa ville natale, bourgade provinciale qui semble figurer la Hongrie tout entière. Héros à célébrer, ou incurable paumé ? Les avis divergent. Une chose est sûre : « *L'apostasie, les intrigues, les défaites pitoyables, les échecs mérités, les basses vengeances* » figurent au menu de ce festin baroque qui, s'il requiert de son lecteur un solide appétit, récompense sa bravoure au centuple. Une bourrade à Joyce, un croche-pied à Thomas Bernhard : Krasznahorkai s'impose définitivement en géant terrible des lettres européennes. ■

Fabrice Colin

★★★★★

LE BARON WENCKHEIM EST DE RETOUR (BÁRÓ WENCKHEIM HAZATÉR)

LÁSZLÓ KRASZNAHORKAI

TRADUIT DU HONGROIS PAR JOËLLE DUFEUILLY 528 P., CAMBOURAKIS, 27 €. EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Sourire à la mort

Quand tant d'auteurs prétendent vous enseigner la vie et ses mille joies, l'Américaine Sigrid Nunez nous instruit de la mort et de ses mille deuils. Avec toujours la même écriture limpide, capable de saisir la lumière dans les trouées d'ombre, et le même refus d'inventer des consolations imaginaires. Pas besoin : comme elle l'écrit, *« même très triste, une histoire, si elle est belle, vous élève ».* Cela tombe bien car Sigrid Nunez en sait long sur la beauté et la tristesse. Son précédent roman, *L'Ami,* sur la perte d'un proche, la mort d'un chien et la fin d'une époque aimée, avait reçu le National Book Award et notre admiration éternelle. Le suivant, *Quel est donc ton tourment ?,* mérite son titre pris à Simone Weil : il raconte un séjour auprès d'une amie de jeunesse atteinte d'un mal incurable, séjour devant se conclure par un suicide ! Mais comme le dit l'amie : *« Je te promets de faire tout ce qu'il faut pour que ce soit le plus amusant possible. »* Promesse tenue, sans recours exagéré à l'humour noir, mais avec un prodigieux déploiement d'intelligence : *« Quels que soient nos efforts pour traduire les choses les plus importantes en mots, on a toujours l'air d'une ballerine en tutu et sabots. »* Ici, l'humour n'est pas politesse du désespoir : il est l'arme d'une lucidité à la fois sans concession et pleine de compassion. Oui, les attentions dont nous entourons nos proches mourants révèlent notre humanité. Elles montrent aussi notre solitude, chacun dans la bulle de ses propres tourments, notre impuissance face à la mort, et le dérisoire de vouloir sauver quoi que ce soit par l'écriture. Seul un grand auteur peut dresser devant lui un tel miroir…

★★★★☆

QUEL EST DONC TON TOURMENT ? (WHAT ARE YOU GOING THROUGH)

SIGRID NUNEZ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MATHILDE BACH, 265 P., STOCK, 20,90 €

ET AUSSI...

★★★★☆
ON AURAIT DIT LA BEAUTÉ
TERESA CIABATTI
320 P., GRASSET, 22,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Pour en apprécier les circonvolutions, il faut accepter d'être ballotté par cette narration troublante, dont l'écriture est comme « un éclat froid ». Alors que Lavinia, reporter et écrivaine de 47 ans, a renoué depuis peu avec Federica, *« le passé se mue en présent »*. Dans les années 1980, elles étaient ces *« adolescentes complexées »* et enviaient l'aura de Livia, sœur aînée de Federica, approchant celle de Marilyn Monroe. Jusqu'à l'accident... Scrutant celles qu'elles sont devenues, Lavinia *« corrige le récit »* d'une affaire qui touche *in extenso* au corps des filles. *On aurait dit la beauté* est le premier livre traduit en français de Teresa Ciabatti, autrice installée qui travaille avec une singulière profondeur l'autofiction, la disparition et la mémoire. **J.S.**

★★★☆☆
TOUT FAUX
VERONICA RAIMO
192 P., LIANA LEVI, 19 €

Toute la littérature italienne repose-t-elle sur les liens familiaux ? La vrai-fausse autobiographie de Veronica Raimo pourrait accréditer cette thèse, tant chaque souvenir ou lecture fondatrice s'y rapporte à un membre du clan. Dans la famille d'Oca, je demande la mère intrusive ; le père colérique et le frère prodigue, piqué de religion et de politique. Au fil de scènes désopilantes – repas interminables, tentatives de fugues avortées ou vacances ratées dans les Pouilles – se dessine l'origine probable de l'écriture : ennui prodigieux de l'enfance ; don pour le mensonge et éternelle indécision qui, pour condamner à l'enfer de l'entre-deux n'en reste pas moins fertile en potentialités. **Camille Thomine**

HANNA BERVOETS • LIZE SPIT

La relève du Nord

Avec des livres sombres, dérangeants, obsédants, une jeune génération d'écrivains talentueux venus des Pays-Bas ou de Belgique témoigne d'une nouvelle vitalité romanesque.

On avait découvert Hanna Bervoets l'année dernière alors qu'elle inaugurait le catalogue de la maison d'édition marseillaise Le Bruit du monde. Avec une poésie âpre, clinique, elle racontait le quotidien étouffant d'une *« éboueuse du Web »*, une modératrice de contenu chargée de nettoyer Internet de toutes ses pires atrocités. Elle revient aujourd'hui avec *L'Expérience Helena*, un récit plus ample qui nous précipite au cœur des années 1990, dans un New York sombre et désenchanté, ravagé par le sida. Elle bâtit un triangle amoureux étrange, bourré de secrets, entre un étudiant en journalisme, une scientifique obsédée par les origines du VIH et son assistante dévouée. Un texte magnétique qui confirme l'éclosion d'une plume acérée.

Autre jeune espoir prometteur, Toine Heijmans était lui presque porté disparu depuis son prix Médicis obtenu avec *En mer*, récit fulgurant du naufrage d'un bateau autant que d'un naufrage familial. Dix ans plus tard, *Dette d'oxygène* (Belfond) délaisse les flots tapageurs pour s'aventurer dans les cimes enneigées en imaginant le destin contrarié de deux amis alpinistes de l'extrême. D'un milieu hostile à un autre, l'auteur explore encore et encore la distorsion des liens humains lorsqu'ils se confrontent à la violence impitoyable de Dame Nature.

Enfin, si elle est née juste de l'autre côté de la frontière, la Flamande Lize Spit illumine elle aussi ce printemps littéraire aux forts accents néerlandais. Révélée avec *Débâcle*, un insoutenable roman noir sur les cruautés adolescentes, elle continue à creuser son sillon vénéneux avec *Je ne suis pas là*. Léo et Simon viennent d'emménager ensemble à Bruxelles et vivent une idylle complice aux allures de bonheur idéal. Mais leur vie sombre soudainement dans le chaos quand le trouble bipolaire de Simon se déclenche sans prévenir pour ne jamais plus les quitter. Prise au piège des décisions intempestives et des délires paranoïaques de son conjoint, Léo devient la voix envoûtante d'un long cri d'impuissance et d'incompréhension, elle se métamorphose en héroïne d'un combat quotidien dont on ne saura l'issue qu'à la toute dernière page. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
L'EXPÉRIENCE HELENA (IVANOV)
HANNA BERVOETS
TRADUIT DU NÉERLANDAIS (PAYS-BAS) PAR ANNE-LAURE VIGNAUD, 343 P., LE BRUIT DU MONDE, 23 €

★★★★☆
JE NE SUIS PAS LÀ (IK BEN ER NIET)
LIZE SPIT
TRADUIT DU NÉERLANDAIS (BELGIQUE) PAR EMMANUELLE TARDIF, 512 P., ACTES SUD, 24 €

KLAAS HENDRIK SLUMP/LE BRUIT DU MONDE - KEKE KEUKELAAR/ACTES SUD

Mal de mère

Frida, l'héroïne de *L'École des bonnes mères,* n'a rien d'un parent maltraitant. Elle est juste paumée comme peut l'être toute jeune maman qui a dû changer de travail pour assurer la garde alternée de sa fille après la séparation d'avec son conjoint. Après plusieurs nuits sans sommeil pour veiller son enfant malade, Frida file à son travail pour aller récupérer un dossier. Plus grave que ses cheveux sales et les taches sur ses vêtements, elle a laissé sa fillette à la maison. Toute seule. La police débarque, c'en est fini de Frida. La garde de l'enfant lui est provisoirement retirée et sa maison placée sous vidéosurveillance. Puis vient le jour pour la quadragénaire de faire sa rentrée à L'École des bonnes mères. Premier exercice: répéter « *Je suis une mauvaise mère, mais j'essaie d'être meilleure* ». À partir de ce scénario à la fois réaliste et d'anticipation sociale, l'Américaine Jessamine Chan explore la culpabilité inhérente à la condition de parent. Écrasée par le poids des responsabilités, parfaitement consciente de la fragilité de sa fille, Frida a pourtant ressenti un frisson de liberté au moment où elle a pris le volant de sa voiture vers son bureau… Voilà une fiction ultra-contemporaine, agréable à lire et surtout sans moraline. Barack Obama ne s'est pas trompé en le désignant comme l'un des meilleurs romans de l'année 2022. ■ **Gladys Marivat**

Toute une mafia

L'Américaine Naomi Krupitsky nous fait bon accueil au sein de sa *Famille*. Implantée à Brooklyn et spécialisée dans la contrefaçon et les faux papiers, celle-ci est une branche du versant américain de la mafia. De 1928 à 1948, on suit plus intimement le destin de deux familles issues de la grande, en pénétrant l'espace, domestique, occupé par les femmes. Ainsi, l'on côtoie Antonia et Sofia, accrochées « *l'une à l'autre pour garder l'équilibre* » et qui, malgré leur détermination, connaîtront de manière intense frustration, ennui, colère. Savoir quelle direction prendre pour sa vie lorsque l'on grandit dans un environnement qui enserre et isole du monde n'a rien de simple. Ce premier roman travaillé et limpide s'emploie à nous en convaincre. Il a le sens du détail et se tient au plus près des sentiments. Son récit, pourtant, peine à nous emporter totalement. Peut-être les personnages sont-ils trop entourés de déjà-vu, s'agissant des femmes au foyer et des hommes coincés dans leur fonction véreuse? On aimerait en apprendre davantage sur cette « *aide* » apportée par la mafia aux « *réfugiés terrifiés venus d'Allemagne, d'Autriche ou de Hongrie* », et sur cette figure de la « *maga* », qui tire les cartes et traduit les mouvements du ciel. ■ **Juliette Savard**

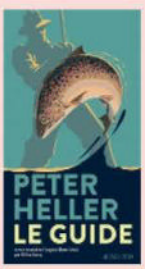
★★★★☆
L'ÉCOLE DES BONNES MÈRES (THE SCHOOL FOR GOOD MOTHERS)
JESSAMINE CHAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-SYLVIE HOMASSEL, 512 P., BUCHET-CHASTEL, 24,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

★★☆☆☆
LA FAMILLE (THE FAMILY)
NAOMI KRUPITSKY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JESSICA SHAPIRO
400 P., GALLIMARD, 24 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU PETER HELLER

Vous avez adoré *La Rivière*? Vous aimerez *Le Guide*, du moins le début. On y retrouve le héros rescapé de *La Rivière*, Jack, embauché comme guide de pêche dans un ranch du Colorado. Il accompagne des amateurs fortunés à la recherche des plus belles truites. Un style de vacances en plein air d'autant plus prisé qu'un dangereux variant du Covid se répand à travers le monde ! Mais au fait, pourquoi le domaine est-il ceint de hauts barbelés, et cerné de caméras? Jack se demande bientôt si cette réserve de pêche pour riches ne cache pas une activité d'un tout autre genre… La présentation de l'énigme dans la première partie est menée avec un art du suspense irréprochable, auquel Heller mêle la dimension de *nature writing* qui lui est chère – rochers, eaux vives, nuits étoilées et pêche qui apaise.
Mais tandis que *La Rivière* se situait dans un décor ouvert, propice à toutes les relances, *Le Guide* se déroule dans un espace clos, ce qui oblige Heller à résoudre le mystère avec les seules ressources puisées sur place.
De là un dénouement franchement rocambolesque, qui rappelle le film *Traitement de choc* d'Alain Jessua, un classique du fantastique social français, avec Alain Delon et Annie Girardot.
Le suspense naturaliste se transforme en critique de la bourgeoisie prédatrice qui colonise la nature avec ses 4x4 et suce le sang – au sens propre – des immigrés, mais qui est mise en échec à la fin dans une scène d'action très brouillonne. Même les fans en conviendront, le guide s'égare un peu…
Bernard Quiriny



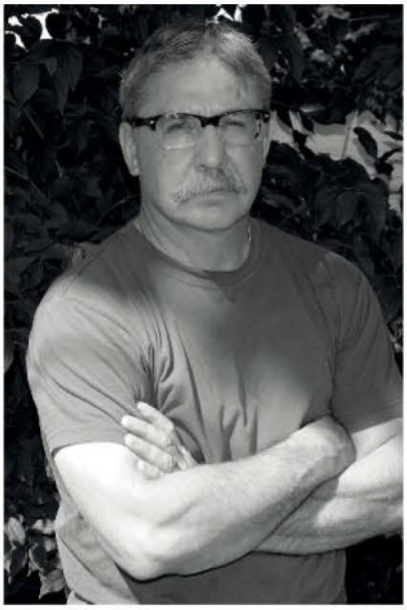
★★☆☆☆
LE GUIDE (THE GUIDE)
PETER HELLER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉLINE LEROY, 304 P., ACTES SUD, 22,80 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

BEOWULF SHEEHAN/BUCHET-CHASTEL - SAM GALISON/GALLIMARD

KIM ZUPAN

En terre profonde

Avec un style très inspiré, et toujours dans le cadre du Montana qui lui est cher, l'auteur campe un antihéros luttant pour l'âme d'un bout d'Amérique déclassée.



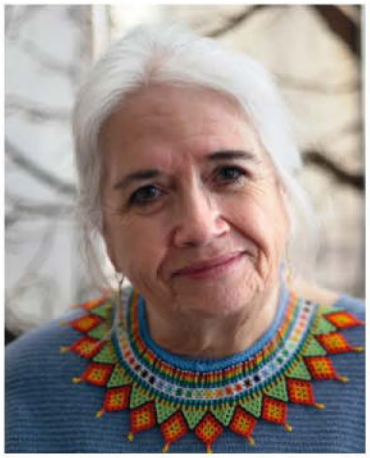
Tout un pan de la littérature américaine ausculte aujourd'hui le sentiment d'abandon qui conduisit, entre autres, le pays profond à faire élire Donald Trump : *Ohio* de Stephen Markley et *American Rust* de Philipp Meyer en sont deux exemples brillants. Avec *Trop loin de Dieu*, Kim Zupan s'applique à montrer que le phénomène n'est pas récent, tout en lui appliquant les codes du roman noir et du *nature writing*.

1981. Hickney traverse en pick-up l'hiver glacial du Montana pour ramasser les carcasses d'animaux percutés qui gisent sur les routes alentour. C'est son métier depuis qu'il n'est plus militaire. Dans une cabane abandonnée, il débite la viande récupérée pour la distribuer à ses rares proches. Parmi eux, Jimmy est passionné par l'alcool et les nuages ; Hickney a pour lui des attentions de grand frère depuis qu'un accident l'a privé de ses jambes. Sœur de Jimmy, Anna boit un peu moins et vit dans un mobil-home avec les deux filles qu'elle a eues d'un truand indien. Dans la ville traversée par coyotes et chiens errants où des planches sont clouées à toujours plus de fenêtres, la routine quotidienne aux allures d'expiation de Hickney est bouleversée par l'installation d'un groupe de survivalistes. Leur chef Van Zyl lui propose de travailler pour eux, et ce surcroît de revenus est synonyme de rêves nouveaux. Mais l'intégration des arrivants ne se fait pas sans heurts, et la « *cause* » dont ils sont les prosélytes inquiète.

Les personnages de *Trop loin de Dieu* s'agitent dans un environnement majestueux en toute saison, où la civilisation importe peu ; la faune (tels bien des humains) semble d'ailleurs considérer Hickney comme l'un des siens. Les thèses de Van Zyl y plaisent à l'Américain « *en colère contre lui-même et* [qui] *en veut aux autres* » et leur succès en augure d'autres. Quasi métaphysique, la bataille pour l'âme de l'Amérique se joue selon l'auteur à l'échelle de chaque individu. Pour Hickney, elle consistera à prendre conscience de son attachement aux bribes d'humanité dont sa communauté demeure capable, même si, comme dit le shérif : « *Les seules fois où je mange une salade de pommes de terre digne de ce nom, c'est quand quelqu'un meurt.* » Hickney finira par risquer pour autrui le bonheur fragile qu'il espère enfin. Qui reste capable d'un tel choix ? ■

Antoine Faure

★★★★☆
TROP LOIN DE DIEU (THE BUTCHER SAINT)
KIM ZUPAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE
624 P., GALLMEISTER, 26,80 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.



Supplices indiens

Cinq petits Indiens, de Michelle Good, nous plonge dans le scandale des pensionnats autochtones au Canada. Le roman est situé en Colombie-Britannique où, en mai 2021, les restes de 215 enfants ont été retrouvés près d'un ancien pensionnat. Si l'on estime que plusieurs milliers des 150 000 jeunes Amérindiens placés de force dans ces établissements régis par l'Église à la demande de l'État y sont morts, l'autrice, issue de la nation Red Pheasant, relate le destin de cinq survivants. L'horreur de ce qu'ils ont subi nous explose à la figure dès le prologue, où un jeune pensionnaire est retrouvé inerte dans son lit, le corps recouvert de cicatrices. Arrachés à leur famille pour « *tuer l'Indien* » en eux, les personnages ont survécu aux violences, viols et privations. À Vancouver, des années 1960 à aujourd'hui, ils tentent de rentrer « chez eux », c'est-à-dire de refaire communauté. Ce roman choral au style direct est simplement bouleversant. ■

Gladys Marivat

★★★☆☆
CINQ PETITS INDIENS (FIVE LITTLE INDIANS)
MICHELLE GOOD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR ISABELLE MAILLET
352 P., SEUIL/VOIX AUTOCHTONES, 22 €

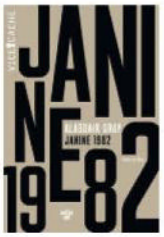
KIM ZUPAN/GALLMEISTER - SILK SELLINGER PHOTOGRAPHY/SEUIL

ALASDAIR GRAY

Voix fantasmatiques

Le subversif et avant-gardiste *Janine 1982* paraît en France dans une traduction bien sentie de Claro.

Deuxième roman d'Alasdair Gray après le culti-ssime *Lanark*, *Janine 1982* a suscité à sa parution en 1984 des réactions partagées, en raison à la fois de son contenu pornographique et de sa dimension expérimentale, laquelle lui vaut aujourd'hui l'admiration de Jonathan Coe ou Will Self, auteur de la préface. C'est principalement le onzième chapitre qui a fait entrer *Janine 1982* dans la légende de l'avant-garde, avec ses quatre voix parlant simultanément sur différentes zones des pages… Le livre raconte l'histoire de Jock, un installateur d'alarmes qui rumine ses échecs dans une chambre d'hôtel, se remémore ses expériences sexuelles et s'en invente d'autres en imagination, notamment avec un sosie de l'actrice américaine Jane Russell – la Janine du titre, donc. Quant à 1982, Self suggère que cette date fait signe vers le piteux état de l'Écosse à cette époque, et qu'il faut lire le flux de conscience de Jock comme un pamphlet politique. Les amateurs d'intertextualité s'armeront de toute leur science pour identifier les vers empruntés aux divers auteurs cités en épilogue, dont quelques Français signalés par Claro, lequel a trouvé ici un défi de traduction à sa mesure. ■ **Bernard Quiriny**



★★★☆☆
JANINE 1982 (1982 JANINE)
ALASDAIR GRAY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR CLARO, 400 P., LE CHERCHE MIDI, 23 €

Les femmes du futur

Célébrée pour son premier roman, le best-seller *Vox*, Christina Dalcher n'en a pas terminé avec la dystopie. En effet, son nouveau roman se déroule dans une Amérique en pleine crise économique qui voit depuis une vingtaine d'années naître de drôles de communautés sur son sol, les Femlandia. Constituées de femmes, ces colonies sont « *sans hommes* », donc par extension « *sans menaces* ». Les insultes y sont répétées tous les jours comme un credo ou un mantra contre le « *cistème* ». Si Miranda, personnage principal, déteste foncièrement ces congrégations radicales créées par sa propre mère, la voilà forcée de reconsidérer la chose lorsqu'elle se trouve à la rue avec sa fille. Seule solution : s'y rendre pour tenter de survivre sans savoir ce qui l'attend. Ce texte mordant décrit un combat choral, extrême et terriblement captivant, qui sème au fil des pages de quoi secouer bien des certitudes. Un roman bluffant. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
FEMLANDIA (ID.)
CHRISTINA DALCHER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MICHAEL BELANO
448 P., ROBERT LAFFONT, 22 €

GARY DOAK/ALAMY STOCK PHOTO/CHERCHE MIDI

3 RAISONS DE LIRE

Conte de fées de Stephen King

C'est du vintage
Charles Read a perdu sa mère alors qu'il n'avait que 10 ans ; son père, devenu alcoolique, s'en est miraculeusement sorti. Dès lors, le garçon, qui s'estime béni, entend rembourser sa dette. Ça tombe bien : voici Howard Bowditch, un vieux ronchon flippant, qui vit seul avec son chien. Envers et contre tout, Charles s'échine à devenir son ami. Mais quand Howard finit par mourir, c'est une tout autre histoire qui commence…

C'est du solide
« Si tu vas dans cet Autre monde où deux lunes apparaissent dans le ciel à la nuit tombée »… **Sans trop déflorer l'intrigue, disons qu'il faut attendre la page 218 avant d'être bien sûr qu'on va voyager pour de bon. Au préalable : une longue et méticuleuse mise en place – comme à son habitude, King s'attarde sur ses personnages, leur passé, leur milieu, de telle sorte que lorsque la bascule se produit, on a l'impression de les connaître depuis toujours.**

C'est du pur
Un puits, un escalier, une ville au loin ; des hautes tours qui semblent en verre. À la suite du jeune homme, éberlué pareil, on entre en fantasy et on retrouve son âme d'enfant. *« J'étais comme Charlie au Pays des Merveilles. »* Mais il y a une prison, aussi, il y a du sang, un destin contrarié, et le terrible Flight Killer, *« affreux, affreux »*. Alors, rêve ou cauchemar ? Pas de doute, en tout cas : on est bien chez King.

Fabrice Colin

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

★★★★☆
CONTE DE FÉES (FAIRY TALE)
STEPHEN KING
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 736 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
L'AFFAIRE ALICE CRIMMINS
ANAÏS RENEVIER
208 P., 10/18, 7,50 €

Après sa longue enquête à succès sur l'affaire Dupont de Ligonnès, le magazine *Society* s'associe à 10/18 pour une collection de reportages sur les grands dossiers criminels américains réalisés, aujourd'hui, par des journalistes. Anaïs Renevier revient sur l'affaire Alice Crimmins, soupçonnée d'infanticides en 1965. L'occasion de confronter un fait divers à une société toujours corsetée, mais se préparant à la mutation des années 1970. Politique, mafia, presse : la mythologie américaine à plein régime. E.L.

★★★☆☆
LE VERDICT DU PLOMB
MICHAEL CONNELLY
600 P., LE LIVRE DE POCHE, 9,90 €

Après *La Défense Lincoln,* première aventure très réussie de l'avocat Mickey Haller, l'homme qui prépare ses dossiers dans sa bagnole, Michael Connelly imagine son héros à Hollywood pour défendre un cador du cinéma, accusé de deux meurtres. L'intrigue est solide et pleine de suspense, mais ce qui fait l'intérêt du roman, qui joue sur la corde sensible des connellyphiles, c'est la rencontre entre Haller et son demi-frère Harry Bosch. L'association entre l'avocat et l'ancien flic devenu privé fonctionne parfaitement. Le duo reviendra. E.L.

★★★☆☆
L'ARNAQUEUR
WALTER TEVIS
304 P., GALLMEISTER/TOTEM 10,30 €

Quel film ! *L'Arnaqueur* de Robert Rossen (1961) raconte la confrontation entre deux joueurs de billard, un arnaqueur doué (Paul Newman) et un grand champion (Jackie Gleason). Un suspense devenu culte. Le polar dont il est adapté, paru en Série noire, est réédité avec une nouvelle traduction. Walter Tevis, également auteur du *Jeu de la dame* (série télé à succès), respecte le genre à la lettre : écriture sèche, psychologie comportementaliste, ambiance et description. À redécouvrir. E.L.

SANTIAGO GAMBOA

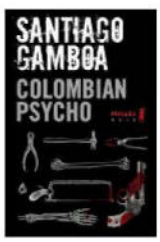
Façon puzzle

Un homme, ou ce qu'il en reste, est détenu en prison. Qui est-il pour que tant de gens s'intéressent à lui ?

Une main émerge de la terre, dans les hauteurs de Bogota. À quelques mètres de là, la police retrouve bientôt la seconde, puis deux jambes et deux bras. Le tout appartient au même homme. Mais cet homme est… vivant. Il est incarcéré ; ou plutôt, sa tête, son cerveau et son tronc sont détenus à la prison de La Picota : quand il était entier, il avait tué son épouse. Pourquoi la police n'a-t-elle jamais cherché à savoir qui l'avait découpé avant de l'arrêter ? Telle est la trame policière du livre.

L'homme a vécu mille vies auparavant : trafiquant, milicien, tueur, etc. Voilà pourquoi bien des protagonistes vont chercher à l'approcher ou à enquêter : Johana, une journaliste déjà rencontrée chez Santiago Gamboa, un procureur, des flics, un sénateur véreux, des industriels américains ou mexicains, et… un écrivain nommé Gamboa ! Les intrigues s'enchaînent, le tout s'attaquant à la population carcérale, à la corruption, à la résilience nationale impossible depuis la guerre entre Farc et paramilitaires. Tout est macabre ici, mais *Colombian Psycho* possède une force tellurique ahurissante, un style provocant et bouillonnant. Une main a émergé, et Santiago Gamboa lui a offert le plus beau supplément de vie qui soit : la littérature. ■

Hubert Artus

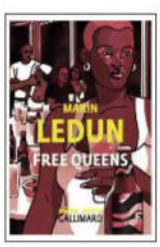


★★★★★
COLOMBIAN PSYCHO (ID.)
SANTIAGO GAMBOA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) PAR FRANÇOIS GAUDRY,
400 P., MÉTAILIÉ, 23 €

Corps à vendre

Le roman noir dans toute sa splendeur. Une intrigue qui s'ouvre sur le monde, des faits qui dénoncent une époque, des personnages hors des clichés, une puissance romanesque… Sans jamais renoncer à la fidélité au genre. *Free Queens,* de Marin Ledun, enchaîne crimes et enquête, met en scène policiers véreux et journaliste têtue, évoque la corruption et les compromissions politiques. Après avoir taillé des croupières à l'industrie du tabac dans *Leur âme au diable,* Marin Ledun, toujours dans la course au prix du meilleur écrivain de polar, braque sa plume sur le Nigeria où sévit un alcoolier sans scrupule.

Au départ, il y a Jasmine, une gamine qui s'échappe d'un réseau de prostitution à Paris, et Serena, journaliste au *Monde,* décidée à raconter son histoire. Puis une plongée au cœur du Nigeria où travaillent les membres de Free Queens qui luttent contre le trafic des femmes. Il y a enfin le travail de romancier que poursuit Ledun depuis longtemps : comment la guerre économique, sociale, politique agit sur la vie de ceux qui en sont, contre leur gré, les dommages collatéraux. La liberté se gagne ou se perd, mais il faut participer au combat. Et Marin Ledun y prend sa part. ■ **E.L.**



★★★★☆
FREE QUEENS
MARIN LEDUN
416 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 21 €

FRANCESCO GATTONI/MÉTAILIÉ

GEORGES SIMENON

L'auteur dans le dur

Hors les enquêtes de Maigret, l'écrivain belge explorait les tourments humains dans une série de « romans durs ». Il y inventait aussi des formes de récits d'une grande modernité.

L'anecdote est rapportée par Didier Decoin. Au tournant des années 1920, Georges Simenon, romancier en devenir, apporte régulièrement un conte au quotidien *Le Matin* qui en publie chaque jour. Colette est chargée de choisir parmi toutes les propositions. La voilà devant ce jeune Belge venu à Paris, qui se présente sous le pseudonyme de Sim : *« C'est bien, mais écrivez donc la même chose simplement ! Pas de littérature, mon petit Sim, pas de littérature ! »* Il semble que Simenon ait suivi ce conseil à la lettre. Et même à la phrase, à la virgule et au récit tout entier. Et pourtant… Cette simplicité simenonienne, devenue une lapalissade, est sans doute plus complexe qu'il n'y paraît. On pourra, une nouvelle fois, le vérifier en lisant les romans durs de l'auteur, réédités par Omnibus à l'occasion du 120e anniversaire de sa naissance[1]. Ces 117 romans, sans Maigret, parus entre 1931 et 1972, éclairent la philosophie de Simenon – *« qu'il est dur le métier d'Homme »* – mais lui donnent aussi l'occasion d'aborder d'autres intrigues et d'inventer des narrations singulières[2].

Au fil des années, les enquêtes du commissaire de la PJ, aussi brillantes soient-elles, pouvaient s'apparenter à des vacances littéraires pour Simenon, qui suivait peu ou prou un même modèle. Au contraire des romans durs qui libèrent la plume de l'écrivain tout en s'appuyant sur les passages obligés que sont un crime, une victime, un coupable. Si la « simplicité » se lit toujours à travers un style qui décrit et témoigne de ce qui est, Simenon imagine des histoires qui le poussent vers de nouvelles formes de récits : rupture narrative, allers et retours dans le temps, alternances de points de vue, etc. De là à écrire que Simenon pose les bases du nouveau roman… ■ **Éric Libiot**

1. À paraître aussi la bande dessinée *Le Passager du Polarlys*, d'après le premier roman dur de Simenon, et dont nous publions un extrait dans ce numéro (page 84).
2. Chacun des douze volumes, d'une dizaine de romans, est accompagné d'une interview de personnalités du cinéma : Patrice Leconte, Didier Decoin, Serge Moati…

➔ Les Suicidés
(1934)
Un roman en double point de vue raconté alternativement. D'un côté, un couple parti vivre un amour interdit à Paris, de l'autre, le père de la jeune fille qui les recherche. Simenon explore les motivations opposées des personnages en appliquant son credo : « comprendre sans juger ». **E.L**

LES ROMANS DURS 2. 1934-1937
GEORGES SIMENON
ENTRETIEN D'ÉRIC NEUHOFF, 1344 P., OMNIBUS, 33 €

➔ Le Blanc à lunettes
(1937)
Ferdinand, colon installé au Congo, tombe amoureux de Lady Makinson, la femme d'un diplomate. Il suit son amante, délaisse sa plantation, disparaît. Roman à part aussi étrange que fascinant dans lequel il ne se passe quasiment rien. Une atmosphère singulière, des personnages ici ou là, une intrigue ténue. Incroyablement moderne. **E.L**

LES ROMANS DURS 3. 1937-1938
GEORGES SIMENON
ENTRETIEN DE LAURENT HEYNEMANN, 992 P., OMNIBUS, 31 €

➔ La Vérité sur Bébé Donge
(1942)
Elle empoisonne son mari parce qu'elle lui reproche de l'ignorer. Pire que l'adultère, pire que le ressentiment : l'indifférence… Simenon ausculte un couple au plus près de son intimité. Sur son lit d'hôpital, François Donge tente de comprendre son comportement. Qui est coupable, qui est victime ? **E.L**

LES ROMANS DURS 5. 1941-1944
GEORGES SIMENON
ENTRETIEN DE DIDIER DECOIN, 1120 P., OMNIBUS, 31 €

➔ La Chambre bleue
(1964)
La passion adultérine entre Tony et Andrée, une femme mariée. Plus tard, Nicolas, le mari d'Andrée, est retrouvé mort. Qui l'a tué ? L'analyse d'une passion meurtrière se meut petit à petit en un récit troublant où passé et présent se mêlent habilement, parfois dans la même phrase. La force d'une écriture réinventée par Simenon. **E.L**

LES ROMANS DURS 11. 1961-1966
GEORGES SIMENON
ENTRETIEN DE CÉCILE MAISTRE-CHABROL, 1088 P., OMNIBUS, 31 €

MONDADORI PORTFOLIO/EMILIO RONCHINI/AKG IMAGES

George Simenon, José-Louis Bocquet, Christian Cailleaux

Le Passager du *Polarlys*

Tout commence avec *Le Passager du* Polarlys… Ou presque. C'est le premier des 117 « romans durs » écrits par Georges Simenon *[lire aussi page 83]*, un ensemble ainsi labellisé parce que Maigret n'y apparaît pas et que l'auteur y déploie sa vision de la condition humaine pour explorer *« la difficulté du métier d'Homme »*. Simenon se colle au texte à l'été 1930. *Le Passager du* Polarlys est prépublié dans le journal *L'Œuvre* sous le pseudonyme de Georges Sim entre novembre et décembre 1930, et sortira en librairies en 1932, après la publication du *Relais d'Alsace* écrit entre-temps. L'intrigue est un huis clos, ou quasi, situé dans un cargo dans lequel un conseiller de la police est retrouvé assassiné ; les passagers sont suspectés par le capitaine, seul maître à bord, et plus ou moins liés à un autre meurtre, celui d'une jeune Française à Paris. Jusque-là, Simenon avait écrit sous différents pseudos et surtout arpenté le monde comme journaliste-reporter. On retrouve ici son goût pour les voyages, les ports – Hambourg, Bergen, Trondheim… – et ces moments suspendus où une vie bascule. José-Louis Bocquet a pris à bras-le-corps le texte original pour en sortir la substance des dialogues, et Christian Cailleaux s'est attaché à l'ambiance simenonienne en un beau dessin au trait un peu épais et sombre, aux couleurs froides, qui s'inscrivent dans des cadrages frontaux et simples. Le temps se fige tout à coup, pris dans les glaces des pulsions humaines. ■

Éric Libiot

***LE PASSAGER DU* POLARLYS**
JOSÉ-LOUIS BOCQUET (SCÉNARIO), CHRISTIAN CAILLEAUX (DESSIN) (D'APRÈS GEORGES SIMENON)
80 P., 20,50 €. COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 19 MAI.

BIO EXPRESS

JOSÉ-LOUIS BOCQUET

Né en 1962, son CV dénote une curiosité certaine : biographies de cinéastes, auteur de nouvelles, de romans de jeunesse, de « Série noire », de récits critiques, responsable d'anthologies, scénariste, rédacteur en chef de *Salut les copains*… Côté bande dessinée, il n'est pas en reste. Après sa collaboration à *Métal hurlant*, il écrit des scénarios pour Serge Clerc, Arno, Stanislas… Mais c'est avec Catel au crayon qu'il connaît ses plus grands succès : *Kiki de Montparnasse, Olympe de Gouges, Joséphine Baker, Alice Guy.*

CHRISTIAN CAILLEAUX

Né en 1967, il publie sa première BD en deux tomes : *Arthur Blanc-Nègre* avec Bernard Sallé au scénario (1993 et 1994).
Il signe en solo *Haëllifa. Conte oriental à propos des femmes et de l'ivresse* (1997). Il adapte le livre de Bernard Giraudeau, *Le Marin à l'ancre*, sous le titre, *R97. Les hommes à terre* (2008). Ils signeront ensemble *Les Longues Traversées*, qui paraîtra un an après le décès du comédien. En 2020, il dessine *Le Cri du Moloch*, 27e album de Blake et Mortimer, scénarisé par Jean Dufaux.

CECILE GABRIEL/DARGAUD – GARY LAFITTE/DARGAUD

CHRISTIAN CAILLEAUX/DARGAUD 2023

CHRISTIAN CAILLEAUX/DARGAUD 2023

7

CHRISTIAN CAILLEAUX/DARGAUD 2023

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
À LA RECHERCHE DE L'HOMME SAUVAGE
FRÉDÉRIC BIHEL
128 P., DELCOURT, 24,95 €

Premier album écrit et dessiné par Frédéric Bihel, et déjà un nom qui compte. Les pages du début : la montagne en noir, blanc, gris, une silhouette (homme ? animal ?), un gamin dans son lit effrayé par un cauchemar. L'ambiance est là, l'intrigue suit. Obsédé par *« l'homme-ombre »*, Augustin quitte tout et part à sa recherche au fin fond de l'Asie centrale. Belle histoire d'un désir trop grand, magnifiée par un trait au crayon, esquissé, léger, évocateur et quelques couleurs passées à l'eau. Émouvant. **E.L.**

★★★☆☆
LA FEMME À L'ÉTOILE
ANTHONY PASTOR
264 P., CASTERMAN, 27 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Anthony Pastor est un formidable dessinateur qui donne immédiatement de la force à ses personnages et aux paysages. On est servi ici avec ce western qui se déroule sous la neige, en un lieu isolé où se rencontrent un homme et une femme en fuite, Zachary et Pearl. Pastor prend plaisir à dessiner ces images passées et repassées au cinéma. C'est beau, bien raconté, manque juste un peu de surprise à un scénario qui se déroule tranquillement. **E.L.**

★★★☆☆
TOUJOURS PRÊTES
VIRGINIE AUGUSTIN, JULIEN HERVIEUX
56 P., FLUIDE GLACIAL, 15,90 €

Cet album est un démarquage de la série *Le Petit Théâtre des opérations* visant à mettre en avant des faits militaires méconnus. *Toujours prêtes* déroule le portrait de huit femmes plus ou moins célèbres, et surtout oubliées, qui s'illustrèrent lors de conflits. Octavie Delacour, Milunka Savic, Marie Curie et les autres sont racontées avec ce ton souvent détaché qui sied aux éditions Fluide Glacial. Histoires passionnantes et dessin détendu. Beau mariage. **E.L.**

CLIFF CHIANG

Des griffes dans la nuit

Le dessinateur reprend avec talent le personnage de Catwoman, ennemie et amoureuse de Batman. Une intrigue jouant sur la mythologie des super-héros.

Au moment où les super-héros, et super-héroïnes, venus de Marvel ou de DC Comics, marquent le pas au cinéma pour cause d'incapacité à se renouveler entre intrigue ridicule et surenchère d'effets spéciaux, il est bon de revenir aux fondamentaux : la bande dessinée, là où sont nés tous ses personnages. Sans conteste, le plus intéressant de tous, parce qu'il est humain et torturé, reste Batman, né en 1939. Rien d'étonnant donc à ce que les proches du héros de Gotham City aient aussi leur mot à dire. Notamment Catwoman, voleuse de noir vêtue, agile, brillante, et ennemi de la chauve-souris… Mais pas toujours puisqu'ils sont tombés amoureux.

Dessinateur récurrent de Wonder Woman, Cliff Chiang s'attaque à Catwoman avec brio, au crayon et à la plume, en imaginant Gotham City dix ans après « la nuit du fou » lors de laquelle moururent… Batman, le commissaire Gordon et le Joker. Catwoman, elle, sort de prison, alors que la ville est administrée par Harvey Dent, dit « Double Face », maire aussi souriant qu'inquiétant. Elle n'a qu'une idée en tête : mettre la main sur les secrets de Batman. Voilà une intrigue qui respire la bonne série B : action, vengeance, salopards… Oui, mais de la série B de qualité. Avec *Catwoman. Lonely City*, Cliff Chiang a imaginé un scénario tendu et prenant qui joue des allers-retours dans le temps pour expliciter telle ou telle facette d'un personnage. Le récit est fluide et le trait simple de Chiang tourne le dos avec bonheur aux dessins souvent grandiloquents du genre. En prime, Chiang redynamise la mythologie et la nostalgie liées aux super-héros. Une réussite. ■ **Éric Libiot**

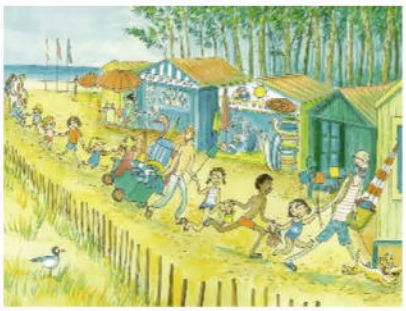
★★★★☆
CATWOMAN. LONELY CITY (ID.)
CLIFF CHIANG
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JÉRÔME WICKY, 224 P., URBAN COMICS, 19, 91 €

CLIF CHIANG/URBAN COMICS 2023

HERVÉ GIRAUD, AURÉLIE CASTEX

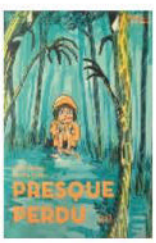
Le temps des vacances

Des enfants partout, un grand-père au cœur lourd: de ce récit drôle et poétique naît une tendre émotion.



Cette histoire dure le temps qu'une dent qui bouge se décide à tomber… Une famille élargie – parents, oncles et tantes, amis, amis d'amis, enfants partout – passe ses vacances dans une maison de location au bord de la mer, entre apéros et barbecues, après-midi à la plage et grandes tablées. Tintin, papy veuf depuis peu, trouve sa place au milieu de la joyeuse bande. Mais quand il y a tant et tant d'enfants, il est vite fait de récupérer un inconnu ou au contraire d'en oublier un au milieu du chemin… Dans *Presque perdu*, Hervé Giraud réussit à merveille à émailler son récit de scènes du quotidien drôles, tendres et emplies de poésie. Phrases courtes, trouvailles linguistiques *(« ébindidonc »)*, situations cocasses et blagues de prouts rythment le texte. Émile, le jeune narrateur, *« trop grand pour monter dans une carriole mais pas assez pour que l'on écoute ce* [qu'il] *di*[t] », noue une belle complicité avec Tintin. Au milieu de cette chronique estivale émerge l'histoire de ce grand-père au cœur lourd. On avait adoré – du même auteur et dans cette même collection pour jeune lecteur découvrant le roman tout seul – *Le garçon qui croyait qu'on ne l'aimait plus. Presque perdu* a la même saveur. Celle qui fait sourire la larme à l'œil. ■

Raphaële Botte



★★★★☆
PRESQUE PERDU
HERVÉ GIRAUD, AURÉLIE CASTEX (ILLUSTRATIONS)
96 P., SEUIL JEUNESSE/ LE GRAND BAIN, 9,90 € (DÈS 7 ANS). EN LIBRAIRIES LE 14 AVRIL.

Cure de jouvence

Déchiffrer le texte d'un livre jeunesse, ce n'est pas forcément savoir le lire ! Avec *Écrire comme une abeille*, Clémentine Beauvais ne propose pas un guide pour choisir des histoires. Dans son introduction, elle explique s'adresser à une plume désireuse de se lancer. Ces 500 pages sont bien davantage ! Les parcourir, c'est réfléchir avec elle, c'est se questionner, c'est se nourrir de très nombreux exemples, c'est avoir la chance d'être un adulte se plongeant dans la littérature jeunesse à ses côtés. Ceux qui la connaissent retrouveront son ton, son humour mais aussi la pertinence de son point de vue et sa vivacité. Clémentine Beauvais interpelle et n'hésite jamais à invectiver certaines postures régulièrement endossées face aux textes destinés aux plus jeunes. Elle revêt ici une très belle cape de militante littéraire ! ■

R.B.

★★★★★
ÉCRIRE COMME UNE ABEILLE. LA LITTÉRATURE JEUNESSE, DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE
CLÉMENTINE BEAUVAIS
448 P., GALLIMARD JEUNESSE, 27,90 €. EN LIBRAIRIES LE 27 AVRIL.

ET AUSSI…

★★★☆☆
SAUVEUR & FILS. SAISON 7
MARIE-AUDE MURAIL, CONSTANCE ROBERT-MURAIL
320 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 17,50 € (DÈS 14 ANS). EN LIBRAIRIES LE 12 AVRIL.

Sept années se sont écoulées depuis la sortie du tome 1 de *Sauveur & Fils*. Marie-Aude Murail se lançait alors dans une vaste série, calquée sur le rythme saisonnier de celles que l'on dévore sur les plateformes. Bienvenue au 12, rue des Murlins, à Orléans. Un personnage de psy y élève son fils qui laisse parfois traîner son oreille dans le cabinet paternel… L'ultime saison est là, coécrite pour l'occasion avec sa fille, Constance. Ces deux-là savent embrasser leur époque, se connecter avec l'actualité post-Covid entre masques, nouvelles névroses et autres phénomènes sur TikTok… **R.B.**

★★★★☆
L'OURS ET LE PAPILLON
MARGARET WISE BROWN, MARIJE TOLMAN (ILLUSTRATIONS)
32 P., ALBIN MICHEL JEUNESSE, 14,90 € (DÈS 4 ANS). EN LIBRAIRIES LE 26 AVRIL.

Le casting de *L'Ours et le Papillon* fait de l'œil : Margaret Wise Brown, pionnière dans l'écriture d'albums dans les années 1930 (l'indétrônable *Bonsoir Lune*), et Marije Tolman, découverte récemment avec son illustration tout en émotion de *Petit Renard* d'Edward Van de Vendel. Ici, un court poème raconte l'affrontement entre un ours dévoreur de tartine de miel et un papillon. Marije Tolman s'empare majestueusement de ces quelques mots, les transcende d'aplats de couleurs délicats et texturés, et ses doubles pages se remplissent de papillons symboliques… Cette lutte est emplie de grâce et de poésie et il n'y a plus qu'à en apprendre la chute par cœur : *« Jamais n'affronte ni n'importune un papillon au clair de lune ! »* **R.B.**

AURÉLIE CASTEX/SEUIL JEUNESSE 2023

3 RAISONS DE (RE)LIRE

L'ŒUVRE DE VASSILI GROSSMAN

Une nouvelle édition à la hauteur de l'œuvre

Cette publication simultanée chez Calmann-Lévy de cinq livres de Vassili Grossman est le résultat d'un engagement. Inédits, nouvelles traductions, récit de de guerre, correspondance… Véritable salve d'honneur, cette édition jette une lumière puissante sur une œuvre majeure du XXe siècle.

Un témoignage qui éclaire l'Histoire présente

Grossman fut éprouvé par la bataille de Stalingrad, qui mit aux prises l'armée soviétique contre les forces du IIIe Reich. Des mois terribles passés sur le front, il tira la matière de ses deux grands romans, *Pour une juste cause*, puis *Vie et Destin*. Grossman établit dans ces livres un parallèle entre nazisme et stalinisme. Comprendre les misères du passé ne nous aide-t-il pas à mieux surmonter celles du présent ?

Une vie au service de la lucidité et du courage

Horrifié par la découverte des camps d'extermination, mais aussi par la mort de sa propre mère, assassinée en même temps que les 35 000 juifs de sa ville natale, Grossman a vécu les souffrances de son peuple. Confronté à l'ignoble, il nous invite à une réflexion profonde sur l'humanisme. Prenant tous les risques dans sa recherche incessante de la vérité, sa vie est une plaidoirie en faveur de la lucidité et du courage. **S.S.**

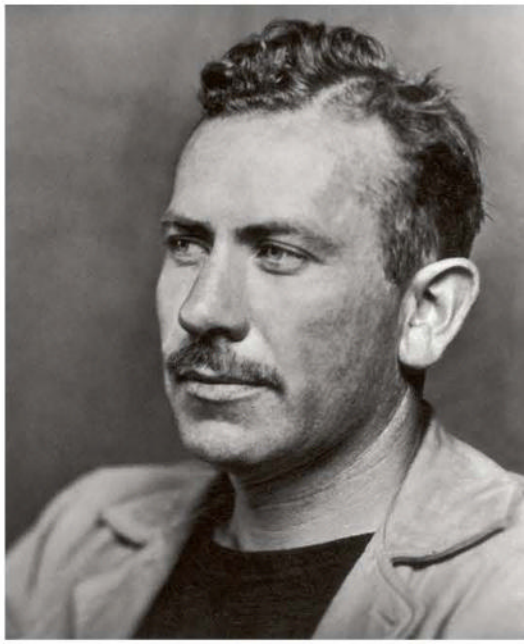
★★★★★
POUR UNE JUSTE CAUSE (ZA PRAVOE DELO)
VASSILI GROSSMAN
TRADUIT DU RUSSE PAR LUBA JURGENSON,
1100 P., CALMANN-LÉVY, 31 €

VIE ET DESTIN
1100 P., CALMANN-LÉVY, 31 €
TOUT PASSE
300 P., CALMANN-LÉVY, 21,90 €
CARNETS DE GUERRE, 1941-1945
396 P., CALMANN-LÉVY, 25,90 €
SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE
400 P., CALMANN-LÉVY, 22, 90 €

JOHN STEINBECK

Lennie dans les étoiles

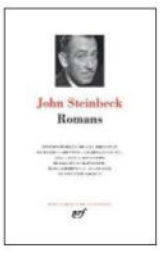
La Pléiade accueille le géant des lettres américaines, Prix Nobel de littérature en 1962. Le volume *Romans* réunit entre autres les chefs-d'œuvre *Des souris et des hommes* ou encore *Les Raisins de la colère.*



Cette entrée de John Steinbeck dans la Pléiade apparaît comme un juste hommage, si ce n'est une réparation. Elle complète en effet, dans cette collection, la liste des plus prestigieux représentants de la littérature américaine, comme Hemingway, Faulkner, Mark Twain ou Philip Roth.

Romans contient ce qu'on a appelé la « trilogie du travail », autrement dit : *En un combat douteux* (1936), *Des souris et des hommes* (1937) et *Les Raisins de la colère* (1939). Le premier traite de la grève de ramasseurs de fruits qui se soulèvent contre les propriétaires terriens. Le deuxième raconte l'histoire d'un colosse simple d'esprit qui tue ce qu'il aime. Le troisième relate le voyage de migrants de l'Oklahoma, petits fermiers dépossédés de leurs biens, partis vers l'Ouest pour se louer comme ouvriers agricoles. À ces trois chefs-d'œuvre s'ajoute *À l'est d'Éden* (1952), roman de la maturité. Tous ont pour cadre la vallée de la Salinas, en Californie, terre natale de Steinbeck, où s'expriment les tensions sociales aux États-Unis durant les années 1930. Solitaire, marginal, vivant loin des mondanités, Steinbeck met en scène la violence sociale exacerbée par le krach de 1929. Parler de misère, évoquer les laissés-pour-compte du rêve américain était alors considéré comme un acte subversif au pays de l'oncle Sam. Cela suffit pour lui valoir l'insulte suprême : traité de « rouge », Steinbeck fut soupçonné de communisme ! Ajoutons à cela qu'il n'hésitait pas à faire parler ses personnages avec crudité, comme dans la « vraie vie », un choix d'écrivain qu'il dut d'ailleurs défendre contre son propre éditeur.

La vérité, c'est que ses œuvres participent du mythe américain, y compris dans ses aspects les plus pathétiques. Idéaliste, comme certains de ses personnages, servi par un talent de conteur exceptionnel, il trace un foisonnant tableau d'histoire à travers ses souvenirs, le rappel de figures bibliques, la vie de gens de peu broyés par le progrès, l'avancée du machinisme asservi aux banques. Dans *Les Raisins de la colère*, livre magistralement adapté au cinéma par John Ford, les tribulations de la famille Joad symbolisent la crise engendrée par la mutation de l'agriculture traditionnelle en industrie. Steinbeck pousse son lecteur à s'interroger sur le bien et le mal et par conséquent à faire des choix. C'est un écrivain libérateur. ■ **Serge Sanchez**



★★★★★
ROMANS
JOHN STEINBECK
1664 P., LA PLÉIADE,
66 € JUSQU'AU 30/06/2023,
PUIS 72 €.

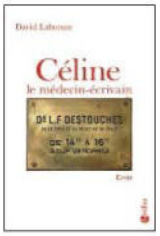
MCFADDEN PUBLICATIONS/WIKIPEDIA

DAVID LABREURE

L'autre Céline

Cet essai éclairant analyse l'œuvre de l'auteur de *Mort à crédit* sous l'influence du docteur Destouches.

« *J'ai un don pour la littérature,* déclare Céline en 1954, *mais pas de vocation pour elle. Ma seule vocation, c'est la médecine, pas la littérature.* » Mais comment la formation médicale et la pratique du docteur Destouches transparaissent-elles dans son œuvre, et quelle influence ont-elles exercée sur sa vision du monde ? David Labreure reprend à neuf cette question souvent débattue, dans *Céline, le médecin-écrivain,* un essai fouillé et minutieux qui suit l'écrivain à toutes les étapes de sa vie pour étudier les liens entre ses idées sur la médecine et l'hygiène et les thèmes de son œuvre littéraire. Ce qui frappe le plus dans cette mise en miroir, c'est le contraste entre l'activité infatigable du docteur Destouches, qui milite pour l'amélioration des politiques de santé publique et critique durement la médecine établie – « *un amas de sottises, de préjugés sordides, antiscientifiques* » –, et la passivité de son double, Bardamu. C'est, aussi, la répercussion de ses préoccupations hygiénistes dans ses textes, hantés par les thèmes de la pourriture et de l'insalubrité, jusque dans les pamphlets. Une étude éclairante, étayée par l'analyse de nombreux extraits, y compris des passages de *Guerre* et de *Londres* sortis de la clandestinité l'an dernier. ■ **Bernard Quiriny**



★★★☆☆
CÉLINE, LE MÉDECIN-ÉCRIVAIN
DAVID LABREURE
325 P., BARTILLAT, 25 €

Les piques de Courteline

Paru en 1894 et introuvable depuis sa dernière publication au Livre de Poche en 1968, *Ah ! Jeunesse !* rassemble 14 contes et saynètes dont les titres – « La mégère apprivoisée », « Le constipé récalcitrant », etc. – résument déjà bien le monde burlesque et satirique de l'auteur, avec ses bourgeois ridicules, ses fonctionnaires obtus et ses institutions tournées en dérision, comme la justice et l'armée. Dans « L'ami des lois », un certain Jean-Philippe La Brige s'amuse à retourner les lois et règlements contre les agents qui s'en prévalent, en y trouvant chaque fois la faille. Moralité : « *La sottise des règlements serait sans limites, si la bêtise des hommes chargés de les appliquer ne la dépassait de cent coudées.* » Qu'aurait-il écrit s'il avait connu les protocoles anti-Covid ! ■ **B.Q.**

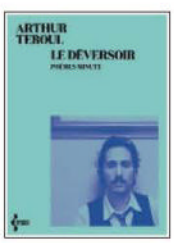
★★★☆☆
AH ! JEUNESSE !
GEORGES COURTELINE
228 P., L'ARBRE VENGEUR, 16 €

Vers de feu

Chanteur dandy du groupe Feu ! Chatterton, Arthur Teboul aime les mots, à la fois pour leurs sonorités et leur rythme, mais aussi parce qu'ils peuvent changer nos vies. La leçon est connue depuis Rimbaud, elle s'agrémente chez lui d'une joie et d'une énergie salutaires. Il s'en explique d'ailleurs très bien dans la préface à son *Déversoir,* ensemble de 98 poèmes minute, écrits en prose dans un délai de cinq à sept minutes chacun : « *Quand on dispose les mots de tous les jours dans un ordre déconcertant, on résiste ordinairement à l'emploi purement utilitaire de la parole. À l'emploi purement pratique de nos vies. La poésie est un contre-pouvoir. Ce n'est pas anodin qu'elle soit un secret si bien gardé. Emparons-nous de ce feu.* »

Une invitation à laquelle chacun de nous a toute liberté de répondre, dans la mesure où elle n'a rien de prométhéen. Pas question de dérober le feu sacré, mais plutôt de réenchanter ce qui déjà nous appartient, autrement dit le territoire si souvent oublié de nos émotions et de nos rêves.

Si ces poèmes minute doivent quelque chose à l'écriture automatique des surréalistes, ils nous rappellent aussi les liens étroits qu'entretiennent la poésie et la chanson. Ils s'inscrivent par conséquent dans une tradition qui réunit Vian, Prévert, Ferré, Higelin. Arthur Teboul nous invite à jouer avec les mots, afin, comme il le dit si joliment, de « *Décorer le labyrinthe/ Le temps d'une vie…* » Ou d'un poème. ■ **S.S.**



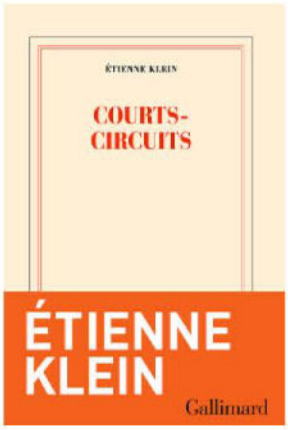
★★★☆☆
LE DÉVERSOIR. POÈMES MINUTE
ARTHUR TEBOUL
256 P., SEGHERS, 18 €

I. BOUCHEMAA/EDITIONS BARTILLAT - FRANCESCA MANTOVANI/SEGHERS

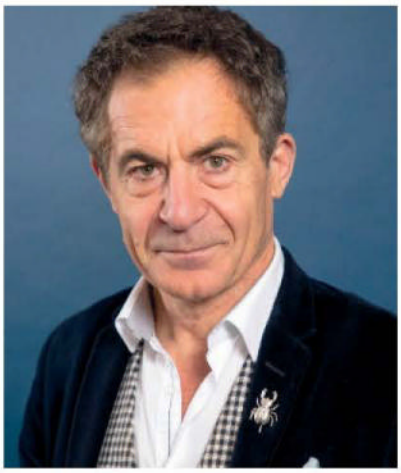
Étienne Klein
Courts-circuits

Il faut imaginer une balade en montagne avec Étienne Klein. Cheveux en bataille mais voix posée, le physicien se pencherait sur la beauté d'une fleur, s'épancherait sur des souvenirs d'enfance pour enfin argumenter sur des questions essentielles autour de la physique quantique voire du lien entre la fleur si jolie et la théorie de la relativité. *Courts-circuits* est une promenade ou plutôt une journée d'alpinisme, discipline qui incarnait aux yeux de son regretté ami Michel Serres *« l'ajustement, en haute altitude, de la pensée et de l'action à la situation présente ».* Comme Serres, Étienne Klein s'intéresse à de multiples sujets et aime avant tout établir des liens entre eux. Les *« court-circuits »* du livre ne sont pas tant des microexplosions qui entraînent l'obscurité que des confrontations qui apportent la lumière. Il est nécessaire de *« brasser des courants d'air de bouts de pensées, d'associer des éléments trop souvent séparés dans les analyses : physique et philosophie, pensée et action,* [...] *hasard et destin, infini mathématique et engagement existentiel, intelligence analytique et courage physique, Einstein et Rolling Stones* [...], *image et mirage, raison et déraison* [...] *»,* écrit-il. On revisite effectivement Albert Einstein, comme on regarde différemment les Rolling Stones. Ou comment une première confrontation de posters sur le mur de la chambre d'enfant trouve une explication physique bien plus tard. *« Nous, les philosophes, sommes des enivrés de totalité »,* clamait Serres. Dans *Courts-circuits,* Étienne klein revient sur le « chorizogate » d'août dernier. Il évoque les nombreux canulars scientifiques et conclut : *« La post-vérité ne saurait annuler notre droit à pratiquer l'humour. »* Le philosophe des sciences pose des questions : *« Que se serait-il passé si Galilée, à la place ou en marge de ses expériences de pensée, avait pu effectuer un vol parabolique ? »* On ne se l'était pas demandé, tout comme on ne s'était jamais dit qu'un vol *« Zéro G »* ou *« l'art de vivre sans sentir son poids »* seraient une expérience à vivre absolument. Si un livre réussi est un livre qui – une fois refermé – laisse des envies et idées neuves en tête, alors ce *Courts-circuits* est réussi. ■

Aurélie Marcireau



COURTS-CIRCUITS
ÉTIENNE KLEIN
210 P., 19,50 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.



FRANCESCA MANTOVANIE/GALLIMARD

BIO EXPRESS

1958
C'est à Paris que naît Étienne Klein. Il obtient en 1981 un diplôme d'ingénieur de l'École centrale de Paris, avec comme spécialité la physique de la matière. Suivront un DEA en physique théorique et un doctorat en philosophie des sciences.

1991
Cette année marque le début, avec *Conversations avec le sphinx,* de publications consacrées à la philosophie des sciences. Dont certaines en collaboration avec des philosophes ou physiciens tels que Michel Serres ou Michel Spiro. En 2012, Étienne Klein commence à animer une chronique sur France Culture intitulée *Le Monde selon Étienne Klein,* renommée au fil du temps *La Conversation scientifique* puis *Science en questions.*

2022
Le tweet d'Étienne Klein présentant une tranche de chorizo comme une image de Proxima du Centaure, captée par le télescope James Webb, fait le tour du monde. Une expérience qui interroge l'esprit critique contemporain face aux images diffusées par les réseaux sociaux.

I

FAIRE ET PENSER

LE PARTI PRIS DE PASCAL

Il reste toujours quelque chose de l'enfance,
toujours…
Marguerite Duras

Faire et *penser* sont deux activités opposées l'une à l'autre, dit-on.

Est-ce légitime ?

Non.

J'en veux pour preuve un contre-exemple, un « cas d'école » qui m'est cher : mon frère aîné qui, justement ne l'aimait pas, l'école. Ou plutôt, l'école ne l'a guère aimé. Virtuose de la clé à molette, du fer à souder et de l'ampère-mètre, Pascal est mort subitement, seul chez lui, quelques heures avant le réveillon du 31 décembre 2021.

Sur le moment, on ne réalise pas. Il faut beaucoup de temps pour mesurer ce que signifie la perte d'un frère. Peu à peu, les souvenirs remontent à la surface. Alors même qu'il n'est plus et que nul ne sait en quelle sorte de lieu il se trouve, il s'installe en vous, discrètement, colonisant à votre insu jusqu'à vos façons de penser, de réagir, de vous remémorer. Ainsi devenez-vous, progressivement, autre que vous, plus que vous.

Ce qui donne parfois lieu à d'étranges phénomènes. Pascal avait une façon très particulière de faire rire ses amis, nos amis, pendant les dîners ou les soirées. Il racontait des histoires ou des anecdotes d'une façon désopilante, avec une gouaille toute personnelle que j'ai toujours été incapable d'imiter lorsqu'il était encore là pour servir de modèle. En juillet 2022, près de sept mois après sa mort, j'effectuai la traversée des Grandes Jorasses avec trois compagnons, dans des conditions à la fois dangereuses et difficiles (se casser une côte en descente, il fallait le faire). En plusieurs occasions durant les trois jours de cette course, « nous avons vu les diables », comme on dit à Chamonix, notamment lors d'un orage d'une violence inouïe à plus de quatre mille mètres d'altitude. Le lendemain de notre retour dans la vallée, épuisés mais pleinement vivants, nous nous retrouvâmes tous les quatre autour d'une table pour le petit déjeuner, en compagnie d'autres amis. Je me mis alors à raconter en plaisantant les moments les plus critiques de notre petite expédition. Au bout de quelques minutes, je me surpris à réaliser que je parlais exactement comme Pascal lors des soirées, l'imitant sans l'avoir cherché, comme si, ce matin-là, la peur encore chaude de la mort m'avait connecté à lui, à sa façon d'être ultravivant. À moins que ce fût lui qui était momentanément venu prendre ma place ?

DÈS QUE L'INTELLIGENCE DE SES MAINS JAMAIS TRANQUILLES S'APPROCHAIT D'ELLE, LA MATIÈRE INITIALEMENT INERTE, EN GÉNÉRAL CASSÉE OU ABÎMÉE, CESSAIT D'ÊTRE INSENSIBLE

Apprendre par corps

Les uns pensent, dit-on, les autres agissent.
Mais la véritable condition de l'homme,
c'est de penser avec ses mains.
Denis de Rougemont

On peut être d'accord avec Nietzsche sans l'avoir lu. Mon frère aurait certainement applaudi cette recommandation dans *Ecce Homo* : « Ne prêter aucune foi à aucune pensée qui n'ait été conçue au grand air, dans le libre mouvement du corps, à aucune idée où les muscles n'aient été aussi de la fête. » Il aurait eu bien des choses sensées à en dire. Par exemple, qu'il est temps de quitter notre sempiternel dédain pour l'intelligence des mains, la pensée manuelle, le génie du corps agissant. Que penser, c'est aussi être attentif à ce que l'on *fait*. Dans tous leurs gestes, dans toutes leurs décisions, le garagiste, le facteur d'orgues, le plombier, l'acrobate, le soudeur, le cordonnier, l'électricien, le cuisinier, le verrier, le guide de haute montagne n'intriquent-ils pas la réflexion à l'action ?

Entre ma naissance et mes dix-huit ans, j'ai vu Pascal tous les jours de ma vie, sauf rares exceptions. Par la suite, je ne l'ai jamais perdu de vue. Notre différence d'âge était la plus petite possible entre deux frères non jumeaux : il est né un 28 mars et moi le 1er avril de l'année suivante, juste un an après lui. Un autre frère, Vincent, est arrivé dix-huit mois plus tard. Notre triumvirat est demeuré longtemps insécable, à l'instar des trois quarks d'un même proton s'échangeant des gluons à une cadence d'essuie-glace. Plus tard, Antoine et Marie (unique sœur !), puis Rémi et Éloi, ajoutèrent deux duos successifs au trio initial.

Ce rappel chronologique dit assez que le nombre de mes souvenirs avec Pascal est incalculable, et chacun d'eux en fait surgir de nouveaux : « C'est putain le passé, disait Céline, ça fond dans la rêvasserie[1]. » Je n'en évoquerai qu'un, très vif, en forme d'hommage posthume. Une anecdote qui est comme un suprême condensat.

Nous devions avoir huit, neuf ou dix ans. Un jour d'été, lassés de bâtir de monotones et silencieuses cabanes, nous entreprîmes, à l'initiative de Pascal comme toujours, de construire un avion dans le jardin. Un avion de plusieurs mètres d'envergure, car on voit toujours grand quand on est petit. Tout excités, nous trouvons des planches pour former les ailes, d'autres pour la carlingue, de la ficelle pour tendre le fuselage. Une caisse en bois ferait le cockpit, des roues de poussette, le train d'atterrissage ; une roue de vélo singerait une hélice en rotation. Quant au manche à balai, ce serait un volant. Antoine et Marie, alors hauts comme deux pommes, joueraient le rôle de pilotes de ligne au moment des séances photo. Sous les ordres tranchants d'un Pascal qui se voyait déjà en nouveau Blériot, nous •••

scions, clouons, collons une journée entière, et un semblant d'avion finit par prendre forme sur la pelouse du jardin. Mais ce semblant d'avion n'avait pas de moteur, hélas. Ou plutôt si, il en possédait un, mais seulement dans l'esprit de Pascal, qui avait le don d'extrapoler au-delà du visible tout ce qui touchait à l'ordre supérieur de la machinerie ou de l'artifice. Son imaginaire fleurissant sur l'inanimé, il voyait

IL A TOUJOURS ÉTÉ COMME ÇA, PASCAL, DU DÉBUT À LA FIN DE SA VIE : UN PHÉNOMÉNOLOGUE RADICAL

notre avion comme un authentique monoplan, équipé d'un énorme moteur, puissant et surtout potentiellement très bruyant. Le bruit, c'était ce qui comptait le plus aux yeux, ou plutôt aux oreilles de Pascal : un truc qui ne faisait pas de bruit était nécessairement un truc en panne ou un bidule qui ne marchait pas comme il faudrait. Le silence d'une machine, quelle qu'elle soit, sonnait à ses oreilles comme une intimation à intervenir en toute urgence.

En fin d'après-midi, notre engin fut tout à fait terminé. « C'est un avion, dit Pascal, et un avion, c'est fait pour voler. »

Vincent et moi de lui faire remarquer : « Euh, oui, mais bon, là, y a pas de moteur. »

Il eut un regard de léger mépris.

« Un moteur, c'est caché, on le voit pas, mais on sait qu'il est là. »

Provoqué par notre agnosticisme, il décida qu'il fallait hisser notre avion sur le toit du garage des voisins, trois mètres d'altitude au bas mot. Dans mon souvenir, ce fut une opération lourde et chronophage, exigeante en maniement de cordes et d'échelles, que nous menâmes sous le regard aimant de notre mère – un peu inquiet aussi, même si elle en avait vu d'autres.

L'heure de l'envol finit par sonner. Nous étions tous nerveux. Actionnant vigoureusement une manivelle virtuelle, Pascal démarra le prétendu moteur, puis poussa l'avion dans le vide. Après une hésitation de quelques nanosecondes, l'engin choisit d'adopter une trajectoire rectiligne, parfaitement verticale, orientée dans le sens exclusif de la descente. Notre monoplan s'écrasa au sol, si violemment que sa rudimentaire ontologie en fut toute disloquée.

Contemplant ses débris épars, Pascal rayonnait de bonheur. Car de sa propre initiative, sans consulter le moindre manuel, il venait de réaliser une expérience extraordinaire, c'est-à-dire *extrascolaire* : se fiant à ses seules intuitions, il avait tenté un rêve personnel, il avait donné corps et âme à ses excitations créatrices.

Il a toujours été comme ça, Pascal, du début à la fin de sa vie : un phénoménologue radical. Il n'apprenait que par corps ; il avait besoin de faire pour comprendre. De partir des choses mêmes, puis de vivre avec elles une sorte de concubinage passionné.

Le parti pris des choses

> Notre âme est transitive. Il lui faut un objet,
> qui l'affecte comme son complément direct, aussitôt.
> Francis Ponge

Je devrais plutôt dire que Pascal choisissait toujours *le parti pris des choses*, à la manière de Francis Ponge. À condition que les choses en question soient des machines et des moteurs, des carburateurs et des culasses, un delco ou un bloc-moteur, des engins et des appareils, des circuits de toute sorte, y compris des chaudières. À ses yeux, tous ces objets techniques étaient, chacun à sa façon, « les héros de la grandeur du monde ». Ils constituaient le réel véritable, toujours incommensurable avec les abstractions qui tentent de l'attraper. Réduits à leur nudité concrète, ils devenaient les objets lumineux de son désir. Il voulait les toucher, les démonter, les sentir, les comprendre intimement tels qu'ils étaient, concrètement, sensuellement, sans jamais les remplacer par des concepts impalpables. Car ces choses-là sont bien davantage que les mots qui les nomment, bien plus que les calculs qui prétendent les résumer.

Gaston Bachelard, qui parle de « psychisme ascensionnel » *(L'Air et les Songes)* et de « psychisme hydrant » *(L'Eau et les Rêves),* aurait sans doute qualifié celui de Pascal de « mécanico-sensoriel ». Pour qu'une chose matérielle l'aspire et devienne aussitôt le théâtre de sa puissance, elle devait satisfaire à un certain nombre de critères qui, tous, convoquaient les cinq sens : il fallait qu'elle vibre ou qu'elle râpe, qu'elle couine, grince, siffle ou vrombisse, qu'elle fuie ou qu'elle fume et combure, qu'elle brûle ou pétarade ou gicle en flammèches, et même qu'elle file des coups de châtaigne ou qu'elle explose carrément à l'occasion. Sinon, voyez-vous, c'était pas drôle.

Ce qu'aimait Pascal par-dessus tout, c'était réparer. Plus précisément, il avait intériorisé de sa tête à ses pieds la fonction que Francis Ponge (alias *Garçon Pensif,* anagramme oblige) attribue à l'artiste : « Il doit ouvrir un atelier, et y prendre en réparation le monde, par fragments, comme il nous vient[2]. » Dès que l'intelligence de ses mains jamais tranquilles s'approchait d'elle, la matière initialement inerte, en général cassée ou abîmée, cessait d'être insensible : elle frémissait, ondulait, puis se transformait, au bout d'un temps plus ou moins long, en un feu d'artifice. Quant à la mécanique et à l'électricité, disciplines qu'il tenait fermement à distance de toute formule mathématique susceptible de les obscurcir, elles devenaient avec lui, comme par magie, deux véritables poétiques, deux érotismes qui se combinaient à l'infini pour faire des étincelles, de la lumière, des tours-minute, des watts, des volts et du boucan.

Pascal était un alchimiste à la main leste qui aimait provoquer la jouissance des machines. Il aimait l'entropie, et surtout la faire croître.

À lui seul, il exemplifiait la thèse de Bergson dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience* : il n'y a qu'un chemin pour entrer dans la chose, c'est de coïncider avec elle, d'entrer en sympathie avec son essence, d'accompagner au plus près son devenir. La chose est la chose, rien ne l'égale ou n'en dispense, et nous la perdons dès que nous

la saisissons à travers ce qui n'est pas elle-même. Tout comme M. Jourdain faisait de la prose, Pascal pratiquait chaque jour, les mains gantées d'aurore et pleines de cambouis, un « retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition ».

Un système stupidement binaire

> J'aime la pensée qui garde une saveur de sang et de chair, et je préfère mille fois à l'abstraction vide une réflexion issue d'un transport sensuel ou d'un effondrement nerveux.
>
> Cioran, *Sur les cimes du désespoir*

Pascal était un très grand frère, immense, hypersensible, énergique, curieux de tout, parfois turbulent et provocateur. Dans ses *Réflexions sur l'éducation,* Kant affirme que l'enfant doit d'abord apprendre à se tenir tranquille assis sur une chaise. Admettons. Pascal, quant à lui, avait une dynamique intérieure, une sorte d'autopropulsion, qui le rendait incapable de demeurer assis plusieurs heures par jour, surtout dans une salle de classe. L'appel des sirènes de la mécanique était trop fort, et il aura vécu jusqu'au bout cette passion à *fleur de peau*. C'était un authentique génie dont je n'ai jamais rencontré de doublon, même approximatif, en un nombre pourtant respectable de décennies d'existence.

« Certains hommes ressentent, avec une délicatesse spéciale, la volupté de l'*individualité* des objets », observe Paul Valéry dans son *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*. Pascal faisait partie de cette cohorte-là, d'une manière tout à fait singulière. Il avait bien compris que lorsqu'on les approche de près, lorsqu'on y fourre les doigts, les machines deviennent des sortes d'animaux faussement inertes dont on parvient à percevoir le caractère singulier : on ressent leurs champs de forces, la topologie de leurs fluides, l'architecture de leurs rouages. Parvenir à les réparer, c'est comme les apprivoiser. On découvre alors que, pris au pied de la lettre, le « je pense, donc je suis » cartésien ressemble à une posture paresseuse et qu'il faudrait plutôt dire : « Je répare mon vélo, je retape une maison, je soude, je tourne-visse, donc je pense, j'agis et je suis, *tout cela en même temps*. »

Mais ce viatique, hélas, ne fait pas autorité dans le monde scolaire, encore moins dans les arcanes académiques. Ce fut là le drame de Pascal, sa grande blessure. Il tenta de la soigner comme il put, y compris, sur le tard, au moyen de breuvages réputés n'être pas idéaux pour la santé, notamment après que les premiers symptômes de la maladie qui allait emporter notre mère se furent manifestés.

Paul Valéry regrettait, cette fois dans ses *Propos sur l'intelligence,* qu'on définisse trop l'intelligence par la scolarité :

> L'intelligence devient alors la classe de ceux qui ont fait leurs études. Les études sont démontrées par les diplômes, preuves matérielles. […] Ce système est excellent pour la préservation et la transmission des connaissances, mais il est médiocre, sinon mauvais pour leur accroissement. Car il arrive que la preuve matérielle, le diplôme, soit plus durable que ce qu'elle prouve. Plus durable par exemple que le zèle, la curiosité, la vigueur mentale de celui qu'elle institue membre de la caste des lettrés.

Pascal a été injustement brimé par ce système bêtement binaire, par cette tyrannie des cases qui considère l'accession au prétendu royaume de l'abstraction comme plus valeureuse que toute connivence charnelle avec la matière. D'où vient que l'école ait distillé, sans forcément le vouloir, l'idée que l'exercice d'un travail manuel placerait son exécutant dans un état servile ? Et d'où vient qu'elle n'inclue aucun rudiment de culture technique dans l'enseignement des humanités ? La technique, à ses yeux, manquerait-elle de dignité ?

Comme d'innombrables autres enfants de sa génération et sans doute des générations suivantes, mon frère aîné s'est toujours senti exclu de la caste des élus. En dépit de sa fringale de vie, il a copieusement souffert, enfant puis adolescent, de ce manque de reconnaissance. Ses talents singuliers, qui ne s'exprimaient qu'en dehors de la classe, échappaient à la détection des maîtres. Les fables de La Fontaine, les grandes dates de l'histoire de France, il les apprenait sans difficulté, mais cela ne le reliait à rien. Ses pensées, son énergie, étaient ailleurs. Il se sentait donc en marge, rebelle malgré lui.

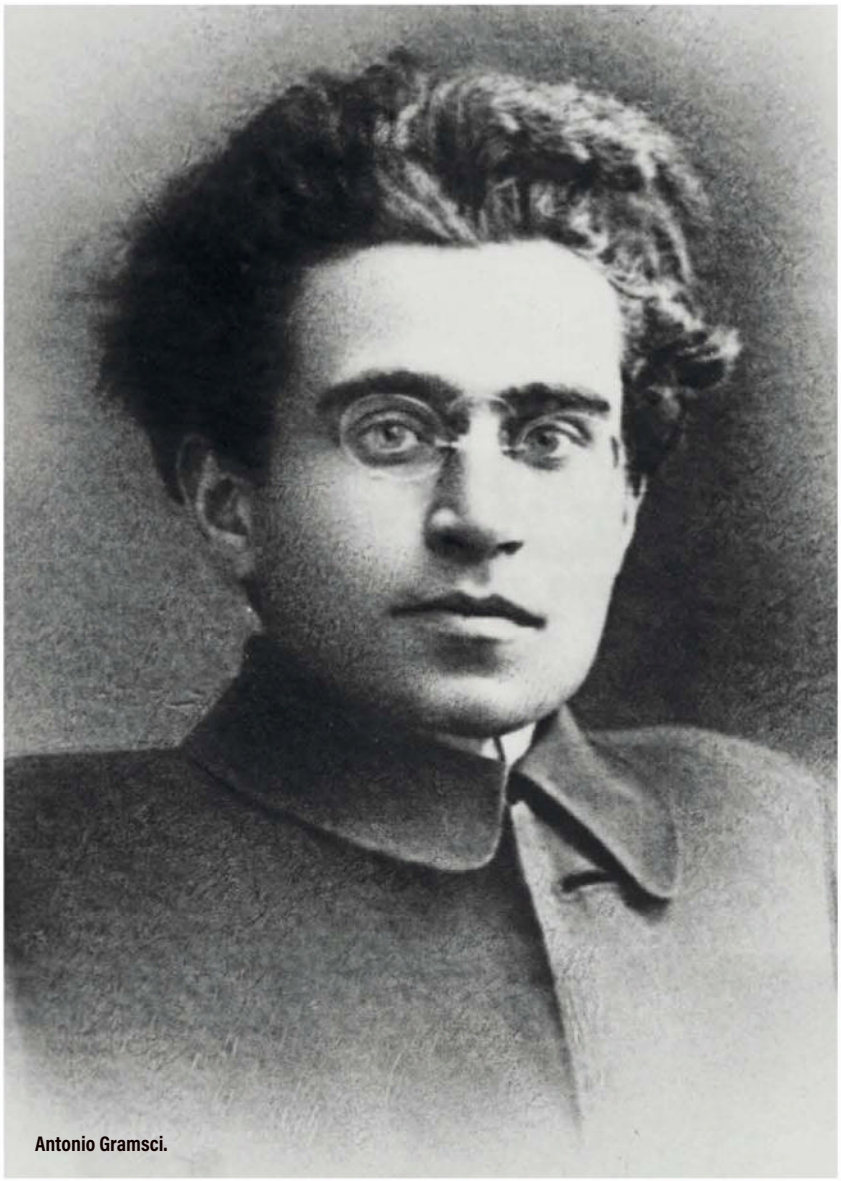
Question zèle, curiosité, vigueur mentale, ingéniosité, il aurait pourtant eu quelques leçons magistrales à donner à tous les Rouletabille du *cogito* qui, comme moi (je le confesse), ont largement bénéficié dudit système. Notamment quand fut mis en place l'enseignement des mathématiques dites « modernes », qui voulaient bannir toute référence à la concrétude du monde, à commencer par ses problèmes de robinet. Nous étions tous les deux en sixième, dans le même lycée, mais dans deux classes différentes. Je me souviens de ma honte paradoxale lorsque, certains soirs, je rentrais avec une bonne note en mathématiques pour un devoir portant sur la distributivité de la multiplication sur l'addition, les propriétés de transitivité (ou non) de la relation de sororité ou le bon usage des diagrammes sagittaux *(sic)* : je savais qu'elle lui ferait atrocement mal, par comparaison avec les siennes. ■

1. Louis-Ferdinand Céline, *Guerre*, Gallimard, 2022, p. 117.
2. Francis Ponge, *Méthodes* (1961), Gallimard, « Folio », 1988, p. 160.

DUPUIS

L'INFO EN PLUS

Étienne Klein prépare un album de bande-dessinée qui sortira en 2024. Avec le dessinateur Christian Durieux (photo) et son coscénariste Laurent-Frédéric Bollée, le scientifique imagine le retour d'Einstein. Parions que ce dernier assistera alors au dernier concert des Stones…



Antonio Gramsci.

ROMAIN DESCENDRE,
JEAN-CLAUDE ZANCARINI

Une vie de combats

Cet ouvrage suit le parcours d'Antonio Gramsci, théoricien du marxisme à la grande indépendance d'esprit, qui passa près de onze années de sa vie en prison et y écrivit ses *Cahiers*, dans lesquels sont développés les concepts majeurs de sa pensée.

Entre la révolution russe de 1917 et l'effondrement du bloc soviétique en 1989, on pense souvent que le XX^e^ siècle est celui qui vit le communisme triompher puis s'effondrer. La trajectoire d'Antonio Gramsci (1891-1937) invite à reconsidérer les choses. À travers ses défaites politiques et son emprisonnement, l'activiste italien s'est trouvé en position d'interroger le marxisme dans ses impasses et ses insuffisances, fournissant des outils de réflexion encore précieux aujourd'hui.

Sa vie est rythmée comme une tragédie interrompue qui ne compterait que trois actes : de son arrivée à Turin en 1911 jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, l'étudiant sarde passionné de linguistique se rallie peu à peu au socialisme. Il entre ensuite dans sa période de militantisme révolutionnaire, depuis la fondation en mai 1919 de la revue *L'Ordine nuovo (L'Ordre nouveau)* jusqu'à son arrestation par les fascistes le 8 novembre 1926. Enfin, son incarcération lui permet de rédiger ses *Cahiers de prison (1929-1935)* avant sa mort en 1937. À travers les presque 600 pages de *L'Oeuvre-vie d'Antonio Gramsci,* Romain Descendre et Jean-Claude Zancarini suivent habilement ce parcours biographique afin de dégager les grandes lignes de l'œuvre.

Le premier « *socialisme* » de Gramsci est profondément marqué d'idées pacifistes ; selon lui, la nation ne doit jamais prévaloir sur l'humanité, de sorte que le politique doit toujours se penser à l'international. Quant à l'émancipation des subalternes, elle passe par la réappropriation des traditions culturelles, ce qui implique que la religion soit moins rejetée comme une superstition que discutée pour éviter tout fatalisme. Puis, à partir de 1919, commence une période dont le leitmotiv est un slogan repris d'un article nommé « Discours aux anarchistes », où Gramsci revendique « *l'optimisme de la volonté et le pessimisme de l'intelligence* ». Dont acte : il se lance dans l'action. De conseils ouvriers (Fiat-Centro et Brevetti) à l'occupation des usines (septembre 1920), il accompagne à la fois les luttes perdues des Italiens pour la justice sociale et le développement d'un Parti communiste dont il est bientôt élu secrétaire général. Lorsqu'il est arrêté puis transféré à Milan, il écrit : « *J'estime qu'il s'agit d'une procédure judiciaire qui donnera lieu plus ou moins vite à un acquittement.* » Cet optimisme pratique va se heurter de front aux forces de l'Histoire. Mussolini s'intéresse de trop près à cet écrivain lucide pour le laisser en

FONDAZIONE GRAMSCI

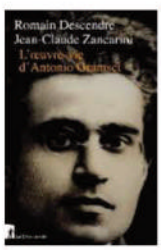
Gramsci fournit des outils de réflexion encore précieux aujourd'hui

réchapper facilement. On lui tend un piège (un faux anarchiste lui propose de faire passer du courrier), on envisage un échange avec des prêtres catholiques détenus par les Russes pour plaire au Vatican… Mais son emprisonnement est retenu comme la solution la plus sûre pour assurer la mise au silence des communistes.

TRANSFORMER LA SOCIÉTÉ CAPITALISTE PAR LES LOIS

Gramsci condamné se résout à revenir aux études. Dans sa prison, il commence des cahiers où il rompt avec le marxisme orthodoxe, car l'existence d'un État communiste en URSS lui apparaît plutôt comme un problème que comme une solution : comment relever le défi de créer une culture entièrement neuve ? En définitive, sa pensée laisse émerger deux concepts majeurs. D'abord, la notion d'« hégémonie » lui sert à construire une alternative aux conceptions de l'État, de la dictature du prolétariat et du rôle des intellectuels qui ont alors cours en Union soviétique. Car au lieu d'une centralisation bureaucratique et d'une ligne directrice unique, Gramsci propose une dynamique à la fois politique et culturelle fondée sur des « *regroupements* » toujours ponctuels, qui doivent agglomérer les forces sociales en fonction de situations précises, afin d'assurer la participation la plus active possible de la société civile. On ne peut rien imaginer de plus éloigné du stalinisme ! « *Il s'agit,* écrit-il, *d'avoir une Réforme et une Renaissance simultanément.* » La seconde notion importante est celle de « *révolution passive* » : « *on aurait une révolution passive dans le fait que, par l'intervention législative de l'État et à travers l'organisation corporative,* […] *la socialisation et la coopération de la production seraient accentuées sans pour autant toucher* […] *l'appropriation individuelle et de groupe du profit.* » En d'autres termes, Gramsci envisage une transformation profonde de la société capitaliste par l'action des lois et des associations plutôt que par la violence d'une révolution. Tout se passe comme s'il avait anticipé les formes du militantisme contemporain. Après le retour à Marx, il est temps de revenir à Gramsci ! ■

Maxime Rovere



★★★★☆
L'ŒUVRE-VIE D'ANTONIO GRAMSCI
ROMAIN DESCENDRE, JEAN-CLAUDE ZANCARINI
576 P., LA DÉCOUVERTE, 27 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

Somme décadentiste

L'idée de décadence a le vent en poupe. On l'applique à nos mœurs, à la politique, aux arts, etc. Dans un essai monumental, *La Décadence*, paru en 1984, et aujourd'hui réédité, le philosophe conservateur Julien Freund (1921-1993) montre que, loin d'une spécificité temporelle, il s'agit d'un topos mental millénaire, dérivé d'« *une des catégories fondamentales de notre expérience quotidienne* » liée à la courbure du soleil et de la vie. Avec érudition, il passe en revue les innombrables théories qui en ont été faites, de l'Antiquité à nos jours. La plupart y voient une catastrophe, d'autres, la condition *sine qua non* d'une renaissance ; et il en est pour qui elle correspond aux époques où l'existence devient la plus exquise. Une véritable encyclopédie de la décadence, pour nous aider à réfléchir sur la nature de la nôtre. ■

Patrice Bollon

★★★☆☆
LA DÉCADENCE. HISTOIRE SOCIOLOGIQUE ET PHILOSOPHIQUE D'UNE CATÉGORIE DE L'EXPÉRIENCE HUMAINE
JULIEN FREUND
590 P., LE CERF, 24 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Ce n'est pas ce que vous croyez !

Les théories complotistes saturent nos écrans : des vérités alternatives tantôt saugrenues tantôt paranoïaques. Une rhétorique aux accents anticonformistes qui donne l'illusion d'une réflexion critique et surtout d'une parole intègre. Dès 1789, des théories conspirationnistes se multiplient sur les architectes en sous-main de la Révolution : les francs-maçons, les Lumières, les protestants, les Illuminaten de Bavière et autres maudits Anglais. Et si tout était de la faute à Voltaire ? Et pourquoi pas du duc d'Orléans, de Necker, de Weishaupt, de William Pitt aussi ? La main cachée obsède les esprits politiques de l'Ancien Régime comme ceux du XXIe siècle. C'est ce que démontre brillamment dans son dernier livre l'historien Edmond Dziembowski, qui nous plonge jusqu'aux origines de cette fièvre : *« Les adeptes de la main cachée, hier comme aujourd'hui, ne sont dans leur majorité ni des imbéciles ni des fous. »* Si en effet nombre d'intellectuels pourtant brillants et même bienveillants se perdent dans des thèses farfelues, d'autres se compromettent dans la démence et la haine. Les charges de l'abbé Barruel contre la *« machine criminelle »* du jacobinisme qu'il accuse de tous les maux de la Révolution résonnent dans les discours antimaçonniques du collabo Bernard Faÿ. *« L'une des toutes premières mesures du gouvernement de Vichy, le 13 août 1940, a été d'interdire les sociétés secrètes, terme faussement vague qui ne trompe personne sur la cible visée. »* Et, dans cette *Main cachée. Une autre histoire de la Révolution française,* l'éminent professeur Dziembowski prédit au complotisme qui traverse les siècles *« un riche avenir ».*

★★★★☆
LA MAIN CACHÉE. UNE AUTRE HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
EDMOND DZIEMBOWSKI
368 P., PERRIN, 24 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU ROBERT REDEKER

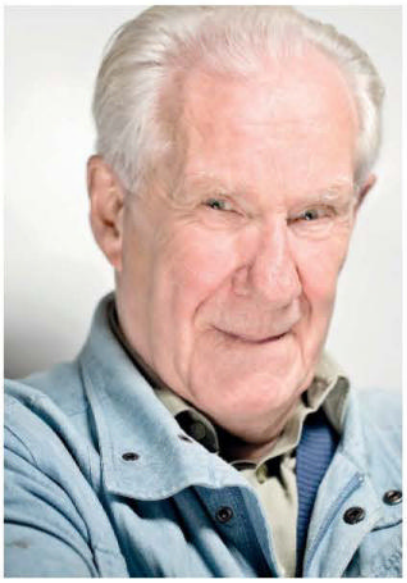
L'âme a disparu des horizons de la pensée contemporaine. Privé de l'âme, l'homme moderne n'est pas devenu un homme normal, mais un homme conforme. Tel est le constat sévère de *L'Abolition de l'âme*. Robert Redeker y interroge avec perspicacité le sens de l'oubli progressif d'une notion essentielle à la réflexion philosophique. Pour nommer cette réalité qui semble n'être rien, mais au fond qui est tout, saint Thomas d'Aquin (XIIIe siècle) utilisait la tournure *hoc aliquid* (« ce quelque chose »), Benito Feijo (XVIIIe siècle) *el no sè què* (« le je-ne-sais-quoi »). Car, au-delà du principe d'animation des vivants qu'elle fut pour Aristote et pour une longue tradition, l'âme ouvre sur *« l'inflexible de l'humain – ce qui, en moi, en tous, ne courbe pas l'échine. Ce mot dit l'aspiration à la pureté. Chaque fois qu'un homme ou une femme* [Antigone par exemple] *aspire à plus de pureté, c'est l'âme qui se manifeste. »* L'homme flexible n'a donc pas d'âme ou n'en a plus. Redeker analyse les motifs de cet évitement du sujet moderne : obnubilé par son ego, réduisant l'âme au mental ou à un *« entassement de valeurs »*, privé de vie intérieure, il s'est *« désanimé »*. De *« refoulement »* en *« déglingue »*, ce processus a réduit l'âme à un *flatus vocis*, une inanité sonore. Voilà pourquoi, sans souci ni soin de l'âme, dans un ciel vidé de ses dieux et brisé en mille morceaux disséminés, *« lunaparkisés »*, *« dépneumatisés »*, *« digitalisés »*, livrés à leurs addictions, les hommes, sans gravité ni légèreté, ne sont plus à même de prendre en charge leur propre existence. **Jean Montenot**

★★★☆☆
L'ABOLITION DE L'ÂME
ROBERT REDEKER
350 P., LE CERF, 24 €

ALAIN BADIOU

En rouge et noir

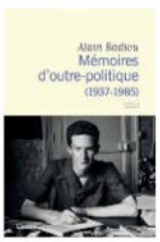
Les *Mémoires d'outre-politique* du célèbre philosophe français reviennent sur plus d'un demi-siècle d'engagement et d'Histoire. Avec le regard subjectif et militant de l'auteur.



Comme l'indique le titre, ces *Mémoires d'outre-politique* ne parlent que de l'activité politique d'Alain Badiou : on n'y trouve rien sur son œuvre philosophique ni sur sa vie personnelle, renvoyées à d'hypothétiques « *Mémoires d'outre-amour* ». Il raconte sa trajectoire politique sous les IVe et Ve Républiques, faisant défiler les événements qui ont fixé sa vision du monde : l'Occupation, la guerre d'Algérie, la crise de 1958, les grèves de 1960 en Belgique, la crise des missiles, etc. Le tournant de sa vie politique et de sa vie tout court, c'est 1968 : le professeur socialiste bon teint encarté PSA (Parti socialiste autonome, l'ancêtre du PSU) tourne maoïste de choc et fonde l'Union des communistes de France marxiste-léniniste (UCFml) ; l'année suivante, il compose avec Michel Foucault l'équipe de philosophie de la toute nouvelle université Paris 8. C'est le début de ses « *années rouges* », qui dureront jusqu'à la fin de l'UCFml en 1985, et même jusqu'à aujourd'hui puisque ses idées, assure-t-il, n'ont pas changé d'un iota.

Badiou, ennemi juré de la démocratie bourgeoise (qu'il appelle « *capitalo-parlementarisme* ») et des élections, reste un partisan convaincu du communisme. Celui-ci, loin d'un astre mort, en est selon lui à la troisième phase de son développement, après la phase fondatrice du XIXe siècle et l'expérience soviétique du XXe. À ce sujet, il refuse de condamner l'URSS – le stalinisme le laisse juste « *perplexe* » –, et récuse la notion de « *totalitarisme* ». Quant au maoïsme (soit la « Grande Révolution culturelle prolétarienne », ou GRCP), il incarne pour lui la formule idéale d'un « *marxisme de notre temps* ». Les Gardes rouges, les millions de morts ? Pas un mot. Cette exposition limpide d'un logiciel doctrinal antédiluvien est l'un des aspects les plus fascinants de ce livre, plus que le retour, parfois fastidieux, sur les archives et les faits. Badiou s'attaque au passage au thème actuellement si prégnant des identités qui, selon lui, « *ne peut constituer la base d'un authentique concept politique* », et il annonce pour le prochain tome vouloir régler son compte à l'écologie politique, qui « *ne tient nul compte de la dialectique marxiste des intérêts de classe dans sa militance catastrophiste* ». On a hâte d'en savoir plus. ■ **Bernard Quiriny**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE



★★★☆☆
MÉMOIRES D'OUTRE-POLITIQUE (1937-1985)
ALAIN BADIOU
480 P., FLAMMARION, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

OLIVIER ROLLER/DIVERGENCE/FLAMMARION

THOMAS GARNIER/TALLANDIER

MATHIEU DA VINHA

Bontemps divine

L'historien retrace le parcours de celle que tout rattachait à l'aristocratie et qui épousa pourtant les causes de la Révolution.

Comment survivre à la Révolution ? Surtout quand on est la descendante directe du valet de chambre de Louis XIV et de celui de Louis XV, les célèbres Bontemps. Étrange parcours que celui de Marie Charlotte Louise Perette Bontemps. Sa famille lui choisit pour époux le vieux comte de La Châtre, qui a précisément le double de son âge au moment de leur mariage. Le couple a beau être réactionnaire et totalement imprégné de culture aristocratique, il n'en est pas moins libertin. Ainsi, la comtesse aux mœurs légères trouve un amant : le comte de Jaucourt. Leur passion est d'abord secrète au point qu'un jour, manquant d'être surpris par le mari, l'amant se cache précipitamment dans un cabinet. La porte est vite claquée sur deux de ses doigts. Stoïque, le comte garde le silence malgré la douleur ! Plus tard, la mort du vieux La Châtre leur permet de vivre ensemble au grand jour.

Pendant la Révolution, Madame la comtesse est une patriote. Elle suit les travaux de l'Assemblée, réclame la création d'une milice de femmes. Cette amie de Talleyrand survit aux massacres, à l'Empire, à la Restauration, à la monarchie de Juillet et connaît le début de la Seconde République. Car elle s'éteint le 19 juin 1848. Avec elle, tout un monde disparaît. Directeur scientifique du château de Versailles, Mathieu da Vinha le fait revivre. Dans *Le Plaisir de vivre ou les Libertés de la marquise de Jaucourt*, il pointe, derrière les historiettes, le dynamisme économique des rares lignages qui partageaient la vie des rois. Son livre casse de nombreux préjugés sur les femmes, leur liberté et leur place en France. ■

Fabrice d'Almeida

★★★★☆

LE PLAISIR DE VIVRE OU LES LIBERTÉS DE LA MARQUISE DE JAUCOURT

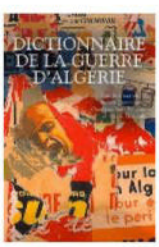
MATHIEU DA VINHA

352 P., TALLANDIER, 24,50 €

Au plus près de la vérité

Ce *Dictionnaire de la guerre d'Algérie* est un véritable livre d'histoire sous la forme d'un outil. Il rassemble les meilleures spécialistes de la guerre d'Algérie en puisant à des courants historiographiques différents. Toutes les facettes du conflit sont abordées avec des angles biographiques et thématiques. La nouveauté réside dans ce parcours de lecture qui valorise aussi bien l'action que la mémoire de cette guerre qui ne disait pas son nom. D'Abane Ramdane, l'homme de l'institutionnalisation politique du FLN, à Oudai Zoulikha, héroïne de la lutte pour l'indépendance algérienne longtemps oubliée, en passant par Mitterrand, Mollet, Messmer ou de Gaulle, l'ouvrage restitue l'Histoire sous toutes ses facettes. ■

F.D.A.



★★★☆☆

DICTIONNAIRE DE LA GUERRE D'ALGÉRIE

TRAMOR QUEMENEUR, OUANASSA SIARI TENGOUR, SYLVIE THÉNAULT (DIR.)

1472 P., BOUQUINS, 34 €

ET AUSSI...

★★★☆☆

SI TU VEUX LA PAIX, PRÉPARE LE VIN

LAURE GASPAROTTO

160 P., GRASSET, 17,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 AVRIL.

« Si vis pacem, para vinum », comprenez « Si tu veux la paix, prépare le vin », soit le titre du livre de Laure Gasparotto : la formule est inscrite au bas du traité d'Arras (1435) signé par le roi de France Charles VII et le duc de Bourgogne Philippe Le Bon. La paix revenue, le duc se consacre à sa terre. Il encourage *« la production d'un élixir unique et non reproductible »* et la transformation du vin d'aliment à un élément culturel : une révolution. Entre géographie, histoire et littérature, chardonnay et pinot noir, interviews et balades au milieu de grands crus légendaires, Clos-Vougeot, Romanée-Conti, Corton-Charlemagne, l'ex-vigneronne et journaliste au *Monde* offre un éloge vibrant de cette terre où *« sont nés les meilleurs vins du monde »*.

Emmanuel Hecht

★★★☆☆

SE TENIR QUELQUE PART SUR LA TERRE. COMMENT PARLER DES LIEUX QU'ON AIME

JOËLLE ZASK

160 P., PREMIER PARALLÈLE, 16 €

Appartenance, origine, identité ou racines : à ces mots, Joëlle Zask préfère les « *lieux qui nous importent* », « *lieux d'action* » ou encore les « *terrains d'aventure* » – proposant ainsi une voie médiane entre le chauvinisme qui réduit les individus à l'endroit d'où ils viennent, et l'*« anywhere »* des chantres de la mondialisation, qui les prive totalement de liens territoriaux. La philosophe chemine au gré de réflexions éclectiques qui mêlent souvenirs d'enfance, liés à sa formation et à son rapport à l'épistémologie. Elle part aussi à la rencontre de personnes qu'elle interroge. Défendant *in fine* des lieux d'accueil partagés qui réunissent *« des conditions d'inclusion sociale »* leur permettant de véritablement remplir leur fonction démocratique.

Eugénie Bourlet

ET AUSSI...

★★★☆☆

POURQUOI LES HUMANITÉS SAUVERONT LA DÉMOCRATIE ?

ENZO DI NUOSCIO

272 P., PUF, 19 €

La démocratie, fondée sur le respect des droits de la personne individuelle, de la liberté de pensée et d'expression, est redevable des apports des courants humanistes et littéraires de la Renaissance. Ce brillant essai soutient la thèse que la culture littéraire forme l'essentiel des *« gènes invisibles »* qui déterminent la structure intime et les formes profondes présidant à la naissance, à la vie, au développement et à la résilience de la démocratie. Loin des déplorations usuelles, Enzo Di Nuoscio se veut confiant dans les possibilités d'une société libérale ouverte de faire que l'*homo democraticus* demeure encore un homme capable de juger de manière autonome. **Jean Montenot**

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine littéraire

LA MANIPULATION

FABRICE D'ALMEIDA

128 P., PUF/QUE SAIS-JE ?, 10 €

Les Grecs ne juraient que par la *mètis*, la ruse, manifestation de l'intelligence stratégique dans la guerre, le commerce et la politique. Les Lumières ont condamné celle-ci au nom de la transparence et du droit. Lui a succédé la manipulation. D'abord réservée à la critique du conditionnement psychique, elle s'est imposée comme technique à usage collectif, au profit des dictatures, des sectes et des mafias. La *« pieuvre »*, technique aidant, l'a emporté sur le *« renard »* hellène, qui se contentait de jouer avec l'ordre social, regrette Fabrice d'Almeida dans cette généalogie de la manipulation. Les antidotes, eux, n'ont pas varié : s'informer, analyser, observer. **Emmanuel Hecht**

Sur le chemin intérieur

Parmi la pléthore d'ouvrages envahissant chaque mois les rayons du développement personnel ou de la psychologie, en voici un qui nous propose un viatique radicalement différent. Partir de soi et non plus de l'extérieur, s'intéresser à ce qui se passe en nous à chaque instant, oser nous confronter à nos abysses sans y tomber, changer de cadre par une transformation du regard : c'est à une tout autre considération de notre existence que nous invite Jean-Luc Giribone dans *Par-delà la sagesse. Comment vivre ?*. Féru de psychanalyse, mais aussi très au fait de l'approche systémique née de l'école de Palo Alto, Jean-Luc Giribone aborde la connaissance de soi sans passer par la case recette, ni par celle de l'expertise, car ce serait *« importer dans sa vie une construction étrangère à ce que l'on est »*. Le chercheur doit suivre le conseil de Montaigne : *« N'empruntez rien que de vous »*, quitte à s'approprier ce qu'il lit pour le réinventer, car seule la pratique qu'il construira lui-même pourra lui convenir. C'est donc à une invention de soi que nous sommes conviés, invention unique comme chacun l'est, en ne cherchant à aucun moment à devenir expert, mais en acceptant de rester pour toujours un apprenti. ■

Sophie Péters

★★★☆☆

PAR-DELÀ LA SAGESSE. COMMENT VIVRE ?

JEAN-LUC GIRIBONE

160 P., SEUIL, 19,50 €.

EN LIBRAIRIES LE 14 AVRIL.

Mention « assez bien »

Question relativité ou de perspective : et si *« assez bien »*, c'était déjà très bien ? Voilà l'une des idées directrices de l'étonnant essai de Marina van Zuylen. Dans *Éloge des vertus minuscules*, elle disserte ainsi sur ce concept, à contre-courant du culte de l'excellence. Cette pensée lui est étrangement venue à la suite d'une IRM, alors que le neurologue lui apprenait brutalement qu'il lui manquait une part de cerveau. *« Loin d'être ébranlée ou effrayée,* […] *je me libérais lentement des pressions épuisantes* […] *qui transforment une vie en quête de performance plutôt que de bonheur. »* Au-delà de l'anecdote autobiographique, le livre se veut un hommage aux *« qualités discrètes – à commencer par la dignité et la générosité »*, à divers âges de la vie, face à la pression de l'humiliation, du snobisme et de la *« tyrannie du mérite »*. Mêlant digressions personnelles et analyses littéraires, psychologiques et philosophiques, Marina van Zuylen convoque ici Spinoza, George Eliot, Flaubert, Hegel, Schopenhauer, Proust, Tchekhov, Bove, Levinas ou Elena Ferrante, pour nous interroger sur nos échecs – ou supposés tels. Et nous offrir une salutaire leçon de bienveillance – autre notion parfois mal vue… ■

Baptiste Liger

★★★★☆

ÉLOGE DES VERTUS MINUSCULES

MARINA VAN ZUYLEN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLOTILDE MEYER, 256 P., FLAMMARION, 20 €.

EN LIBRAIRIES LE 19 AVRIL.

DR/SEUIL - DR/FLAMMARION

PHILIPPE FOREST ▪ BRICE COUTURIER & ERELL THEVENON

Ces éveillés qui font débat

Un essai général sur le wokisme face à un document sur le phénomène dans l'entreprise: deux ouvrages discordants qui traitent d'un même sujet.

S'enquérir, sur le moment, du sens d'un mouvement social et de mentalités qui divisent une société est un geste périlleux, tant manque le recul et que prolifèrent de part et d'autre caricatures et désinformations. C'est le défi que relève l'essayiste Philippe Forest[1] dans *Déconstruire, reconstruire. La querelle du woke*. Après quelques pages alarmantes – où il va jusqu'à tracer un parallèle entre les actions des « *guerriers de la justice sociale* » woke et les bûchers des vanités de Savonarole ! –, il entre très vite dans le sujet.

Il attaque d'abord la généalogie assermentée du mouvement, qui en fait un rejeton de notre pensée poststructuraliste des années 1960-1970 via ladite « French Theory ». Et il n'a pas de mal à montrer, côté woke, le détournement, sinon l'aplatissement, de la première par la seconde dans le sens d'un retour à un essentialisme qu'elle avait dénoncé au nom d'un examen du caractère construit, donc transitoire, de nos normes et concepts. Mais il n'a pas plus de mal à montrer combien les accusations de nihilisme que les anti-wokes adressent à la démarche déconstructionniste portent à faux.Il le fait en revenant, à partir de textes de Heidegger et de Derrida, sur la signification de cette déconstruction censée faire si peur à « *l'Opinion* ». Et c'est éclairant ! Dans l'esprit de ses initiateurs, elle n'a en effet rien à voir avec une démolition. Déconstruire un concept n'est pas le détruire, mais, en le désarticulant, le rendre à nouveau vivant car problématique. Bref, c'est l'acmé d'une méthode critique au bon sens du terme. De là, la thèse du livre : woke et anti-woke se ressemblent en ce qu'ils cherchent à « *reconstruire* », les premiers en reconstituant des identités fixes sur les décombres de celles laissées par la déconstruction, les seconds en réhabilitant des vérités anciennes posées en absolus, la Nation, la République, le Social, etc. Le vrai débat ne passe donc pas entre eux, mais entre ceux qui, animés d'un « *sens du négatif* », continuent à questionner, et les autres, woke comme anti-woke, qui, effrayés par le doute, entendent retrouver un terrain ferme mais illusoire dans l'affirmation ou la réaffirmation, retombant ainsi dans le dogmatisme.

Philippe Forest.

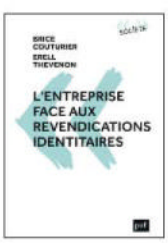
Brice Couturier.

Rien n'oblige à suivre Forest dans son analyse, assez contournée ; mais force est d'admettre qu'analyse il y a bien, qui fait de son livre une solide exploration de fond du phénomène. Ce qu'on ne peut dire de *L'Entreprise face aux revendications identitaires*, de la consultante Erell Thevenon et du publiciste Brice Couturier. Bien qu'animé de l'intention (fort politiquement correcte !) de séparer le bon grain du woke – sa lutte contre les discriminations – de son ivraie – son agit-prop identitariste –, on y retrouve tous les clichés anti-woke, relativisme, atteinte à la cohésion sociale, etc., et leur remède miracle, le républicanisme croisé par l'universalisme des Lumières – sans qu'aucune de ces notions ne soit, ou si peu, analysée. Presque une illustration en forme de travaux pratiques de ce que dénonce Forest. On y relève même une bizarrerie. Cet ouvrage au style aussi gracieux que celui d'une note interne d'entreprise inclut des témoignages de directeurs de ressources humaines et de cadres. Or, quasi tous s'accordent pour reconnaître que notre pays n'est pour l'instant que peu concerné par la question ! On est donc en présence d'un curieux manuel de guerre préventive contre un « virus » introuvable mais qui ne saurait tarder – c'est sûr – à se diffuser… ■

Patrice Bollon

1. À noter aussi la parution de *Rien n'est dit. Moderne après tout*, de Philippe Forest (Seuil, en librairies le 14 avril).

★★★☆☆
DÉCONSTRUIRE, RECONSTRUIRE. LA QUERELLE DU WOKE
PHILIPPE FOREST
240 P., GALLIMARD, 20 €



★★☆☆☆
L'ENTREPRISE FACE AUX REVENDICATIONS IDENTITAIRES
BRICE COUTURIER, ERELL THEVENON
210 P., PUF, 15 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD- CHRISTOPHE ABRAMOWITZ/RADIO FRANCE

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LES TRENTE « EMPEREURS » QUI ONT FAIT LA CHINE
BERNARD BRIZAY
672 P., TEMPUS, 11 €

Bernard Bizay a sélectionné les figures les plus flamboyantes qui, depuis 211 av. J.-C., ont été empereurs de Chine. À partir de Shi Huangdi, l'empereur Jaune, qui créa la fonction sacrée, les dynasties ont fleuri : Han, Tang, Yuan, Ming… En 1911, l'impératrice Cixi clôt cette histoire, en apparence… Car l'auteur montre aussi comment cinq empereurs républicains, dont Mao, se sont succédé, jusqu'à l'actuel Xi Jinping. **Fabrice d'Almeida**

★★★☆☆
INSOLUBLE MAIS VRAI !
DAVID LOUAPRE
304 P., FLAMMARION/CHAMPS SCIENCES, 8 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 AVRIL.

La science n'a pas la science infuse. L'humanité est bien loin d'avoir tout découvert. Encore aujourd'hui, le monde est rempli d'énigmes que les scientifiques ne savent pas expliquer. Ce sont parfois des casse-tête de plusieurs siècles. « Pourquoi dort-on ? » en fait étonnamment partie. Les questions sans réponses sont souvent tout aussi intéressantes que les découvertes. Cet ouvrage rassemble ainsi 18 énigmes de ce type, sous la houlette du vulgarisateur scientifique David Louapre. **M.D.-B.**

★★★☆☆
ÉCRITS INTIMES
ISABELLE EBERHARDT
448 P., PAYOT, 10,65 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Écrivaine émancipée de la Belle Époque, aventurière tombée amoureuse du désert du Maghreb et de la culture soufie, Isabelle Eberhardt a une trajectoire impressionnante. Issue d'une famille polyglotte et cultivée elle rejette très vite l'Occident, lutte contre la colonisation sur le territoire algérien et endosse pléthore de costumes et d'identités. Dans cette correspondance exaltée, elle joue avec les pseudonymes, les langues et les stratagèmes. À l'image de sa vie. **Eugénie Bourlet**

JÉRÔME SUEUR

À l'écoute du silence

Le biologiste nous initie au silence en explorant l'essence du son, plus vaste qu'on ne l'imagine. Une passionnante histoire, toute en finesse lexicale.

Jérôme Sueur se trouve en pleine randonnée montagnarde, au cœur de l'*« air frais »* et du *« blanc neigeux »* de la Chartreuse, quand advient une prise de conscience : *« En quelques traces de raquettes, j'avais perçu l'épaisseur du silence d'un paysage de montagne emprisonné dans la neige. Était-ce donc cela, le silence ? »*

Pour répondre à cette question, le biologiste spécialisé en éco-acoustique commence par un précieux rappel : comprendre le silence revient d'abord à saisir l'essence du son. *Histoire naturelle du silence* est une exploration de la « sonosphère » – notre environnement sonore, qu'il soit naturel ou artificiel, proche ou lointain. La science se fait alors, comme parfois, littérature. Car au cœur de ce sujet se trouvent aussi des subtilités lexicales. Pensez-y : comment distinguez-vous « son » et « bruit » ? En réponse, Jérôme Sueur apporte une anecdote. En 1923, Vladimir Nabokov publie une nouvelle dont le titre en russe sera traduit par *Sounds* en anglais, mais par *Bruits* en français *« alors que tous les sons rencontrés par les personnages n'apportent aucun trouble »*. La nuance serait donc dans ce trouble ressenti ? Le son fait partie de l'environnement, quand le bruit incarne une gêne, explique le biologiste.

Une distinction importante, tant les enjeux écologiques montrent l'impact de l'humain sur la biodiversité. *« L'homme n'aime pas le bruit mais aime faire du bruit »*, écrit Jérôme Sueur. Cette passionnante *Histoire naturelle du silence* est finalement une initiation à l'écoute – de la nature, en particulier. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★★☆
HISTOIRE NATURELLE DU SILENCE
JÉRÔME SUEUR
272 P., ACTES SUD, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Un ADN de cheval

La domestication des chevaux a rendu le monde plus petit. Le biologiste Ludovic Orlando nous raconte tant une odyssée scientifique qu'un voyage culturel dans le passé. Grâce aux nouvelles technologies, il est possible de lire dans l'ADN des chevaux comme dans un livre d'histoire. Et quel livre que cette *Conquête du cheval* ! Le génome de ces équidés est *« un texte long de près de trois milliards de lettres »*, explique le biologiste. L'ADN livre de précieux détails, y compris sur des espèces éteintes : la couleur de leurs robes, leurs maladies, ou *« pour quels traits physiques, physiologiques ou comportementaux leurs éleveurs les avaient sélectionnés »*. Ce récit génétique n'est d'ailleurs pas terminé, non sans poser des problèmes éthiques, comme le détaille Ludovic Orlando au sujet du clonage, dans un chapitre conclusif sur le *« cheval du futur »*. ■ **M.D.-B.**

★★★★☆
LA CONQUÊTE DU CHEVAL. UNE HISTOIRE GÉNÉTIQUE
LUDOVIC ORLANDO
272 P., ODILE JACOB, 22,90 €

CAROLINE SIMONIS/ACTES SUD

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Travail »

Rien de tel qu'un débat autour de la retraite pour que se trouve rapidement posée la question du travail.

Une étymologie à succès rattache le mot français et ses équivalents dans les langues romanes au triple pal *(tripalium, trepalium)* d'un chevalet de torture, mais cette hypothèse est aujourd'hui battue en brèche. Il n'en reste pas moins qu'il n'est pas nécessaire de monter à ces extrêmes pour trouver à la source l'idée à la fois d'un changement d'état et d'une résistance à un effort, d'une contention, d'une contrainte. Le travail est alors cette peine – en langue du XXIe siècle on parlera de pénibilité – qui, comme on sait, mérite salaire. Au reste, la généalogie du « labeur » – qui, contrairement à la précédente, vient clairement du latin – reste péjorative : le *labos*, qui donnera le *labor*, est un malaise. Unifions le tout : le travail est un « mal-à-l'aise ». En quoi il se distingue de l'œuvre, de l'ouvrage, qui nous parle plus calmement de l'action – comme dans le mot anglais *work*, apparenté à l'*ergon* grec –, le job, plus réaliste encore, étant un « morceau » de travail.

On devine les effets politiques de cet agencement linguistique : le mouvement ouvrier s'est identifié aux intérêts des « travailleurs » et les premiers partis s'en réclamant, qui dans l'entre-deux-guerres, ont accédé démocratiquement au pouvoir gouvernemental (en Australie, au Royaume-Uni, en Nouvelle-Zélande), s'appelèrent « travaillistes » (Labour Party). Mais l'étymologie est, comme toujours, la plus forte : elle conduit les idéologues comme les hommes politiques à jeter un regard ambigu sur le statut à accorder au travailleur en question comme au travail qui le définit. Économiquement et culturellement, comme exploité et comme aliéné, le travailleur est une victime mais, politiquement, il se doit d'être un héros puisque c'est cette identité qui le légitime comme électeur, militant et dirigeant : là est le problème. Le socialisme autoritaire – on qualifiera ainsi la tradition qui, elle, accède au pouvoir avec Lénine – sera donc porté à valoriser une conception fondamentalement économique et militaire de la société. Elle triomphera sous Staline avec l'ouvrier modèle Stakhanov, mais c'est elle qu'on retrouvera au cœur de toutes les expériences totalitaires du XXe siècle, qu'elles soient fascistes ou socialistes : la propagande du « Parti national-socialiste des travailleurs allemands » comme celle du Parti communiste chinois sous Mao Zedong ou des Khmers rouges sous Pol Pot pousseront jusqu'à l'extrême cette assimilation du travailleur à un soldat.

> POLITIQUEMENT, LE TRAVAILLEUR SE DOIT D'ÊTRE UN HÉROS

Par réaction, ce n'est sans doute pas un hasard si l'étymologie par le chevalet de torture s'est imposée au XXe siècle. Cette interprétation toute négative renvoie à l'émergence d'une autre idéologie, soucieuse de donner droit à de nouvelles exigences, à de nouvelles valeurs, qu'il s'agisse, théoriquement, du « droit à la paresse » du Paul Lafargue de 1883 ou, pratiquement, de « l'organisation des loisirs » du Léon Blum de 1936. Reste qu'il n'y a guère que dans certains rangs anarchistes que pourra fleurir le projet d'une société radicalement libérée du culte du travail, vu ici comme rapport social intrinsèquement aliénant, et qu'il n'y a guère eu d'autre moment que dans les années 1960 et 1970 du XXe siècle où cette lecture libertaire a paru sur le point de s'imposer à certaines couches sociales (« bourgeois bohèmes ») et à certaines politiques de durée du travail ou de départ à la retraite. La tendance actuelle, en Europe même, au recul de l'âge de celui-ci, qu'il soit légal ou réel, montre bien que l'espace du non-travail a désormais cessé de progresser.

Au vrai, on peut se demander si tout n'était pas dit dès l'époque romaine, où l'*otium* – ce temps libre de luxe opposé au vulgaire *neg-otium* du négoce – était un modèle réservé à une petite élite, se soutenant sur une économie esclavagiste. Le travailleur des pays de loisirs cessera-t-il un jour de gager son *otium* sur le travail des pays de travail ? Parions que ce n'est pas pour demain. ■

AUDREY SOVIGNET

Quand la leçon vient du fromage…

Une publicité au slogan paronymique vantant les qualités gustatives d'un emmental pas « plus » mais « autrement » bon.

On le sait, la publicité, par le biais de slogans plus soucieux d'attirer l'attention que de respecter la langue, se révèle rarement bonne conseillère en matière de grammaire et d'orthographe. C'est le fromage blanc *Calin* qui, en échange d'un cœur surdimensionné sur son « i », se voit sucrer son accent circonflexe sur le « a ». C'est le mot *poème*, à l'inverse, qui se coiffe du même chapeau quand il devient un parfum, à seule fin de rappeler que la maison mère, *Lancôme*, en porte un. C'est encore l'eau minérale *Cristaline* qui doit se trouver suffisamment limpide pour pouvoir se passer du second « l » que réclament les dictionnaires…

Il est pourtant des exceptions (rares) qui viennent, des plus heureusement, infirmer la règle. Nous pensons notamment à ce fromage qui, fort d'une paronymie opportune, n'hésite pas à se juger « autrement bon ». D'aucuns se retiendront de pavoiser trop vite, l'absence d'un *plus* dans la foulée d'*autrement* devant peut-être moins, ici, à une réelle volonté de sacrifier à la norme grammaticale qu'à la répulsion instinctive que suscite un « plus bon ». Mais peut-on encore, dans ce domaine, se montrer plus royaliste que le roi ?

La logique voudrait en effet que, quand nous prend l'envie de substituer l'adverbe *autrement* au plutôt plat *plus* (pas sûr que cette allitération… plaise !), on ne fît pas revenir aussitôt par la fenêtre celui que l'on avait congédié par la porte. Prétendre aujourd'hui que Giscard était « autrement intelligent » que nombre de ses successeurs, pourquoi pas ? On peut même reconnaître dans ce tour ce que Maître Capello aurait appelé une litote de bon aloi. Mais enfoncer le clou en le trouvant « autrement plus intelligent », ce serait, pour beaucoup, donner tête baissée dans la redondance… ou la flagornerie ! La chose agaçait déjà André Gide, lequel écrivait dans son *Journal*, en 1941 : « Par contre (oui, je sais bien que l'on dénonce également l'emploi abusif de *par contre*), je ne me souviens pas d'avoir jamais vu relever l'usage qui tend à s'introduire de *autrement* suivi de *plus*, qui me paraît "autrement plus déplorable". »

On nous objectera que Gide, c'était avant, et que les dictionnaires d'aujourd'hui, Petit Larousse illustré en tête, ont depuis longtemps renoncé à enfourcher leurs rossinantes pour se ruer sur ces moulins-là. Ont d'ailleurs de nos jours gagné leurs lettres de noblesse des pléonasmes… autrement répréhensibles ! Il n'est pourtant pas interdit, au nom d'une économie de moyens dont notre langage a visiblement perdu l'habitude, d'user d'un mot et d'un seul chaque fois qu'il suffit à la tâche. Et puis, quel symbole que ce pays outragé, brisé, martyrisé dans sa langue, mais finalement racheté par l'une des deux cent quarante-six variétés de fromage qui, pour le général de Gaulle en personne, constituaient la France ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE

ET À CONSOMMER SANS MODÉRATION !

Bien sûr, nous parlons là du livre, et non du breuvage qui l'inspire : quand un ouvrage sur le vin est tiré, il faut le boire cul sec, surtout quand il provient des chais du Robert. Fort du succès remporté naguère par son ô combien roboratif *Comme on dîne chez nous*, l'éditeur amoureux du beau verbe remet le couvert, entendant nous prouver qu'il ne crache pas davantage sur un bon verre ! Se rejoignent ainsi dans *Parlons vin, parlons bien !*, pour trinquer à la santé de l'affriolant Bacchus, l'œnologue et le lexicologue, avec pour projet avoué de ne point vous lâcher la grappe avant que vous n'ignoriez plus rien de la dive bouteille ni de ses chantres, nombreux au pays enchanté de Rabelais et d'Antoine Blondin. Bouchons, flacons, mâchons… et même dictons, tout ce qui touche au jus de la treille se voit pour l'occasion passer en revue, sur un ton décontracté qui tranche sur l'atmosphère ésotérique et snobinarde qui entoure parfois la dégustation. Bref, le lecteur n'est pas sorti de l'auberge. Pour tout dire, il serait des plus étonnant qu'il en éprouvât seulement l'envie ! ■ **B.D.**

PARLONS VIN, PARLONS BIEN !
ALICIA DOREY, MARCELLE RATAFIA, LOUISE PIERGA
240 P., LE ROBERT, 26,90 €

DR

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Empire ou emprise ?

En matière de langage, l'infraction d'hier a toutes les chances de devenir la loi de demain. L'atteste au premier chef cette *emprise* que, pour se consoler de l'avoir vue apparaître dans le *Dictionnaire de l'Académie française* en 1932, on a voulu longtemps confiner au seul sens d'« influence exercée par une personne », mentor ou gourou. Pour les choses et les sentiments, en revanche, ne pouvait faire l'affaire que le paronyme *empire*. Pas un ouvrage sur les difficultés de notre langue qui, jusqu'ici, ne récrivît le P.-V. en substituant « sous l'empire de la boisson » aux trop habituels « sous l'emprise ». Las ! l'affaire Palmade est venue confirmer la victoire de l'*emprise*, sinon par K.-O. (il s'est trouvé çà et là quelques irréductibles pour signaler que l'humoriste conduisait « sous l'empire de stupéfiants »), du moins sans qu'il fût nécessaire de compter les points sur ses doigts. La faute, sans doute, à un *empire* qui, aux Français, parle surtout d'Austerlitz et de la Malmaison. Mais aussi, il sied de le reconnaître, à l'*emprise* elle-même, laquelle évoque si bien, à travers les consonnes prédatrices « pr », la main qui se referme inexorablement pour ne plus lâcher sa proie. Harmonie imitative, quand tu nous tiens ! ■ **B.D.**

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Pénibilité

S'il est un mot qui a bénéficié d'un régime spécial à l'occasion du débat sur les retraites, c'est bien celui-là ! Éclatante revanche, soit dit en passant, pour ce paria qui essuya longtemps les foudres des puristes… C'est que ces nostalgiques du fond de la langue racinien ne lui pardonnaient pas d'être né d'un adjectif *(pénible)*, lui-même issu d'un autre nom *(peine)*. Ne plaidait pas davantage en sa faveur le fait qu'il fût affublé par trois fois d'un « i » dont on sait qu'il n'a jamais été la voyelle la mieux connotée : les poètes n'en usent-ils pas surtout pour figurer la douleur et le déchirement ? Le terme aurait été inventé à la fin du XIXe siècle, mais le *Dictionnaire historique de la langue française* cher à Alain Rey en fait à l'origine un terme « didactique ». Façon polie de signaler qu'il resta longtemps confidentiel, pour ne s'imposer qu'un siècle plus tard dans le langage courant. L'histoire retiendra que ce n'est pas forcément au moment où il est le plus nécessaire qu'un mot s'implante dans notre lexique. Ce n'est pas en effet faire injure – du moins nous l'espérons – aux métiers pénibles d'aujourd'hui que de supposer qu'ils devaient l'être plus encore sous les cadences infernales de la révolution industrielle… ■ **B.D.**

BRIDGESWARD/PIXABAY – TRANTHANGNHAT/PIXABAY – ASTRID DI CROLLALANZA/SEUIL

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

BARBARA CARLOTTI*

« Désir »

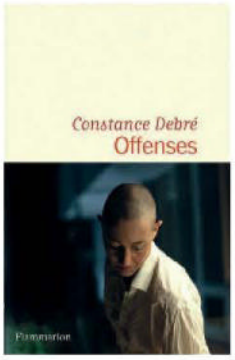
« Le mot "désir" sonne bien, il a quelque chose d'incisif. Il commence par une consonne assez tonique, le "d", comme un jeu de dés, car il y a aussi du hasard dans le désir. Et se termine par "sir" : un prolongement sensuel et lascif. Dans cette sonorité, on entend à la fois du dynamisme et de la langueur. Il se nourrit de nos lectures, de la musique et des chansons que l'on écoute, du cinéma… Le désir est une sensation d'attraction, d'attente aussi, il évoque une idée du manque. Il y a une petite souffrance dans le désir, et l'expression d'un besoin. Il n'est pas uniquement sensuel, il est plus grand : sans désir, on ne vit pas. Il est cette tension qui nous fait exister, qui nous oblige à explorer le réel. Ce qui nous meut intimement. *Orlando* de Virginia Woolf est le premier roman qui m'ait bouleversée au sujet de la femme, du genre et du désir. Tout mon livre évoque sa naissance et la manière dont il peut être déçu, à travers nos relations aux autres. Il est au centre de toutes les expériences de femmes que je décris. Il devient parfois émancipateur, il permet de découvrir les différentes facettes de notre personnalité, et nos limites aussi. »

Propos recueillis par Aude Giger

*Dernier livre paru : *L'Art et la Manière* (Seuil)

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de février, cet extrait d'*Offenses*, de Constance Debré. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?



« Tout est marron dans le salon. Le linoleum du sol, le papier-peint des murs, le contre-plaqué des meubles. Un marron vieilli rendu encore plus marron par le temps, qui paraît avaler les autres couleurs. Sur le buffet, des photos en noir et blanc (un homme en uniforme, calot et fourragère à l'épaule, une femme, des enfants devant des maisons), une tasse retournée, deux chats en porcelaine, des cartes postales, des roses artifitielles roses. […] La table est au milieu de la pièce. Elle est recouverte d'une toile cirée à motifs bleus et jaunes et d'un set de table à plastic rouge. Elle est pleine d'objets. Des papiers, des journeaux, un magazine de mots croisés, une bouteille d'eau minérale, des boîtes de médicaments, une télé-commande. Un verre, un étui de carte banquaire Crédit lyonnais, des coupons de réduction Hypermarché, la carte de visite d'un rumathologue mentionnant deux rendez-vous sans précision de mois ou d'année, mercredi 22 vendredi 24. »

Le mot mystère

Par quelque côté que l'on me regarde, je suis toujours d'accord pour partager votre espace vital, et même payer pour ça ! Qui suis-je ?

En avril, ne te découvre pas d'un -phile !

À chacun des passionnés qui suivent, saurez-vous rendre l'objet de sa passion ?

A. acrophile ;
B. cyanophile ;
C. dendrophile ;
D. maïeusophile ;
E. pogonophile ;
F. taphophile.

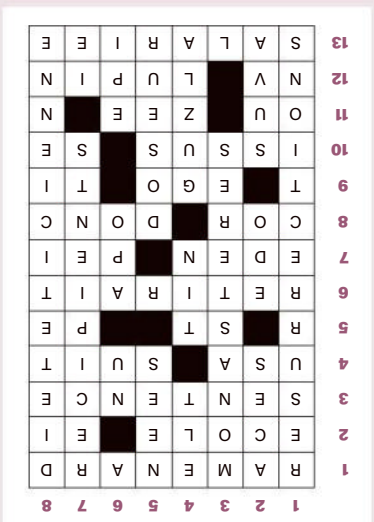
1. les arbres ;
2. les barbes ;
3. les cimetières ;
4. la couleur bleue ;
5. Les femmes enceintes ;
6. les lieux élevés.

L'enfance de… l'ar

Quel est le seul nom commun de la liste suivante qui ne se termine jamais par « ar », au contraire du canular qui caractérise le 1er avril ?
bézoar, canar, cauchemar, costar, coquemar, dinar, loubar, lupanar.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS



Une bonne correction
linoléum (accent aigu, ce mot nous venant du latin par l'anglais ayant été francisé) – **papier peint** (pas de trait d'union) – **contreplaqué** (pas davantage !) – **artificielles** – **plastique** (il ne s'agit pas ici de l'explosif !) – **journaux** – **télécommande** (en un seul mot) – **banquaire** – **rhumatologue**.

Le mot mystère
Il s'agissait du (ou de la) **coloc**, apocope familière de *colocataire* ! Palindrome de surcroît, le mot se lisant indifféremment de gauche à droite et de droite à gauche.

En avril, ne te découvre pas d'un -phile !
A6, B4, C1, D5, E2, F3.

L'enfance de… l'ar
Le premier, **bézoard**, lequel s'écrit toujours avec un « d ». Deux mots de cette liste ont deux orthographes : *costar(d)* et *loubar(d)*. Si le palmipède ne peut se passer de son « d » final, il existe bien un *canar*, tuyau rigide servant à l'aérage d'une galerie en cul-de-sac. Les quatre autres se terminent comme *canular* (on ne se sera pas laissé abuser par la ville de Dinard !).

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Un moment, nous apercevons même une toute petite goutte d'eau bleue qui brille dans l'univers. »

Monsieur Satie

Rosées à minuit

Karol Beffa, Guillaume Métayer, *Le Château de M. Gymnopède. Sol et Rémi avec Satie*, illustré par Odilon Thorel, Seghers, 2023

La Guerre de Troie

De la terre rougie

Homère, La Guerre de Troie. Extraits de l'Iliade, Folio Junior, 1989

« Un jour, Romy Schneider cessa d'être un mirage pour devenir un miroir. »

La Beauté du ciel

Tableau élucidé

Sarah Biasini, Le Livre de Poche, 2022

Un chœur de femmes salue la venue au monde de la petite Ève.

Pleine et douce

Opulence tiède

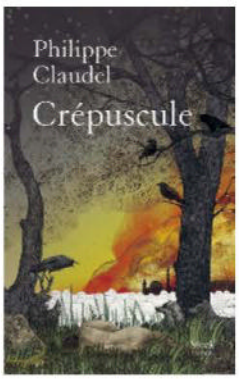
Camille Froidevaux-Metterie, Sabine Wespieser, 2023

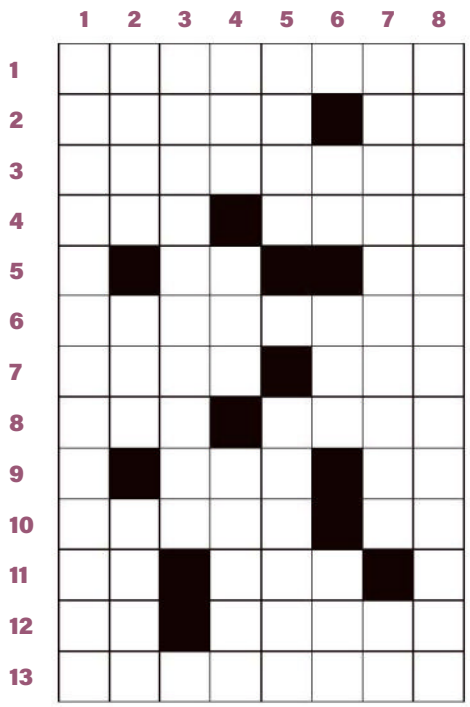
« À quoi sert de s'opposer au cours impétueux des choses ? »

Crépuscule

Ce scrupule

Philippe Claudel, Stock, 2023





• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Hâbleur. **2.** Étaient normales, pour de futurs maîtres. Incontournables pour terminer un waterzoei. **3.** Propos servi avec pompe. **4.** Tira jusqu'à la corde. Marche derrière. **5.** Porter devant la justice phonétiquement. Saint pyrénéen. **6.** Enlevait. **7.** Il y avait au moins un pommier. Aurait-il pu travailler pour les pharaons ? **8.** Certain aimait son son. Amorce une conclusion. **9.** Mène le « je ». Juge asiatique. **10.** Originaires. Personnel. **11.** Adverbe. Dorée. **12.** Quartiers de Nevers. C'est l'herbe au loup. **13.** Sa fête préférée : la Sainte-Touche.

Verticalement

1. Retours à la vie. **2.** Sont sans réplique. Fut capitale au Japon. On y parle le fidjien. **3.** Bâtiments abritant une communauté. **4.** Devrait être tel. Béquille de quille. Instrument à corde. **5.** Arrivées. Toujours utilisé avec mesure. **6.** Académie. Domine Mindanao. Tif rétif. **7.** Cruches ou bidons. À la fin de la partie. **8.** Veille aux équilibres alimentaires.

L'Afrique tout feu, tout Flam !

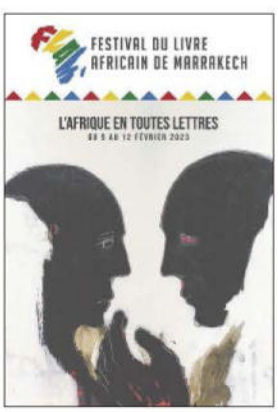
La première édition du Flam – le Festival du livre africain à Marrakech – s'est tenue du 9 au 12 février dernier. Avec pour ambition d'abaisser les frontières entre les auteurs du nord et du sud du Sahara.

Tout est allé très vite. Ce samedi matin, dans un riad du centre de Marrakech, la journaliste franco-sénégalaise Fatimata Wane-Sagna et l'écrivain et artiste plasticien marocain Mahi Binebine se rappellent comment l'idée du Flam leur est venue. C'était sur le coin d'une table, en juin 2022 à Fès, pendant le festival Littératures itinérantes. Ils ont eu ce rêve : réunir les auteurs du nord et du sud du continent africain. Est-ce si nouveau ? Fatimata Wane-Sagna explique que si nous avons l'impression, en France, qu'il existe une littérature africaine englobant la Tunisie, le Maroc, le Congo et le Sénégal, la réalité est tout autre sur le continent. « *Les livres de l'écrivaine et journaliste franco-tunisienne Fawzia Zouari sont introuvables à Dakar, par exemple. Les gens ici pensent qu'une littérature arabe ou arabophone ne va pas intéresser un public autre qu'arabe* », remarque cette grande lectrice. Outre le problème de circulation des ouvrages entre les pays d'Afrique, le secteur du livre pâtit d'un manque d'investissement et d'aides des États.

Le festival a attiré un large public venu rencontrer les auteurs africains au riad Les Étoiles à Marrakech.

RASSEMBLER ET ÉCHANGER

Après l'avoir écoutée tout sourire, Mahi Binebine enchaîne : « *Nous sommes, Fatimata et moi, le contre-exemple : on s'entend parfaitement alors qu'on ne se ressemble pas du tout physiquement. Bien sûr, il y a des sujets qui fâchent. Tous les Marocains ont eu une "dada", une ancienne esclave qui travaille comme nourrice. J'ai écrit un livre sur celle qui m'a élevé,* Le Sommeil de l'esclave. » L'écrivain évoque son récit *Cannibales*, l'histoire de sept candidats à l'émigration vers l'Europe. « *Ce festival est pour dire que nous, les Africains, nous pouvons rêver chez nous,* poursuit-il. *D'ailleurs, les Occidentaux ne veulent plus de nous, ils ont fermé les frontières. Nous pouvons aller chez les voisins : il y a 54 pays en Afrique, c'est vertigineux. Et surtout, nous pouvons voyager grâce à la littérature.* »



Les deux organisateurs ont établi la programmation à partir des auteurs qu'ils lisent et apprécient, avec comme objectif de rassembler l'Afrique et ses diasporas, dans toutes ses langues et ses nationalités, souvent multiples. Parmi la quarantaine d'écrivains présents, citons : le Prix Nobel J.-M.G Le Clézio, Blaise Ndala, Mohammed Bennis, Jennifer Richard, Ananda Devi, Ken Bugul, Abdourahman Waberi, Fouad Laroui, Fawzia Zouari, Lilian Thuram, Makenzy Orcel, Leïla Bahsaïn, ou encore Abdelaziz Baraka Sakin. Ils ont échangé à Marrakech dans ce riad nommé Les Étoiles, créé par Mahi Binebine pour offrir des activités artistiques aux jeunes des quartiers. Les auteurs ont discuté, entre autres, de féminisme, des relations entre l'Afrique et les Caraïbes, de l'héritage de l'esclavage, de la place de l'artiste contemporain, et de la jeune génération d'écrivains. Cette dernière, incarnée par Elgas (Sénégal), Ernis (Cameroun) et Annie Lulu (République démocratique du Congo/Roumanie), a largement conquis le public venu en nombre et de tout le Maroc écouter les débats et acheter des ouvrages dans la librairie éphémère au rez-de-chaussée. Elle a été conçue pour l'occasion par La Petite Librairie d'Emmanuelle Sarrazin (Marrakech) et la librairie Les Insolites de Stéphanie Gaou (Tanger).

Le matin, les lycéens ont pu poser leurs questions aux écrivains autour d'un petit déjeuner. Chaque soir, des lectures à haute voix, en français et en arabe, venaient conclure des journées intenses, qui pouvaient inclure une visite à la foire d'art contemporain africain 1-54 qui se tenait au même moment, juste à côté, dans le palace La Mamounia. Comme si, pendant ces quelques jours de février, toute l'Afrique était à Marrakech. ■ **Gladys Marivat**

DR

PHILIPPE DELERM

Anna Karénine l'a lu

Une vie ne suffit pas pour lire tout ce qu'on voudrait avoir lu. Et c'est peut-être ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la littérature. Christian Bobin écrivait si justement dans *Une petite robe de fête* : « *Celui qui est sans lecture manque du manque.* » Celui qui lit ne manque pas du manque, mais sa passion pour la lecture lui paraît d'autant plus belle qu'elle ne sera jamais assouvie. On laisse de côté, ou pour plus tard, ou pour jamais, des continents entiers où l'on pressent, où l'on sait que l'on aurait pu vivre. Paul Léautaud est assez étonnant lorsque, dans son *Journal,* il affirme ne pas avoir lu plus de deux pages de Proust, mais qu'il a une intuition très précise de l'importance de l'auteur, un des deux ou trois qui resteront.

Il y a une jubilation particulière à rencontrer très tard une œuvre. Je la confirme ces temps derniers avec la découverte de Tolstoï. « *Tu n'avais jamais lu* Anna Karénine ? » Non, jamais lu, et, à l'inverse de Léautaud au sujet de Proust, je me trompais lourdement quant à ce que cela pouvait être – peut-être déjà à cause des connotations romantiques suscitées par les sonorités des mots Anna Karénine. La modernité des analyses psychologiques est assez étonnante. Et que dire des longs passages consacrés à la politique agricole et aux descriptions saisissantes de la campagne russe ? Le volume qui me tomba sous la main comporte un index chronologique très précis. On y évoque notamment les lectures de Tolstoï, sa connaissance de la littérature française, et aussi toutes les ébauches raturées d'*Anna Karénine*. Des ondes secrètes se promènent souvent, qui semblent venir à la rencontre de nos intérêts. Deux jours après le début de ma lecture du livre de Tolstoï, j'entends un matin sur France Culture une émission consacrée à deux personnages de roman : Emma Bovary et Anna Karénine. L'ouvrage de Flaubert parut en 1857, *Anna Karénine* en 1877. Au-delà de leurs suicides respectifs – et bien différents –, il y a de réelles correspondances entre Emma et Anna, la façon dont elles passent de la séduction à la déréliction puis au désespoir. Tout un jeu aussi dans le rapport qu'elles ont avec leur auteur, avec dans les deux cas un mélange de fascination et de condescendance.

> CELUI QUI LIT NE MANQUE PAS DU MANQUE, MAIS SA PASSION POUR LA LECTURE LUI PARAÎT D'AUTANT PLUS BELLE QU'ELLE NE SERA JAMAIS ASSOUVIE

Et voilà que l'un des participants à cette émission évoque les lectures de Tolstoï en déplorant qu'on ne sache pas si le maître de Iasnaïa Poliana avait ou non lu *Madame Bovary*. Mais il se met alors à citer les propos d'un réputé professeur de littérature de Cambridge qui aurait dit : « *On ne sait pas si Tolstoï a lu* Madame Bovary, *en revanche on est sûr qu'Anna Karénine l'a lu.* »

C'est beaucoup plus qu'une coquetterie d'intellectuel. Moi qui ai tellement de mal à croire aux romans, sans doute un peu parce que j'y ai trop cru lorsque j'étais enfant, je trouve ce mot à la fois délicieux et profond. Il est à lui seul la justification de la pérennité du roman, ce genre étrangement hybride, si complètement remis en cause au cours des années 1960, et beaucoup moins aujourd'hui. Oui, bien sûr, c'est vrai, d'une vérité incontestable, comme toutes celles qui changent le goût de la vie. Anna Karénine l'a lu. ■

AUDREY SOVIGNET

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art des personnages
2. Le semi-conscient

Avouons-le : nous nous plaisons à comprendre un événement mieux que celui qui nous le relate. Ainsi un enfant, en nous racontant la recherche de son ours en peluche, nous renseigne sur les habitudes de ses parents – « *maman toute nue assise sur papa dans son lit* » – sans saisir ce qu'il nous confie. Sa candeur nous offre une double jouissance : celle d'apprendre un détail croustillant, celle de nous sentir plus malins que le narrateur.

DIDEROT LE PREMIER EXPLOITA CE PROCÉDÉ

Diderot le premier exploita ce procédé tout au long d'un livre. *La Religieuse* constitue l'aboutissement romanesque d'une farce : Diderot joua un tour à son ami le marquis de Croismare, gai et jovial, pour le convaincre de quitter ses terres où il s'était retiré en lui adressant les lettres d'une religieuse qui l'appelait à l'aide. Quoique le marquis mordît à l'hameçon, il ne partit pas la libérer comme souhaité. Cet échec produisit une réussite littéraire.

Suzanne Simonin, cloîtrée de force, débarque dans une nouvelle communauté où la mère supérieure se montre très aimable avec elle. Si le lecteur devine le désir de la mère supérieure, il échappe à la jeune fille. « *Cependant elle avait levé son linge de cou, et avait mis une de mes mains sur sa gorge ; elle se taisait, je me taisais aussi ; elle paraissait goûter le plus grand plaisir. Elle m'invitait à lui baiser le front, les joues, les yeux et la bouche ; et je lui obéissais : je ne crois pas qu'il y eût du mal à cela ; cependant son plaisir s'accroissait ; et comme je ne demandais pas mieux que d'ajouter à son bonheur d'une manière aussi innocente, je lui baisais encore le front, les joues, les yeux et la bouche. La main qu'elle avait posée sur mon genou se promenait sur tous mes vêtements, depuis l'extrémité de mes pieds jusqu'à ma ceinture, me pressant tantôt dans un endroit, tantôt en un autre ; elle m'exhortait en bégayant, et d'une voix altérée et basse, à redoubler mes caresses ; je les redoublais ; enfin il vint un moment, je ne sais si ce fut de plaisir ou de peine, où elle devint pâle comme la mort, ses yeux se fermèrent, tout son corps se tendit avec violence, ses lèvres se fermèrent d'abord, elles étaient humectées comme d'une mousse légère ; puis sa bouche s'entrouvrit, et elle me parut mourir en poussant un profond soupir. Je me levai brusquement ; je crus qu'elle se trouvait mal.* »

Jamais les termes justes, objectifs, précis ne sont employés : entreprise de séduction, tentative de viol, orgasme. Une telle narration biaisée se révèle triplement efficace, car, tout en soulignant l'innocence et la naïveté de la chaste Suzanne, elle expose la perversité opiniâtre de la mère supérieure et précipite l'action – devant la placidité de Suzanne, cette femme frustrée va sombrer dans une folie délirante.

L'expression oblique sollicite l'intelligence du lecteur et la valorise. Parfois, elle permet des effets comiques, salaces, comme dans *Les Œuvres complètes de Sally Mara* de Raymond Queneau où, un soir de brouillard, Sally marche avec Barnabé sur un pont : « *"Sally ! Tiens bon la rampe !" J'ai avancé la main dans l'obscurité, mais je n'ai trouvé qu'un cordage humide et froid. Je compris que ma vie conjugale venait de commencer.* » Mais elle amène également à l'émotion : Mark Twain, dans *A Dog's Tale,* une nouvelle aussi puissante que bouleversante, nous livre la confession d'une chienne, aimante, tendre, enthousiaste, qui est maltraitée par ses maîtres sans jamais s'en apercevoir. On peut encore utiliser ce procédé pour rendre le réel dense et concret, ainsi que je l'ai fait dans *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran,* où Momo, le narrateur, ne perçoit pas que Monsieur Ibrahim, son tuteur, subit une grave maladie et se suicide pour éviter de lui infliger son agonie.

Mon conseil : si un écrivain doit savoir plus de ses personnages que ce qu'il en dévoile, le lecteur jubilera d'occuper la même position. Un personnage dont les mots, les silences et les réactions disent davantage qu'il n'en a lui-même conscience fouettera le récit d'une façon stimulante. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LIRE magazine littéraire

NOS RENDEZ-VOUS D'AVRIL

NOUVEAU

→ **S'inspirer de la grande Histoire pour écrire son histoire**
avec Stéphanie Hochet
Vous aimez les romans qui vous racontent une histoire dans l'Histoire ? Cet atelier s'adresse à tous ceux qui souhaitent écrire de la fiction en s'inspirant d'un cadre historique particulier.
● Lundi 10 avril à 18 heures et samedi 22 avril à 10 heures

→ **Les séries : des techniques d'écriture pour enrichir ses écrits de fiction**
avec Frédérique Anne
Découvrez les techniques d'écriture des séries et utilisez-les pour accrocher l'attention de votre lecteur et le retenir de chapitre en chapitre.
● Mardi 25 avril à 18 h 30

ET AUSSI…

LES ATELIERS PROGRAMMÉS AU PRINTEMPS

→ **5 secrets pour écrire son roman**
avec Frédérique Anne
● Mardi 11 avril à 18 h 30

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 16 avril à 15 heures

→ **Se lancer dans un récit familial**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 18 avril à 18 heures

→ **Écrire une histoire personnelle**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 20 avril à 18 heures

→ **Créer les personnages de son roman**
avec Frédérique Anne
● Samedi 22 avril à 10 heures

Inscriptions et renseignements :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures

Prenez aussi le temps de consulter notre programme de balades littéraires parisiennes et offrez-vous une expérience émotionnelle intense qui vous plonge dans les chefs-d'œuvre de la littérature :
lire.fr/collections/les-visites-litteraires

Petite typologie des dicophiles

Les fous du dico n'ont pas dit leur dernier mot. Daniel Pennac, Marie-Hélène Lafon, Tatiana de Rosnay… Nous avons interrogé quelques écrivains sur leurs rapports et habitudes avec les dictionnaires.

Depuis l'âge de 14 ans, Daniel Pennac travaille avec un dictionnaire ouvert en permanence sur son bureau. Son premier amour avait été un Petit Larousse, mais l'écrivain est passé au Petit Robert dès la naissance de celui-ci en 1967, *« parce qu'il était infiniment plus complet que le Larousse de l'époque »*. S'il s'aventure parfois sur des applications en ligne comme celle du Littré, l'auteur d'*Au bonheur des ogres* ne manque pas une occasion de *« passer un moment avec le vieux père Grevisse »*, pour *Le Bon Usage* de la grammaire.

Amusante, cette manie qu'ont les écrivains de personnifier leur dictionnaire. Ainsi Marie-Hélène Lafon, qui reste attachée au Robert *« pour des raisons presque charnelles »*. *« J'aime son poids, son papier, la toile bleue, ou rouge pour le volume des noms propres, dont il est tendu ; ce sont des gestes anciens, désormais un peu archaïques, qui sont inscrits dans le corps… »* Son lien avec l'outil en ligne CNRTL (Centre national de ressources textuelles et lexicales) est *« plus prosaïque, moins sentimental »*. « Vivant », c'est le terme employé par Laurine Roux lorsqu'elle évoque Le Petit Robert. *« J'y cherche notamment les antonymes, la date d'apparition des mots et l'étymologie y est accessible. »* Quant au Littré, l'autrice de *L'Autre Moitié du monde* l'utilise, comme beaucoup, pour ses citations.

Écrivant certains de ses livres en même temps en anglais et en français, Tatiana de Rosnay ne jure que par l'outil numérique de traduction Reverso Context. *« Je lui suis fidèle, il me change la vie, car trouver exactement le même mot en anglais et en français est chez moi une obsession. »* Quant aux synonymes, l'écrivaine les trouve directement sur Word, assez peu friande des encombrants dictionnaires physiques. Comme quoi on peut s'en passer et écrire de très beaux livres. C'est aussi le cas d'Emma Becker : *« L'idée d'avoir un dictionnaire à côté de moi m'est totalement étrangère. Si je ne suis pas sûre d'une orthographe, je tape dans la barre de recherche et ouvre le premier résultat. »*

Enfin, Clément Bénech a beau écrire à la main, il penche le plus souvent pour le populaire Wiktionnaire, afin de vérifier l'orthographe d'un mot. *« Ensuite, par plaisir, j'utilise aussi le Littré. C'est un peu daté, mais je trouve ça encore séduisant »*, plaisante l'auteur d'*Un vrai dépaysement*. Décidément, ces gros compagnons d'écriture ont beau être désuets, leur charme est impérissable. ■

Simon Bentolila

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Meryem Alaoui	*Sweet Chaos*	Gallimard	70	★★★★☆
Joseph d'Anvers	*Un garçon ordinaire*	Rivages	72	★★★☆☆
Pierre Assouline	*Le Nageur*	Gallimard	73	★★★★☆
Virginie Augustin, Julien Hervieux	*Toujours prêtes*	Fluide glacial	88	★★★☆☆
Alain Badiou	*Mémoires d'outre-politique*	Flammarion	98	★★★☆☆
Clémentine Beauvais	*Écrire comme une abeille*	Gallimard Jeunesse	89	★★★★★
Mathieu Belezi	*Le Petit Roi*	Le Tripode	74	★★★★☆
Tahar Ben Jelloun	*Les Amants de Casablanca*	Gallimard	71	★★★☆☆
Michel Bernard	*Les Bourgeois de Calais*	La Table ronde	74	★★★☆☆
Hanna Bervoets	*L'Expérience Helena*	Le Bruit du monde	78	★★★☆☆
Frédéric Bihel	*À la recherche de l'homme sauvage*	Delcourt	88	★★★★☆
Dominique Bona	*Les Partisans. Kessel et Druon, une histoire de famille*	Gallimard	36	★★★☆☆
Bernard Brizay	*Les trente « empereurs » qui ont fait la Chine*	Tempus	102	★★★☆☆
Javier Cercas	*Le Château de Barbe-Bleue*	Actes Sud	76	★★★★☆
Jessamine Chan	*L'École des bonnes mères*	Buchet-Chastel	79	★★★★☆
Éric Chevillard	*La Chambre à brouillard*	Minuit	73	★★★★☆
Cliff Chiang	*Catwoman. Lonely City*	Urban Comics	88	★★★★☆
Teresa Ciabatti	*On aurait dit la beauté*	Grasset	78	★★★★☆
Michael Connelly	*Le Verdict du plomb*	Le Livre de Poche	82	★★★☆☆
Cécile Coulon	*Le Rire du grand blessé*	J'ai Lu	74	★★☆☆☆
Georges Courteline	*Ah ! Jeunesse*	L'Arbre vengeur	91	★★★☆☆
Brice Couturier, Erell Thevenon	*L'Entreprise face aux revendications identitaires*	PUF	101	★★☆☆☆
Christelle Dabos	*Ici et seulement ici*	Gallimard Jeunesse	52	★★★★☆
Christina Dalcher	*Femlandia*	Robert Laffont	81	★★★★☆
Mathieu da Vinha	*Le Plaisir de vivre ou les Libertés de la marquise de Jaucourt*	Tallandier	99	★★★★☆
Jean-Baptiste Del Amo	*Le Fils de l'homme*	Folio	74	★★★★☆
Romain Descendre, Jean-Claude Zancarini	*L'Œuvre-vie d'Antonio Gramsci*	La Découverte	96	★★★★☆
Adeline Dieudonné	*Reste*	L'Iconoclaste	75	★★★☆☆
Edmond Dziembowski	*La Main cachée. Une autre histoire de la Révolution française*	Perrin	97	★★★★☆
Isabelle Eberhardt	*Écrits intimes*	Payot	102	★★★☆☆
Nadine Eghels	*Avec Paul*	Arléa	75	★★★☆☆
Nicolas Fargues	*La Péremption*	P.O.L.	71	★★★★☆
Isabelle Flaten	*Un honnête homme*	Anne Carrière	72	★★★★☆
Philippe Forest	*Déconstruire, reconstruire. La querelle du woke*	Gallimard	101	★★★☆☆
Julien Freund	*La Décadence*	Le Cerf	97	★★★☆☆
Santiago Gamboa	*Colombian Psycho*	Métailié	82	★★★★★
Tristan Garcia	*Laisser être et rendre puissant*	PUF	31	★★★☆☆
Tristan Garcia	*Vie contre vie. Histoire de la souffrance (t. 2)*	Gallimard	31	★★★★☆
Laure Gasparotto	*Si tu veux la paix, prépare le vin*	Grasset	99	★★★☆☆
Hervé Giraud, Aurélie Castex	*Presque perdu*	Seuil Jeunesse	89	★★★★☆
Jean-Luc Giribone	*Par-delà la sagesse. Comment vivre ?*	Seuil	100	★★★☆☆
Michelle Good	*Cinq petits Indiens*	Seuil	80	★★★☆☆
Alasdair Gray	*Janine 1982*	Le Cherche-Midi	81	★★★☆☆
Vassili Grossman	*Pour une juste cause*	Calmann-Lévy	90	★★★★★
Peter Heller	*Le Guide*	Actes Sud	79	★★☆☆☆
Pauline Hillier	*Les Contemplées*	La Manufacture de livres	73	★★★☆☆
Christophe Jamin	*L'Inaccompli*	Grasset	62	★★★★☆
Tomasz Jedrowski	*Les Nageurs de la nuit*	La Croisée	62	★★★★☆
Stephen King	*Conte de fées*	Albin Michel	81	★★★★☆
Laszlo Krasznahorkai	*Le baron Wenckheim est de retour*	Cambourakis	77	★★★★★
Naomi Krupitsky	*La Famille*	Gallimard	79	★★☆☆☆
David Labreure	*Céline, le médecin-écrivain*	Bartillat	91	★★★☆☆
Marin Ledun	*Free Queens*	Gallimard/Série noire	82	★★★★☆
David Louapre	*Insoluble mais vrai !*	Flammarion	102	★★★☆☆
Claire Marin	*Les Débuts. Par où recommencer ?*	Autrement	6	★★★☆☆
Pierre Michon	*Les Deux Beune*	Verdier	64	★★★★★
Marie-Aude Murail, Constance Robert-Murail	*Sauveur & Fils. Saison 7*	L'École des loisirs	89	★★★☆☆
Sigrid Nunez	*Quel est donc ton tourment ?*	Stock	77	★★★★☆
Enzo Di Nuoscio	*Pourquoi les humanités sauveront la démocratie ?*	PUF	100	★★★☆☆
Ludovic Orlando	*La Conquête du cheval. Une histoire génétique*	Odile Jacob	102	★★★★☆
Thomas Oussin	*À double tour*	Viviane Hamy	72	★★★☆☆
Anthony Pastor	*La Femme à l'étoile*	Casterman	88	★★★☆☆
Tramor Quemeneur, Ouanassa Siari Tengour, Sylvie Thénault	*Dictionnaire de la guerre d'Algérie*	Bouquins	99	★★★☆☆
Veronica Raimo	*Tout faux*	Liana Levi	78	★★★☆☆
Robert Redeker	*L'Abolition de l'âme*	Le Cerf	98	★★★☆☆
Anaïs Renevier	*L'Affaire Alice Crimmins*	10/18	82	★★★☆☆
Lize Spit	*Je ne suis pas là*	Actes Sud	78	★★★★☆
John Steinbeck	*Romans*	La Pléiade	90	★★★★★
Jérôme Sueur	*Histoire naturelle du silence*	Actes Sud	102	★★★★☆
Arthur Teboul	*Le Déversoir. Poèmes minute*	Seghers	91	★★★☆☆
Mathieu Terence	*Les Quatre Vies d'un amour*	Grasset	75	★★★☆☆
Walter Tevis	*L'Arnaqueur*	Totem	82	★★★☆☆
Marina van Zuylen	*Éloge des vertus minuscules*	Flammarion	100	★★★★☆
Laura Vazquez	*Le Livre du large et du long*	Sous-Sol	74	★★★★☆
Margaret Wise Brown, Marije Tolman	*L'Ours et le Papillon*	Albin Michel Jeunesse	89	★★★★☆
Joëlle Zask	*Se tenir quelque part sur la terre*	Premier Parallèle	99	★★★☆☆
Kim Zupan	*Trop loin de Dieu*	Gallmeister	80	★★★★☆

LES COLLECTIONS LIRE magazine littéraire

Des dossiers passionnants et richement illustrés consacrés à vos écrivains favoris et aux grandes questions philosophiques.

COMMANDEZ VOS NUMÉROS PRÉFÉRÉS PARMI LES 45 VOLUMES DISPONIBLES.

1 JE CHOISIS MES VOLUMES

	QTE		QTE		QTE
Les grands écrivains		Molière			
Honoré de Balzac		George Orwell			
Albert Camus		Blaise Pascal		**Les thématiques**	
Louis-Ferdinand Céline		Jean-Jacques Rousseau		Les écrivains sous l'occupation	
Agatha Christie		Sade		Les romancières américaines	
Emil Cioran		Françoise Sagan		Le voyage de Montaigne à le Clézio	
Jean Cocteau		Saint-Simon		Les mères des écrivains	
Colette		George Sand			
Denis Diderot		Baruch Spinoza			
Fiodor Dostoïevski		Stendhal		**La philosophie**	
Alexandre Dumas		Marguerite Yourcenar		La Solitude	
Marguerite Duras		J.R.R. Tolkien		La Mort : Bibliothèque idéale	
Romain Gary		Léon Tolstoï		Le Plaisir	
Jean Genet		Verlaine & Rimbaud		La Morale	
Victor Hugo		Oscar Wilde		La Trahison	
Franz Kafka		Virginia Woolf		La Folie	
Milan Kundera		Émile Zola			
Guy de Maupassant		Stefan Zweig			

2 JE CALCULE LE MONTANT DE MA COMMANDE

☐ Moins de 10 volumes 5,90€ par volume soit .....

☐ Pack 10 volumes **49€ seulement** au lieu de 59€

3 JE COMPLÈTE MES COORDONNÉES

BULLETIN À RENVOYER À : BOUTIQUE LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 15 RUE DE LA FONTAINE AU ROI - 75011 PARIS.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
Code postal : ⌊⌊⌊⌊⌊ Ville : .....
E-mail : .....
☐ J'autorise Lire Magazine littéraire à m'envoyer ses actualités.

Ci-joint mon règlement par :
☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire Ne payez rien maintenant !
Nous vous enverrons un lien sécurisé à réception de votre commande (votre e-mail est nécessaire).

Date et signature obligatoires :

⌊⌊⌊ ⌊⌊⌊ ⌊⌊⌊⌊

Délai de livraison : dans les 15 jours suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/23 en France métropolitaine uniquement. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE.
Lire Magazine Littéraire est édité par EMC2 – SAS au capital de 325 000 € - 15 rue de la Fontaine au Roi – 75011 Paris.

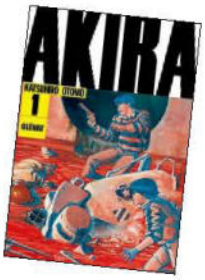
ALEXIS MICHALIK

Célébré au théâtre, l'auteur d'*Edmond* revient devant et derrière la caméra avec *Une histoire d'amour*, adapté de sa propre pièce, dans lequel il joue un écrivain misanthrope obligé de s'occuper de sa jeune nièce. Il nous ouvre sa bibliothèque.

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

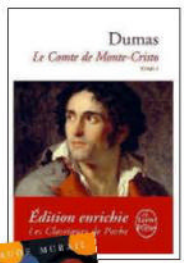
« *Max et les Maximonstres* de Maurice Sendak, *Les Trois Brigands* de Tomi Ungerer, mais principalement le dos des paquets de céréales, qui était ma lecture du matin. Mon père nous emmenait régulièrement à la bibliothèque municipale. Je lisais des BD, mais j'étais aussi obligé de prendre des romans. »

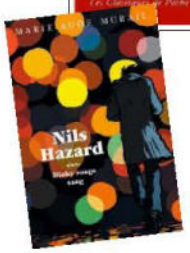
VOS BANDES DESSINÉES PRÉFÉRÉES?



« Après les classiques franco-belges, *Astérix, Tintin, Lucky Luke, Quick et Flupke,* j'ai découvert les auteurs d'aujourd'hui grâce à L'Association : Lexis Tronheim, Joann Sfar, Marjane Satrapi. J'ai aussi eu ma période manga avec *Akira* et *Dragon Ball.* J'aime aussi les blogs BD, ceux de Pénélope Bagieu et de Boulet notamment. Et j'ai beaucoup offert à mes amis *Le Monde sans fin* de Blain et Jancovici. »

VOTRE PREMIÈRE ÉMOTION DE LECTEUR?





« *Le Comte de Monte-Cristo* que je dévorais sur la plage. Et la série des Nils Hazard par Marie-Aude Murail. Nils Hazard est un professeur d'étruscologie qui résout des énigmes avec l'aide de Catherine, l'une de ses anciennes étudiantes. Un peu plus tard, Stephen King et la série des Malaussène de Daniel Pennac. J'aimais déjà la littérature populaire ! »

VOTRE LIVRE DE CINÉMA FAVORI?

« Les entretiens de Billy Wilder avec Cameron Crowe. J'adore Wilder. J'ai aussi pas mal de livres sur la comédie musicale, dont *42e rue* de Laurent Valière. J'ai longtemps lu la revue *Avant-scène,* qui publiait le texte des pièces et les scénarios de film. J'ai beaucoup appris sur la technique d'écriture grâce à cette revue. »

QUE LISEZ-VOUS AUJOURD'HUI?

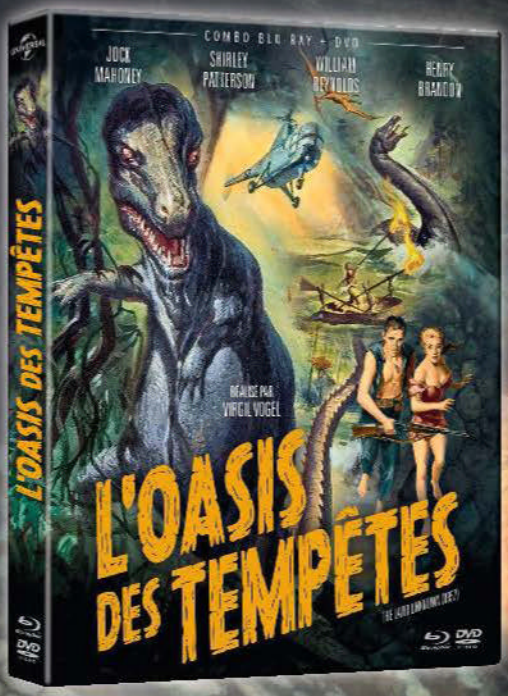
« C'est terrible, je lis cent fois moins qu'à mon adolescence. Je prends toujours un livre avec moi quand je voyage, mais je lis peu. Davantage en vacances quand j'ai vraiment du temps. En ce moment, je lis *Une simple histoire de famille* d'Andréa Bescond. Mais ça fait un mois que j'ai commencé… Le travail me pousse aussi à lire : ma prochaine pièce traite des réfugiés en général et de la jungle de Calais en particulier. J'ai donc lu des bouquins sur le sujet. »

Propos recueillis par Éric Libiot

UNE HISTOIRE D'AMOUR
de et avec Alexis Michalik, Juliette Delacroix, Léontine d'Oncieu…
En salles le 12 avril.

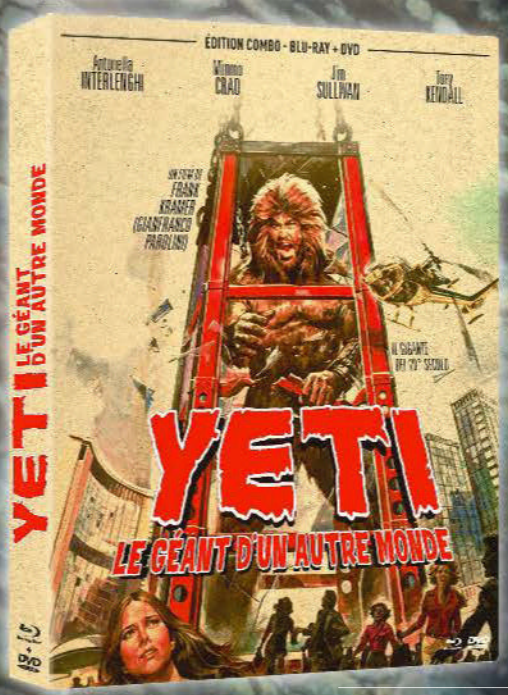
ACM FILMS/FULLDAWA PRODUCTION/LE PACTE/FRANCE 2 CINÉMA

TOUTES LES FACETTES DE L'HORREUR



Un film d'aventure totalement dépaysant

"Boris Karloff livre une de ses plus belles performances" TV GUIDE



Un classique du cinéma bis italien

EN SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :

- Les films analysés par des spécialistes (Fabien Mauro, Eddy Moine, Caroline Vié...).
- Bandes-annonces d'époque • Jaquettes réversibles...

LE 11 AVRIL

en COMBO BLU-RAY + DVD & DVD COLLECTOR

INFORMATIONS ET COMMANDES :
01 55 17 16 16 - elephant1@wanadoo.fr

DANS LA MÊME COLLECTION

UNIVERSAL

ELEPHANT FILMS

© 1941 Universal Pictures Co. Inc. Renewed 1969. © Universal City Studios, Inc. All Rights Reserved. © 1954 Universal Pictures Co. Inc. Renewed 1982. © Universal Pictures. All Rights Reserved. © 2023 Universal Studios. All Rights Reserved. © 1957 FRANTIC ENTERPRISES AG. © 2023 Universal Studios.

à demain

GRAND PRIX *poésie* RATP

Du 15 mars au 18 avril 2023

Pour voir votre poème affiché, participez sur
ratp.fr/grandprixpoesie